

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS
+15
& PLANS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINs MILITAIRES

23



PATTON
"LE FLAMBOYANT"

MICHAEL WITTMANN



COMBAT URBAIN À VILLERS-BOCAGE, CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE OU ERREUR TACTIQUE ?



L'INCROYABLE KV,
BARBAROSSA-1941



L'ÎLE AUX TRÉSORS,
DAMANSKY-1969

Batailles & Blindés n°23

Février - Mars 2007

Belgique, Italie,

Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € - Canada : 14\$C

M 01699 - 23 - F: 6,90 € - RD



Batailles & Blindés Hors-série n°7

Les dragons d'acier au combat



Machines infernales par excellence, les blindés lance-flammes sont toutefois mal connus. Impressionnants, ils ont laissé leurs empreintes brûlantes sur les champs de bataille ! Que ce soit au travers de leur développement technique que de leurs combats, ce hors-série vous fera enfin pénétrer dans l'univers des « Dragons d'acier ».

**BATAILLES
& BLINDÉS**

Conformément à la tradition, permettez-moi tout d'abord de vous souhaiter à toutes et à tous une bonne et heureuse année 2008, pleine d'agréables surprises et surtout de passion.

La passion, vous le savez, c'est mon moteur mais après plus de quatre ans à la tête de « Batailles & Blindés », et plus globalement à la direction de Caraktère, je pense qu'il est désormais temps de pleinement laisser s'exprimer plus avant les talents dont regorge notre petite rédaction. C'est ainsi que j'ai décidé de laisser la direction de notre bimestriel « Ligne de Front » à Vincent Bernard. Le passage de témoin, largement entamé depuis plusieurs mois, sera total d'ici à quelques semaines maintenant. « Trucks & Tanks » sera aussi confié à l'un de nos auteurs « maison », un lecteur de « Batailles & Blindés » devenu au fil du temps un ami puis un collaborateur. En trois années de lutte acharnée, je suis parvenu à lui faire franchir le Rubicon de l'écriture (et je ne le regrette pas, bien au contraire !). Encore un ou deux numéros et il sera capable de tenir la barre de TnT tout seul.

Et moi là-dedans ? Et bien d'une part, je ne serai pas très loin car je ne pourrai pas m'empêcher de mettre mon nez dans les sommaires de ces revues ou dans certains choix iconographiques (vous me connaissez, depuis le temps...). Et puis, d'autre part, il y a « Batailles & Blindés », le magazine de mes débuts pour lequel, je le confesse publiquement, j'ai un petit faible sur le plan affectif. Mes projets pour notre magazine fétiche et sa gamme de hors-séries ne manquent d'ailleurs pas, d'autant que des accords récemment passés avec la plus grande archive photographique privée du monde (220 000 clichés et des milliers d'albums uniquement pour la Seconde Guerre mondiale !) m'ouvrent des perspectives éditoriales exceptionnelles, sans compter avec le renfort de poids de mon vieux complice d'Outre-Rhin, Thomas Anderson. Et puis, il y a « Aéro-Journal » que nous faisons revivre avec Christian-Jacques Ehrengardt, l'homme qui m'a appris mon métier d'éditeur de presse. Et il y a encore plus à venir... Non, décidément, il y a bien trop à faire ! Trop tard pour les vacances, trop tôt pour la retraite (surtout à 35 ans...) et tant pis pour ceux que je dérange. Allez, c'est reparti pour une année ! Bonne lecture et à bientôt !

Yannis Kadari

Bataille & Blindés n°23

Février - Mars 2008

ISSN : 1765-0828

Magazine édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 91 74 76 67

Service Commercial : 04 91 41 83 03

Télécopie : 04 91 79 11 63

info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaires à la rédaction : V. Bernard - C. Valence
Conseiller Général à la Rédaction : L. Tirone
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina - M. Mioduszewski

Conseillers à la rédaction :
H. Cance

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles - Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

Batailles & Blindés n° 23

04 FRONT DE L'EST



L'incroyable KV !

Lorsqu'en juin 1941 les *Panzer-Division* déferlent sur l'Union Soviétique, elles bousculent sans difficultés des unités mécanisées russes mal structurées [...] Pourtant, une fois l'effet de surprise passé, la résistance des Soviétiques se durcit considérablement. Les équipages de la *Panzerwaffe* se heurtent alors à des blindés qui surclassent techniquement les leurs. À l'instar de Guderian, les T-34/76 et autres KV-1 contraignent les généraux allemands à revoir leurs *a priori* sur la prétendue supériorité des machines alignées par le *Reich*.

16 TACTIQUE



Chapeau melon et coeur d'acier

L'évacuation de la poche de Dunkerque marque la fin opérationnelle de la *British Expeditionary Force (BEF)* sur le continent européen. Si l'opération « Dynamo », qui se déroule du 27 mai au 4 juin 1940, est un succès le prix à payer est néanmoins considérable pour Londres car la totalité des armements lourds, à commencer par les canons antichars, reste sur les plages françaises. Menacés par un projet de débarquement allemand, les Britanniques vont constituer la *Home Guard* formée d'hommes âgés. Restait alors à les armer...

24

Wittmann



Villers-Bocage.
chevauchée fantastique ou erreur tactique ?



Lorsque le 6 juin 1944 la *schwere SS Panzer-Abteilung 101* prend la direction de la Normandie pour tenter de contribuer au rejet des Alliés à la mer, le *SS-Obersturmführer* Michael Wittmann possède déjà une solide expérience des combats de chars. Ses exploits sur le Front de l'Est lui ont d'ailleurs valu de recevoir la prestigieuse *Ritterkreuz*. Enfant chéri de la propagande berlinoise, il est l'un des héros de la *Panzerwaffe* et du peuple allemand. Chef de char aux méthodes de combat agressives, il a aiguisé son sens tactique sur l'*Ostfront* en affrontant les T-34 et autres KV-1 de l'Armée Rouge. C'est maintenant contre les Anglo-Américains que l'as va devoir prouver que sa réputation n'est pas usurpée...

50 BIOGRAPHIE



Patton le « flamboyant »

Dire que le parcours militaire de George Patton Junior constitue une véritable légende à jamais associée à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale est une évidence. Si ses frasques et ses excès sont bien connus du public, sa jeunesse et ses débuts de carrière le sont beaucoup moins. Au-delà de l'image d'Épinal d'un officier un tantinet provocateur, bourru voire brutal, très directif et en même temps proche de ses hommes, il convient de réaliser que Patton est un personnage romanesque dont l'existence aura tout été sauf banale !

72 CHÛNE VS URSS



L'île aux trésors

Au cours des années 60, rien ne va plus entre la République Populaire de Chine et l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques qui s'opposent dans d'interminables querelles idéologiques. Les Chinois déplorent la soviétisation dont ils s'estiment être victimes ; l'hégémonisme dont fait preuve le Kremlin ne plaît guère à Pékin. En réalité, derrière cette opposition entre deux géants se cache une lutte acharnée pour la conquête du *leadership* politique au sein du « monde communiste ».

78 La Guitoune



Le courrier des lecteurs

80 Fiche cinéma



« La bête de guerre »

Dans Batailles & Blindés n° 24

- Sommaire indicatif -

numéro spécial « Barbarossa » :

La 6. Panzer-Division en difficulté - La 13. Panzer-Division en Ukraine - La 101. Panzerabteilung (F) au combat



Par Alexandre Ashuraliev

KV L'incroyable

Lorsqu'en juin 1941 les *Panzer-Divisionen* déferlent sur l'Union Soviétique, elles bousculent sans difficultés des unités mécanisées russes mal structurées, parfois piètrement commandées et surtout bien surprises. Comme si cela ne suffisait pas au calvaire des tankistes de l'Armée Rouge, la logistique se révèle défailante au point que, dans certains cas, des compagnies entières partent affronter les *Panzer* avec une poignée de munitions en soute ou les réservoirs quasiment à sec ! Pourtant, une fois l'effet de surprise passé, la résistance des Soviétiques se durcit considérablement. Les équipages de la *Panzerwaffe* se heurtent alors à des blindés qui surclassent techniquement les leurs. À l'instar de Guderian, les T-34/76 et autres KV-I contraignent les généraux allemands à revoir leurs *a priori* sur la prétendue supériorité des machines alignées par le *Reich*. Toutefois, la souplesse et l'adaptabilité des tactiques de combat allemandes, rendues possibles grâce à l'usage massif de la radio ainsi que l'entraînement poussé des *Panzerschützen*, parviennent toujours à faire plier leurs adversaires. Et la *Wehrmacht* enchaîne victoire sur victoire, s'enfonçant vers l'Est inexorablement. Pourtant, cela ne suffit pas toujours pour vaincre le plus puissant des blindés de l'Armée Rouge et les hommes de la 8. *Panzer-Division* ne tarderont pas à l'apprendre à leurs dépends !





UNE DIVISION EXPÉRIMENTÉE

Commandée jusqu'au 20 février 1941 par le futur *General der Panzertruppen* Adolf Kuntzen, la 8. *Panzer-Division* est officiellement formée le 16 octobre 1939 à partir de la 3. *leichte Division*. En septembre 1939, cette dernière avait participé avec succès au « Plan Blanc », l'invasion de la Pologne. Après la chute de Varsovie et la capitulation polonaise, la 3. *leichte Division* était rentrée en Allemagne pour y être transformée en *Panzer-Division*. Elle participera ensuite à la défaite de la France en mai et juin 1940. Avec son engagement dans les Balkans lors de l'opération « Marita », au printemps 1941, la division d'Erich Brandenberger, qui a remplacé Adolf Kuntzen, ne connaît guère de repos. Cette campagne est néanmoins décrite par certains officiers comme « une promenade de santé ». Avec moins de 600 soldats tués ou blessés, il est vrai que les pertes ont été minimales. Les *Panzer* ont cependant souffert de leur périple à travers les reliefs yougoslaves. Aussi la 8. *Panzer-Division* est-elle transférée par train dans le protectorat de Bohême-Moravie où elle est rééquipée pour être fin prête pour l'invasion de l'Union Soviétique. Son *Panzer-Regiment 10* est doté d'engins comme des *Panzer II* et *IV* mais aussi et surtout de 118 *Panzer 38(t)*. D'origine tchécoslovaque, ces véhicules fiables et éprouvés ont fait leurs preuves lors des différentes campagnes menées par la *Panzerwaffe*. La 8. *Panzer-Division* semble maintenant parée pour affronter le géant soviétique.

Alors que l'aube du 22 juin 1941 ne s'est pas encore levée, la division s'ébranle pour gagner ses positions avancées en Prusse-Orientale. Fer de lance du *LVI. Armee-Korps (mot.)* alors commandé par Erich von Manstein, elle traverse la frontière soviétique avec comme objectif stratégique la prise de la cité de Dünaburg, la capitale lettone. De là, les *Panzerschützen* auront à ouvrir la route de Leningrad. Le plan allemand mise sur l'effet de surprise et surtout la rapidité d'exécution. Après avoir percé, l'unité de Brandenberger n'aura que quelques jours pour exploiter vers le Nord-Est. L'Armée Rouge ne doit pas avoir le temps de se rétablir et de faire sauter les ponts qui enjambent le fleuve Duna. Epaulés par la 3. *Infanterie-Division (mot.)*, les *Panzer* font sauter les uns après les autres

les verrous installés par les soldats soviétiques. Aux premières heures de « Barbarossa », même si la résistance opposée à l'envahisseur par les Russes se révèle farouche, le principal adversaire de la 8. *Panzer-Division* est plutôt l'état déplorable du réseau routier local, si tant est que l'on puisse parler de routes... Les pistes sablonneuses succèdent à des chemins forestiers à peine suffisamment larges pour y faire rouler un char. En outre, les vastes étendues boisées empêchent les blindés de se déployer de front ; en bref, les chars sont obligés de manœuvrer en file indienne au cœur d'une zone hostile. Il s'agit d'une situation tactique rêvée pour leur tendre des embuscades, ce que les Soviétiques tentent évidemment de faire contre les différentes *Kampfgruppen*.

◀ Des *Panzer 38(t)* doublent une colonne allemande. La présence d'une antenne sur le char de tête illustre bien le principal point fort de la *Panzerwaffe* : les communications radios. Contrairement aux engins soviétiques, la présence systématique de radios permet aux *Panzerschützen* de réagir rapidement aux changements de situations. Coll. Kadari

◀ Page de gauche : KV-1 *Ekrani* (ou surblindé en Russe). Ce modèle se caractérise donc par des plaques de blindage supplémentaires boulonnées/rivetées sur la tourelle et sur les flancs de la coque. Bien que rendant l'engin quasiment « imperméable » à toutes les pièces antichars allemandes de 1941, cette greffe alourdit considérablement le KV qui n'avait déjà pas besoin de ça ! Les performances sont en chute libre tandis que la fiabilité mécanique devient catastrophique. La compagnie lourde de la 1^{re} Division Blindée soviétique, était majoritairement équipée de KV-1 *Ekrani*, aussi désignés KV-IE dans la nomenclature soviétique. Coll. Anderson

▼ En juin 1941, les Allemands alignent encore des *Panzer II* en première ligne. Ce petit blindé armé d'un canon de 2cm est pourtant obsolète, même pour des unités de reconnaissance ou d'état-major, comme ici (*Stab* de la 1. *Panzer-Abteilung* de la 8. *Panzer-Division*). Face au KV, son équipage ne peut compter que sur la fuite pour assurer sa survie. Coll. Kadari





► Le BT-7 est souvent confondu avec le T-34 par les Allemands. Si les deux blindés ont une silhouette plus ou moins ressemblante, ils ne concourent pas vraiment dans la même catégorie. Le BT-7 est un char léger rapide alors que le T-34 est un char moyen. Dans les deux cas, du fait de tactiques de combat surannées, les pertes seront lourdes dans les premiers mois de « Barbarossa ».

Coll. Kadari



Toutefois, les ordres étant de foncer sans se préoccuper d'autre chose, à la moindre résistance conséquente, les Allemands basculent le poids de leurs attaques d'un axe à un autre. Régulièrement prise à contre-pied, l'Armée Rouge ne peut qu'essayer de ralentir une avance qui semble irrésistible. En seulement une vingtaine d'heures, la 8. Panzer-Division a parcouru plus de 80 kilomètres en territoire ennemi. La nuit est mise à profit pour ravitailler et réorganiser l'unité dans le secteur d'Ariogala où un important viaduc ferroviaire a été saisi. Vers 9h30 le lendemain, la division se prépare à repartir quand une nouvelle pour le moins inquiétante tombe sur les postes radios : les « mouchards » de la Luftwaffe auraient repéré deux colonnes ennemies regrouvant entre

300 et 400 véhicules dont une bonne centaine de chars, autrement dit l'équivalent d'un corps mécanisé ; et pour cause, puisqu'il s'agit du « gros » du 3^e Corps mécanisé soviétique ! C'est le branlebas de combat parmi les Allemands. Rapidement, la 8. Panzer-Division organise un dispositif défensif qu'elle espère suffisant pour résister à l'armada soviétique. Mais cette dernière change de direction pour marcher vers le gros village de Raseiniai et ses kolkhozes investis quelques heures plus tôt par des éléments de la 6. Panzer-Division. Que faire alors ? Repartir tambour battant vers Dünaburg et ses précieux ouvrages d'art ou bien prêter main forte aux camarades durement accrochés par les Soviétiques ? Finalement, avec l'accord de Manstein, Brandenberger

ordonne à la 8. Panzer-Division de s'élancer vers son objectif principal. Mais que de temps perdu ! Et pour rattraper le retard, les Panzerschützen se préparent à rouler et à combattre de nuit. L'idée est aussi bonne qu'elle n'est dangereuse mais les Allemands se consolent en sachant que leurs ennemis seront tout autant handicapés qu'eux par l'obscurité. Malgré quelques combats de rencontre violents entre les Panzer montant plein Nord et des renforts de blindés russes descendant plein Sud, rien ne semble arrêter la progression de la division. Les localités de Kedainiai, Seta et Bukonys tombent dans la foulée. Les furieuses contre-attaques soviétiques n'y font rien. Impossible d'arrêter l'élan de la 8. Panzer-Division. La vitesse est l'atout maître des Allemands. Profondément enfoncés dans le dispositif défensif ennemi, sans flancs-gardes ni arrière-gardes, les Panzerschützen ne doivent leur salut que dans le tempo qu'ils impriment à leur progression. Ralentir, c'est prendre le risque de se faire accrocher et donc de perdre du temps. Incapable d'avoir une idée précise des positions des troupes allemandes, de son côté, le commandement soviétique peine à organiser ses opérations avec cohérence. Une courte pause au soir du 24 juin permet aux Panzer

▼ Indispensables aux Panzer, les colonnes de ravitaillement de la Wehrmacht et ses unités de maintenance, de soutien ou de services permettent à la 8. Panzer-Division de maintenir le rythme effréné de sa progression. Les unités soviétiques pourraient contre-attaquer sur les flancs ou bien les arrières allemands mais l'Armée Rouge est bien trop désorganisée pour coordonner ses troupes. Bousculés et débordés, les Soviétiques subissent jusqu'à l'orée de l'hiver 1941-42.

Coll. Kadari





1941



◀ Cimetière de chars légers soviétiques. À gauche, un BT-5 côtoie deux versions du T-26. L'engin au premier-plan est un T-26 modèle 1931 armé de deux mitrailleuses de 7,62mm tandis que le char au fond est un T-26 modèle 1933 équipé d'un canon de 45mm. Bien que correctement armés, ces blindés ne constituent pas des adversaires à la hauteur des *Panzer*. Il ne s'agit pas temps d'un important différentiel technique mais surtout doctrinal et tactique ! Coll. Kadari

de se ravitailler et à leurs équipages de prendre du repos. Le lendemain, les efforts redoublés des Russes, les routes étroites et les immenses forêts de conifères de la région se conjuguent pour freiner le rythme des chars. Mais même les marécages et les coupures d'eau ne parviennent pas à les stopper. La cité d'Utena et ses ponts tombent dans l'escarcelle de Brandenberger. Laissant derrière eux des carcasses en flammes de T-26 et autres BT, les Allemands enlèvent Deguciaï. Désormais, Dünaburg n'est plus très loin ! Cependant, l'honneur de conduire l'assaut sur cette ville de plus de 100 000 habitants et surtout ses ponts ne revient pas à la 8. *Panzer-Division*. Berlin a en effet prévu autre chose. En fait, ce sont des commandos issus de la 8. *Kompanie* du *Bau-Lehr-Regiment* zbV 800, des « *Brandenburger* », qui lancent une série d'audacieux coups de main pour s'emparer des ouvrages d'art. L'opération est un succès. De concert avec leur infanterie motorisée et des éléments avancés de la 290. *Infanterie-Division*, les *Panzer* n'ont plus qu'à méthodiquement nettoyer la localité, quartier par quartier. En seulement quatre jours, se frayant un passage entre deux armées ennemies, la 8. *Panzer-Division* est non seulement parvenue à traverser la Lituanie mais aussi à prendre sans coup férir la capitale lettone, se projetant ainsi à plus de 350 kilomètres de ses bases de départ. Compte tenu des moyens logistiques et des limitations mécaniques de l'époque, c'est un véritable exploit !

NACH LENINGRAD !

La route de Leningrad est ouverte et rien ne semble plus pouvoir arrêter l'avance fulgurante des *Panzer*. Ironiquement, c'est le commandement allemand qui se charge lui-même de stopper tout mouvement offensif, Manstein préférant temporiser pour laisser souffler des blindés et des hommes épuisés par quatre jours de combats harassants ; sans compter avec la nécessité d'établir des lignes de communication sûres pour organiser les flux de ravitaillement. Finalement, la progression ne reprend que le 2 juillet 1941. Les Soviétiques ont profité de cette pause inespérée pour remettre un peu d'ordre dans leur

dispositif. S'ils ne parviennent toujours pas à stopper les Allemands, ils sont néanmoins capables de les ralentir, bien aidés en-cela par une géographie impropre aux déplacements de troupes motorisées. Les pistes, toujours aussi étroites et coupées par d'innombrables cours d'eau, sont fréquemment encombrées par des abattis laissés en arrière par le Génie de l'Armée Rouge en plein repli. Et pas question de passer à côté car les lacs, les étangs et surtout les marais bloquent toute manœuvre de contournement. Le terrain ne permet aucune initiative. Transformés en bûcherons, les hommes de la 8. *Panzer-Division* poursuivent leur progression au ralenti, se faufilant au milieu de cloaques impraticables aux blindés.

▼ Des unités du génie de la *Wehrmacht* viennent d'achever un pont sur un imposant fleuve russe. Les nombreuses coupures d'eau ralentissent la progression de la 8. *Panzer-Division* alors même que son objectif stratégique dans le cadre de « *barbarossa* » est justement la prise rapide des ponts soviétiques de Dünaburg. Une fois ceux-ci tombés entre les mains des Allemands, la route de Leningrad leur sera théoriquement ouverte ! Coll. Kadari





Malgré les obstacles naturels et la vive résistance soviétique, les Allemands s'emparent de plusieurs villes. Enfin, le 10 juillet, les *Panzer* atteignent un secteur plus « roulant ». Les *Panzerschützen* sont pourtant inquiets. Si les BT-7 et T-26 ont été facilement balayés, les rencontres avec les chars lourds KV-1 ont été de très désagréables surprises. En témoignent d'ailleurs les difficultés des équipages des 1. et 6. *Panzer-Divisionen* qui ont déjà eu affaire à eux, notamment à Raseiniai. Trapsu et lourdement cuirassé, le blindé soviétique semble résister à tous les canons antichars de la *Wehrmacht*. Et les équipages allemands ne peuvent pas en dire autant de leurs propres montures tout bonnement incapables d'encaisser les perforants de 76,2mm. Heureusement, la plupart des « lourds » soviétiques ont péri sous les coups des 8,8cm de la *Flak* quand ce n'est pas tout simplement du fait de pannes mécaniques. Les KV-1 sont certes des adversaires dangereux mais, pour l'instant, les combats contre eux ont presque toujours tourné à l'avantage des assaillants. Et d'ailleurs, pour les hommes de Brandenberger, la présence des pièces antiaériennes lourdes du II./*Flak-Regiment* 23 ventilées au sein des *Kampfgruppen* n'est-elle pas suffisamment rassurante pour repartir à l'assaut de Leningrad ?

La 8. *Panzer-Division* file désormais plein Nord. Balayant les défenses soviétiques, l'unité couvre 230 kilomètres en seulement cinq jours. La progression



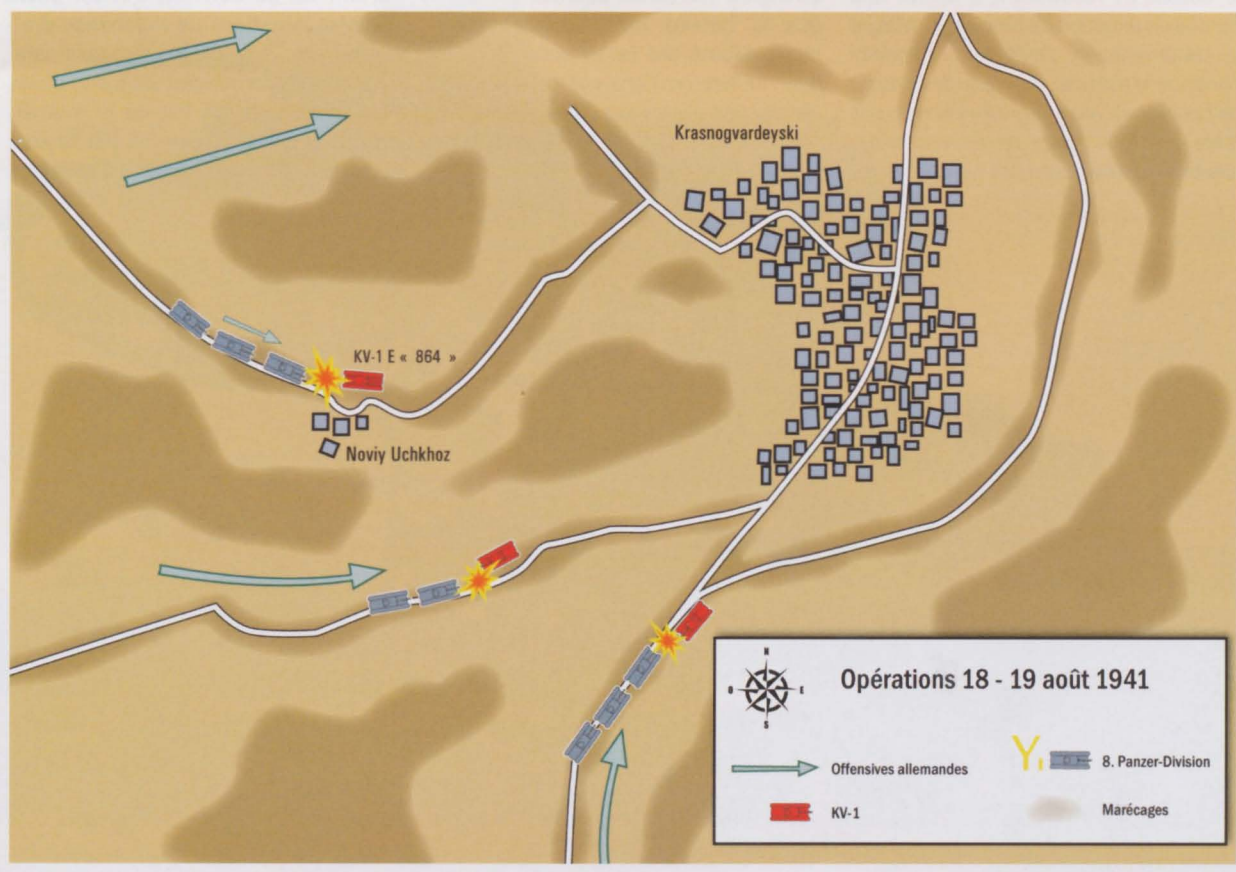
◀ Lorsque la 8. *Panzer-Division* s'élance en territoire russe, son *Panzer-Regiment* 10 est théoriquement doté de 118 *Panzer 38(t)* identiques à celui-ci. Le char d'origine tchécoslovaque est particulièrement apprécié par ses équipages pour sa mobilité et sa fiabilité. Des points forts qui compensent dans un premier temps la faible puissance de feu de sa pièce de 3,7cm. Relativement performant face aux T-26 et autres BT-7, le *Panzer 38(t)* marque le pas lorsqu'il doit affronter des adversaires plus lourdement blindés comme les redoutables KV. Coll. Kadari

est toutefois loin d'être si aisée que la propagande du *Doktor Goebbels* ne l'affirme. L'Armée Rouge oppose une vive résistance et le réseau routier peu développé et en piteux état occasionne de gigantesques embouteillages avec la 3. *Infanterie-Division (mot.)* obligée d'emprunter les mêmes axes de progression que la division de Brandenberger. Épuisés, les Allemands atteignent le secteur de la ville de Mshaga, approchant dangereusement de Novgorod. La zone change de mains à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'une furieuse contre-attaque soviétique n'oblige les Allemands à une prudente retraite. Le 18 juillet, la 8. *Panzer-Division* est mise en réserve pour être rééquipée et renforcée. Un peu moins d'un mois plus tard, le 12 août, la division s'ébranle de nouveau en direction de Leningrad.

ARRÊTER LES ALLEMANDS, MISSION IMPOSSIBLE ?

Du côté soviétique, une anxiété grandissante commence à se répandre au sein des états-majors. Alors commandant du front de la Luga, du nom d'une rivière serpentant dans la région, le général Popov se demande comment freiner les divisions ennemies, à défaut de pouvoir les bloquer, alors que celles-ci semblent pouvoir percer là où bon leur semble. Étrillée par les combats précédents, l'Armée Rouge manque de tout pour renforcer le glacis défensif de Leningrad. Les milices prolétariennes levées à la hâte n'ont qu'une faible valeur combative et les unités régulières sont trop peu nombreuses pour être partout à la fois ; seule

◀ Page de gauche : *Panzer 38(t)* de la 8. *Panzer-Division*. Ces deux *Panzerschützen* affichent une attitude décontractée. Au début de « Barbarossa », les équipages allemands sont encore persuadés que leurs chars sont les meilleurs du monde. Après tout, n'ont-ils pas défait la puissante Armée française en 1940 ? L'apparition des premiers T-34 et KV-1 va vite faire déchanter l'ensemble de la *Panzerwaffe*, à commencer par ses chefs les plus prestigieux dont Heinz Guderian ! Coll. Kadari





► La carcasse calcinée de ce *Panzer 38(t)* illustre la faiblesse de son blindage face aux perforants de 76,2mm du KV-I. Face à des adversaires aussi vulnérables, le lieutenant Kolobanov revendique la destruction de 22 *Panzer* et de deux pièces d'artillerie.
Coll. Anderson



l'arrivée de troupes fraîches en provenance de Sibérie et d'autres secteurs du front permettra d'éviter la catastrophe que serait la capture de Leningrad. Or, pour cela, il faut gagner du temps. Paradoxalement, pour les Allemands non plus la partie n'est pas facile. La ligne de fortifications de campagne de la Luga se révèle être une noix bien difficile à casser. La 6. *Panzer-Division* et la 36. *Infanterie-Division (mot.)* sont bloquées et seule l'intervention de la 1. *Panzer-Division*, prenant les unités soviétiques de flanc avant d'entamer un mouvement tournant la faisant déboucher sur leurs arrières, permet de débloquer la situation. Après deux jours de combats intenses, les *Panzer* prennent le dessus et réussissent à opérer une percée en direction de Kingisepp. Malgré la détermination soviétique, l'ennemi continue d'avancer au cœur de l'*Oblast* de Leningrad, droit vers l'ex-capitale des tsars. L'Armée Rouge ne s'avoue toutefois pas vaincue et se bat avec l'énergie

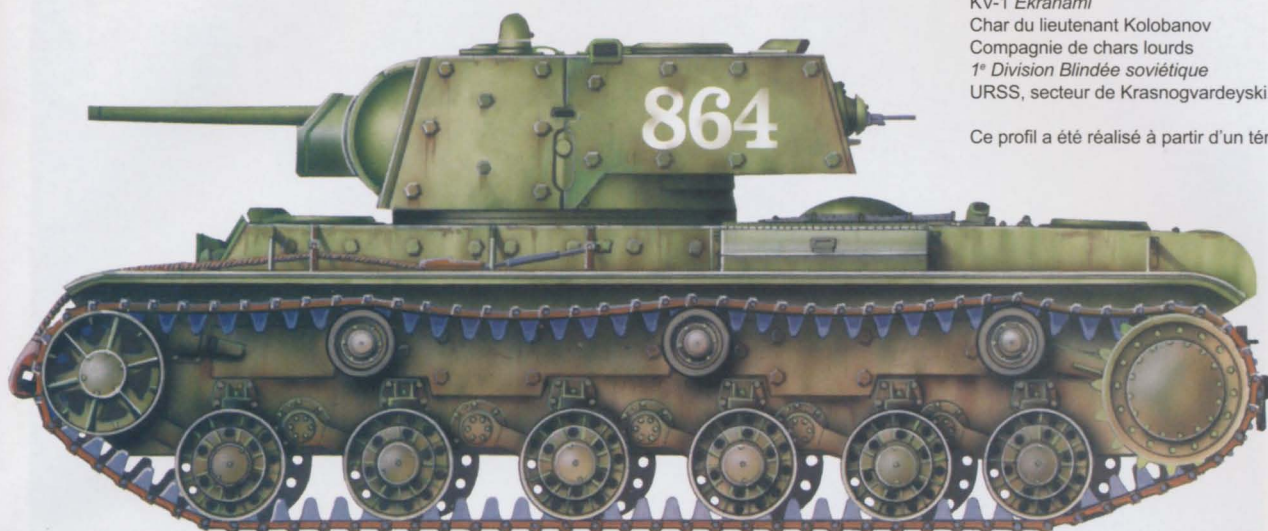
du désespoir. Chaque tranchée, chaque trou d'homme, chaque bunker parfois camouflé en une innocente isba enlevé par les *Landser* est synonyme de lourdes pertes pour eux. Les soldats russes refusent de se rendre et se font bien souvent hacher sur place. Si cette résistance n'arrête pas la marche des unités de la *Heeresgruppe* « Nord », elle la ralentit, laissant le temps à d'autres troupes de se préparer au combat.

Un gain de temps qui profite, entre autre, à la compagnie de chars lourds de la 1^{re} Division Blindée soviétique qui prend position le 18 août 1941 dans le secteur de Krasnogvardeyski, à seulement une grosse trentaine de kilomètres des banlieues et des faubourgs de Leningrad [certaines sources précisent que la bataille de Krasnogvardeyski aurait débuté dès le 14 août 1941 ce qui, du fait de l'analyse des archives allemandes et des journaux de marche, semble tout bonnement impossible – NdIA]. La compagnie n'est pas à

effectifs pleins et, en mettant de côté une poignée de T-26, seuls cinq KV-IE sont disponibles ; E pour *Ekranami*, terme désignant un engin sur-blindé grâce à des plaques d'acier supplémentaires boulonnées autour de la tourelle et sur les flancs de la caisse. Où sont les autres ? En panne, quelque part en arrière... La fiabilité du char soviétique est loin d'être satisfaisante, notamment en ce qui concerne sa boîte de vitesses parfois si capricieuse que l'usage d'un marteau par le pilote est nécessaire pour la ramener « à la raison ». En prime, si les tankistes russes sont confiants dans la résistance de leur engin bien caparaçonné, ils émettent quelques doutes sur leurs réelles capacités à vaincre leurs adversaires. Jusqu'à présent, les engagements contre les *Panzer* ont trop souvent tourné à l'avantage des Allemands. Et, de fait, la démoralisation guette malgré les pamphlets propagandistes venus du Kremlin et la présence étouffante des commissaires politiques. Tout ceci, le chef de compagnie, le lieutenant Zinoviev Kolobanov, ne le sait que trop bien. La maîtrise du combat blindé appartient pour le moment aux « fascistes hitlériens », certainement parce que les équipages soviétiques manquent d'entraînement et que l'absence de radios fiables à bord entrave le développement de tactiques efficaces. Les choses changeront un jour mais, pour le moment, il convient de faire avec... Partant de ce constat, il n'est guère dans les intentions de Kolobanov d'affronter ses adversaires en rase-campagne, dans un combat singulier, où les *Panzer* auraient tôt fait de le tourner, sans parler des 8,8cm qui trouveraient ses machines comme des passoirs.

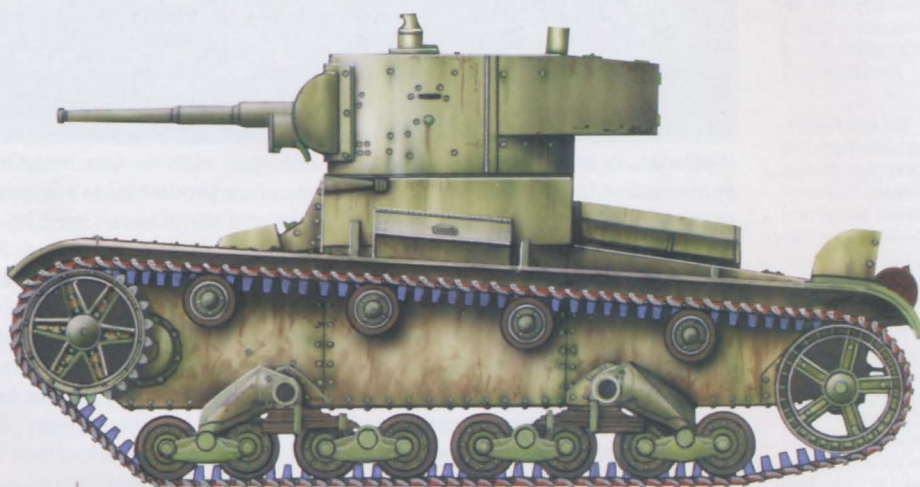
▼ Bien que présentant un profil « moderne », le KV-I souffre d'une « architecture » archaïque. La mitrailleuse de 7,62mm placée dans la nuque de la tourelle ne se justifie plus en 1941. Son servent est si mal installé qu'il ne peut pas aider le reste de l'équipage, notamment le chef de char qui est alors obligé de désigner les cibles à son tireur et de charger le tube de 76,2mm ! Un détail technique lourd de répercussions une fois au combat ; un détail que les Allemands comprendront rapidement et qu'ils sauront mettre à profit ! Ici un KV-IE identique à ceux de Kolobanov, semble-t-il capturé en bon état par les « fascistes hitlériens ».
Coll. Anderson





KV-1 Ekranami
Char du lieutenant Kolobanov
Compagnie de chars lourds
1^{re} Division Blindée soviétique
URSS, secteur de Krasnogvardeyski, août 1941

Ce profil a été réalisé à partir d'un témoignage russe

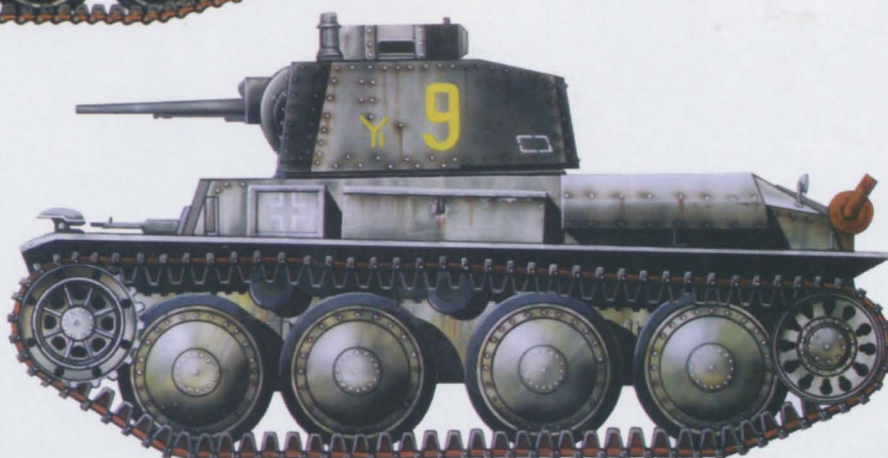


T-26 Modèle 1933
1^{re} Division Blindée soviétique
URSS, secteur de Krasnogvardeyski, août 1941

Engin ponctuellement affecté à la compagnie de Kolobanov mais non engagé dans l'embuscade de Noviy Uchkhoz



Panzerkampfwagen II Ausf. C
Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
URSS, secteur de Krasnogvardeyski, août 1941



Panzer 38 (t)
Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
URSS, secteur de Krasnogvardeyski, août 1941



► Une colonne de KV-IE se dirige vers le secteur de Leningrad. Si le char lourd soviétique est évidemment moins maniable qu'un *Panzer 38(t)*, ses suspensions associées à ses larges chenilles lui permettent d'afficher des performances supérieures au char allemand dès que le terrain se fait peu « porteur », comme ici. Sovfoto



D'ailleurs, le terrain ne s'y prête pas et les ordres sont clairs : « engager et arrêter les troupes fascistes par n'importe quel moyen en préservant vos machines et vos équipages ». Penché sur sa carte d'état-major, une cigarette coincée entre les lèvres, le jeune officier russe « s'imprègne » de la géographie du secteur dont il a la charge. Essentiellement constitués de marécages, les environs de la localité de Krasnogvardeyski et de son kolkhoze sont impropres aux déplacements de ses KV-IE. Malgré ses chenilles larges, le char soviétique aurait tôt fait de s'enliser dans la boue s'il venait à sortir des rares chemins carrossables qui sillonnent la région. Toutefois, ce handicap vaut aussi pour les chars allemands dont les mouvements offensifs seront *de facto* canalisés par le terrain. Ceux-ci

ont beau afficher une mobilité supérieure au blindé russe, eux aussi sont très mal à l'aise en terrain gras. Il apparaît évident à Zinoviev Kolobanov que son unité n'a pas trente-six solutions pour venir à bout des *Panzer* qui approchent et que monter une embuscade semble être la tactique la plus appropriée. Rapidement, les équipages partent repérer à pieds les routes qui mènent vers la localité. Heureusement pour eux, les axes de progression susceptibles d'être empruntés par des blindés ne sont guère nombreux. La géographie semble favorable à la défense et le lieutenant russe entend bien en profiter. Reste une question à régler : comment faire avec seulement cinq chars, sachant que les T-26 ne lui seront d'aucune utilité et qu'il sera plus sage de les faire se replier vers

Krasnogvardeyski pour en garder les entrées ? Même si les pénétrantes ne sont pas nombreuses, leur couverture nécessite des effectifs autrement plus importants. Mais l'heure n'est pas aux tergiversations et Kolobanov va positionner sa petite unité de façon à ce que chaque KV-IE puisse prendre en enfilade l'une des routes avec son canon de 76,2mm. Pour accroître ses chances de surprendre l'ennemi et protéger au mieux ses engins si précieux, le Soviétique fait creuser des fosses où ses machines pourront se camoufler et se mettre à défilement de tourelle. Du fait du volume de la machine, les travaux de terrassement représentent une tâche difficile nécessitant d'ailleurs l'aide des habitants du coin. Kolobanov choisit la position de son propre blindé dans un petit bois, près du hameau de Noviy Uchkhov. Les autres équipages l'imitent. Tandis que le pilote, un nommé Bychkov, manœuvre le KV-IE numéro « 864 » de Kolobanov dans la fosse, ce dernier ordonne de doubler la dotation en munitions des engins. L'accent est mis sur la lutte antichar et les deux tiers des obus embarqués sont des perforants. Les équipages prennent soin de camoufler avec des branchages les tourelles qui affleurent au niveau du sol, le succès d'une embuscade reposant sur l'effet de surprise. Le moindre reflet du soleil sur un blindage peut faire pencher la balance dans le camp adverse. Ces préparatifs viennent à peine de s'achever que la nuit tombe déjà. La journée du lendemain promet d'être mouvementée !



► Pour l'instant, ce *Panzer 38(t)* évolue encore dans des paysages où les qualités manoeuvrières des *Panzerschützen* surclassent leurs homologues soviétiques. Au fur et à mesure de leur progression vers Leningrad, le relief se couvrira de forêts impénétrables et de zones marécageuses capables d'immobiliser le plus léger des *Panzer*. Coll. Kadari



1941



RENCONTRE FATALE

Après avoir durement bataillé contre les fantassins russes et leurs fusils antichars, la 8. Panzer-Division s'engage sur ce qui semble être la dernière « ligne droite » avant Leningrad. Pour les équipages, il ne reste plus qu'à traverser un infâme marécage en progressant le long de quelques axes puis à capturer la ville de Krasnogvardeyski avant d'exploiter vers Leningrad. À l'aube du mardi 19 août 1941, les Panzer de tête s'engagent en file indienne sur un étroit chemin dont

les bas-côtés baignent dans une vase malodorante. Les pilotes manœuvrent leurs véhicules avec mille précautions. À travers les arbres, les chefs de char commencent à entr'apercevoir les toits des premières bâtisses de Krasnogvardeyski. Enfin, ces marais ont une fin ! Brusquement, un craquement retentit tandis que le « charpignon », autrement dit la machine ouvrant la marche, s'immobilise dans un panache de fumée noirâtre. Les Panzerschützen se précipitent à leurs postes de combat. Pas de véhicules ou de canons ennemis à l'horizon. Sans

doute une mine. Pas question cependant de contourner le blindé endommagé sous peine d'être soi-même pris dans une gangue de boue. Il ne reste plus qu'à faire demi-tour ou à reculer. Soudain, le char de queue s'embrase comme une torche. L'évidence s'impose au chef de la Kampfgruppe, il ne s'agit pas de mines mais bel et bien d'une embuscade !

À bord du « 864 » règne une certaine fébrilité. Zinoviev Kolobanov a repéré la colonne ennemie à la jumelle. Comme prévu, les « hitlériens » sont obligés d'avancer les uns derrière les autres.

◀ Un Panzer 38(t) passe à proximité d'un tracteur d'artillerie soviétique STZ-3 (STZ-NATI). La vitesse est l'arme fatale des Allemands lors de l'opération « Barbarossa ». Incapable de réagir, l'Armée Rouge est régulièrement prise à contre-pieds sur ses arrières par des Panzer-Divisionen qui basculent le centre de gravité de leurs efforts d'axe en axe à la moindre résistance. Les marécages du secteur de Leningrad ralentissent considérablement l'avance allemande. Associé aux barrages établis par les Soviétiques, ce gain de temps permet à la 1^{re} Division Blindée russe de se réorganiser et de préparer une embuscade à la 8. Panzer-Division. Coll. Anderson

▼ Bien que juin 1941 soit une saison sèche et que les orages (comme ici) soient assez rares, les régions traversées par la 8. Panzer-Division se caractérisent par la présence de grandes zones humides. Malgré la boue, ces Panzer II parviennent encore à progresser mais, bientôt, la géographie boisée et marécageuse va les obliger à avancer sur des axes étroits où ils seront exposés à la moindre embuscade. Ces engins ont été photographiés à Dünaburg. Coll. Kadari





► KV-IE capturé par les Allemands. L'augmentation du blindage fait passer le poids du char à 47,5 tonnes. Ce modèle se caractérise par l'adoption d'un canon F-32 de 76,2mm doté de munitions perforantes plus efficaces que l'ancien L-11. De toute façon, la cuirasse de tous les *Panzer* en 1941 est bien incapable d'encaisser le moindre projectile tiré par un KV !

Coll. Anderson



L'officier soviétique attend le dernier moment et ordonne à son tireur, le sergent-chef Oussov, d'ouvrir le feu sur le véhicule de tête [selon certaines sources, Oussov est parfois donné comme le pilote du KV de Kolobanov en lieu et place du soldat Bychkov – NdIA]. Le perforant file vers sa cible. Touché de plein fouet, le *Panzer* s'immobilise en vomissant des volutes de fumée puis de longues flammes. Sans attendre, la tourelle russe pivote lentement vers le blindé de queue. Les Allemands ne répliquent toujours pas. Bien que surpris par le manque de réaction de l'ennemi, les Soviétiques profitent de l'occasion pour doubler leur tir sur le dernier *Panzer* de la colonne ; lui aussi est définitivement stoppé au milieu du chemin, bloquant par là-même toute la colonne. Cette fois, l'adversaire réagit en ouvrant le feu au hasard. Chaque buisson susceptible de cacher un canon est soigneusement traité mais les *Panzergranaten* se perdent dans la nature. Dans le « 864 », Kolobanov considère que la situation se présente sous un jour favorable. La colonne est immobilisée et ne peut plus manœuvrer du fait des marécages. Consciencieusement, Oussov continue de démolir les chars ennemis les uns après les autres, comme à l'exercice. Des cibles faciles pour le canon de 76,2mm du KV. Mais les flammes des coups de départ finissent par trahir la

position du « lourd » soviétique. Malgré le chaos qui règne parmi les équipages allemands, quelques *Bordführer* parviennent à désigner l'ennemi à abattre à leurs tireurs tandis que d'autres rendent compte par radio et demandent un appui aérien. Les obus de 2cm des *Panzer II* et de 3,7cm des *Panzer 38(t)* commencent à encadrer le char de Kolobanov. Trop long, trop court, les canonnières affinent leur visée. Bien camouflé, à défilement de tourelle, le blindé soviétique est une cible certes difficile à atteindre mais, au moins, c'est une cible immobile ! Après quelques coups au jugé, les perforants commencent à s'écraser sur le blindage du KV-IE avec la régularité d'un métronome. Le bruit devient épouvantable mais, passés les premiers instants d'inquiétude, les tankistes russes s'aperçoivent que les 120mm d'acier de leur tourelle les protègent parfaitement des obus adverses. En outre, pour le plus grand malheur des *Panzer*, la colonne ne compte aucune pièce de 8,8cm. Pendant que Kolobanov alimente la pièce de 76,2mm en perforants, Oussov continue d'aligner les *Panzer*. Bientôt une quinzaine de machines adverses sont en flammes. La fumée gêne la visée, mais les véhicules allemands sont si proches les uns des autres que si un projectile rate sa cible, il a de fortes chances d'en trouver une autre ! Malgré sa relative impunité,

l'équipage soviétique est sévèrement malmené par les coups au but. Aux bruits des projectiles qui s'écrasent sur l'acier s'ajoute les ondes de choc qui finissent par les désorienter. Dans les rangs allemands, la panique gagne. Depuis maintenant une bonne vingtaine de minutes, les tireurs s'efforcent à cadrer le char soviétique dans leurs mires... pour un résultat nul ! Quelques pilotes tentent de manœuvrer pour s'échapper mais à peine leurs chenilles sont-elles en contact avec la boue gluante des marécages que déjà les engins s'immobilisent dans de vains rugissements de moteur.

Soudain, un obus de 3,7cm chanceux heurte de plein fouet l'anneau de tourelle du KV. Oussov s'aperçoit que celle-ci est bloquée ! Impossible de la faire pivoter pour engager de nouvelles cibles. Malgré le vacarme qui lui brouille les idées, Kolobanov ordonne à son pilote de faire marche-arrière pour dégager le char de son abri afin de le positionner dans l'axe des blindés allemands. Poussé à son maximum, non sans mal, le gros V12 diesel extirpe de la fosse les presque 48 tonnes de l'engin soviétique. Ce faisant, il offre une cible plus importante aux tireurs ennemis qui redoublent d'effort pour enfin parvenir à faire taire le monstre. Faisant ripier ses chenilles, le pilote positionne le canon dans l'axe des *Panzer* survivants. Kolobanov aperçoit brusquement deux blindés qui tentent de le prendre à revers. Le KV-IE tourne sur lui-même et Oussov parvient à mettre un coup au but sur le premier engin. Le deuxième ouvre le feu. Son projectile pulvérise le périscopie de Kolobanov avant qu'un obus de 76,2mm ne lui règle son compte. Plus de peur que de mal mais la situation commence à devenir périlleuse pour les tankistes soviétiques. Leur blindé est endommagé et le stock de munitions descend dangereusement. Vingt-deux *Panzer* et deux pièces d'artillerie brûlent devant le KV-IE. Heureusement, les autres chars de la compagnie de Kolobanov arrivent à la rescousse pour participer à la curée.

▼ Victime des Allemands, ce BT-7 finit de se consumer. Bien que très rapide et correctement armé d'un canon de 45mm, ce char souffre de son blindage insuffisant pour espérer encaisser les coups des *Panzer*. Nous sommes précisément dans le secteur de Dünaburg avec les équipages de la 8. *Panzer-Division*. Coll. Kadari





◀ Autre belle vue d'un KV-IE. La désignation de ce blindé vient des initiales du ministre soviétique de la guerre de l'époque, Kliment Vorochilov. Quasiment invulnérable aux canons équipant les *Panzer*, le KV ne peut être détruit que par les projectiles de 8,8cm des batteries lourdes de la *Flak* ou par des obusiers de 10,5cm ouvrant le feu en tir tendu. Heureusement pour les Allemands, le KV souffre de gros problèmes de fiabilité, notamment du point de vue de sa boîte de vitesses ; sans parler de la logistique soviétique qui se montre hasardeuse... Bien des chars lourds russes seront ainsi abandonnés sur casses mécaniques ou tout simplement pour cause de panne d'essence. Sovfoto

Par radio, l'officier soviétique reçoit les félicitations de ses chefs et surtout l'ordre de se replier. Bientôt, faute de combattants, les combats finissent par cesser. La colonne allemande vient de succomber dans son intégralité et les Allemands fuient à pieds.

Bien que sonnés et surtout nerveusement épuisés, les Soviétiques sortent de leurs engins pour se rendre compte des dégâts infligés par les projectiles ennemis. Le « 864 » compte pas moins de 135 coups au but ! La tourelle est constellée d'impacts, mais aucun obus n'a traversé les 120mm de blindage. Ou comment stopper la marche victorieuse de la 8. *Panzer-Division* et ainsi donner un répit supplémentaire à la garnison de Leningrad ! Au total, ce jour-là, les équipages de la compagnie de Kolobanov revendiqueront la destruction de 43 *Panzer*. Pour ce fait d'armes, le lieutenant Zinoviev Kolobanov sera décoré de l'Ordre de Lénine, tandis que le sergent-chef Oussov recevra l'Ordre du Drapeau Rouge.

ENTRE HISTOIRE ET PROPAGANDE

Mis en exergue dans un ouvrage publié après-guerre par les historiens militaires soviétiques Joubakov et Kisiltsine, le récit des combats de Zinoviev Kolobanov doit être pris avec les précautions qui s'imposent. Il ne fait aucun doute que le déroulement de l'action a été enjolivé pour lui conférer une intensité dramatique et ainsi souligner la détermination des soldats russes à

défendre leur nation, quitte à y laisser leur vie. Même si la 8. *Panzer-Division* a effectivement beaucoup souffert lors de sa progression vers Leningrad et que les tankistes allemands n'appliquent pas aux chars KV les qualificatifs de « monstrueux » ou « d'incroyables » sans avoir de bonnes raisons, il semble évident que les pertes allemandes sont surévaluées ; une analyse des archives et des journaux de marche de la 8. *Panzer-Division* le démontre aisément. Si le courage et la bravoure du lieutenant Zinoviev Kolobanov, qui poursuivra la guerre et deviendra l'un des meilleurs tankistes de l'Armée Rouge, ne peuvent être remis en cause, de fait, pour illustrer la « Grande guerre

Patriotique » et le sens du sacrifice des citoyens soviétiques, il convient de garder présent à l'esprit que l'URSS de Staline avait besoin de héros capables de faire échec aux « hordes fascistes ». Le combat mené par Kolobanov est l'exemple type d'un événement militaire monté en épingle par la propagande du Kremlin, ce durant la guerre et même après. À noter qu'à la demande des villageois, un monument commémoratif dédié à cette bataille a été érigé en 1980 dans le petit village de Noviy Uchkhov, à l'endroit même où le char de Kolobanov s'était enterré. Les autorités militaires soviétiques n'ayant pas réussi à retrouver un KV-I, c'est un JS-2m qui a pris sa place. ■

▼ Comme son frère d'armes le KV-II, le KV-I a abondamment été photographié par les PK allemandes ou par de simples *Landser* soucieux de ramener des souvenirs de leurs campagnes. Il faut avouer que ces engins ont de quoi impressionner, d'autant que, en 1941, la *Panzerwaffe* ne dispose d'aucune machine équivalente dans ses arsenaux ! Coll. Anderson





1940

TACTIQUE

Chapeau melon et

Coeur d'acier

Les improvisations antichars de la *Home Guard* en 1940

Par Dominique Renaud

L'opération de la poche de Dunkerque marque la fin opérationnelle de la *British Expeditionary Force (BEF)* sur le continent européen. Si l'opération « Dynamo », qui se déroule du 27 mai au 4 juin 1940, est un succès – plus de 338 000 hommes dont des Français sont ainsi sauvés de la captivité – le prix à payer est néanmoins considérable pour Londres. Aux pertes de la *Royal Navy* et de la *Royal Air Force* opérant en couverture contre la *Luftwaffe*, il convient d'ajouter les importantes quantités de matériels abandonnés sur les routes et les plages. En ce qui concerne les armes antichars, 6 400 fusils et 1 250 canons, dont des pièces antiaériennes, restent en France ; certains de ces matériels seront d'ailleurs réutilisés sans vergogne par des Allemands manquant eux-aussi de bouches à feu. En tous les cas, pareil équipement risque fort de faire cruellement défaut aux Britanniques en cas de débarquement allemand sur le sol anglais. À la lumière de l'Histoire, on le sait désormais, l'opération « Seelöwe » était un leurre tant la *Kriegsmarine* était incapable de fournir un effort soutenu de projection des troupes d'assaut, ce de l'aveu même du *Grossadmiral* Erich Raeder auprès du *Führer*. Nous le savons mais, à l'époque, les Britanniques, eux, l'ignoraient !

UNE SITUATION PÉRILLEUSE

Après la déroute de la campagne de France, la situation de l'Armée britannique est tout bonnement catastrophique. En grande partie privés d'armes lourdes et de véhicules, démoralisés, les *Tommies* ne semblent guère peser bien lourd face à une *Wehrmacht* qui vient de mettre à genoux en une poignée de semaines une Armée française encore considérée quelques semaines plus tôt comme la plus puissante d'Europe. Et les jours sombres sont loin d'être finis car se profile déjà à l'horizon un éventuel débarquement allemand qui viendrait entériner la défaite de la Grande-Bretagne. Face au déferlement des *Panzer-Divisionen* prévu par Londres pour l'été ou l'automne 1940, les Anglais sont démunis. La douloureuse expérience de la campagne de France a notamment prouvé que les chars constituent le fer de lance des troupes du *III. Reich*. Sans moyens de défense adaptés, et le manque est particulièrement lourd en ce qui concerne l'artillerie antichar, le même scénario risque bien de se renouveler, débouchant à terme sur la même tragédie. Les officiers anglais sont d'ailleurs pessimistes quant au déroulement des opérations. Alors à la tête du *Southern Command* déployé au Sud de l'Angleterre et futur « patron » des *Home Forces*, le *General Sir Alan Brooke* écrit fin juin 1940 : « Plus j'observe la situation, plus je suis abasourdi de voir ce qui s'est passé dans le pays depuis que la guerre a été déclarée. Il y a maintenant dix mois de cela et la pénurie d'hommes instruits et de matériel est effrayante ». Même les fusils font défauts...

Dans l'attente de la future invasion, les troupes anglaises vont tout mettre en œuvre pour préparer le plus efficacement possible la défense de leur pays. Faute de jouir d'une vision politique et militaire à long terme au moment du déclenchement des hostilités, l'industrie militaire anglaise n'est pas prête. Ainsi la production du canon antichar de 6 *Pounder* (57mm) ne peut-elle pas reprendre avant l'année 1941. Il reste bien dans les arsenaux de Sa Majesté

quelques canons de 2 *Pounder* (40mm) mais les performances balistiques de ce modèle sont modestes pour ne pas dire désuètes face à des chars modernes. S'il peut théoriquement percer 42mm de blindage à 900 mètres, la portée réelle de son projectile rend difficile son déploiement face aux *Panzer III* et *IV*. D'ailleurs, sa distance de tir est inférieure à la portée des mitrailleuses MG 34 équipant les chars allemands ! Dans ces conditions, inutile d'espérer équiper convenablement toutes les unités aptes à

combattre, que ce soient celles de l'Armée et, *a fortiori*, celles extrapolées depuis le corps de la défense civile, les *Locals Defence Volunteers*. Créée en réponse à la défaite alliée sur le continent, cette « armée de fortune » a pour but de suppléer les troupes régulières dans la défense de l'île. D'ailleurs, pour clarifier son rôle, à l'instigation de Winston Churchill en personne, cette sorte de milice réunissant jeunes hommes incapables à la guerre et hommes trop âgés sera ultérieurement rebaptisée *Home Guard*.

Page de gauche :

Belle image de propagande que ce soldat anglais de la *Home Guard* défendant une maquette de château-fort symbolisant l'Angleterre ! US Nara

▼ Malgré des pertes conséquentes, l'évacuation des troupes britanniques à Dunkerque est un réel succès d'un point de vue humain. Mais les hommes qui retrouvent leur île natale ont perdu tout leurs matériels sur les plages françaises. Or, sans arme, comment repousser un éventuel débarquement allemand ? US Nara





Une dénomination plus parlante et aussi plus prestigieuse pour le moral de cette soldatesque « du dimanche » ! Ainsi, si ces unités n'ont pas de réelle valeur militaire, du moins en cas de conflit classique, elles ont le mérite de cristalliser le sentiment populaire dans l'idée que l'indépendance de la nation britannique repose sur l'engagement et le courage individuel au service de tous, à commencer par le roi et sa famille.

Face à la menace imminente d'un débarquement ennemi, le rééquipement des troupes disponibles est organisé dans l'urgence, avec rien ou presque. Faute de disposer de suffisamment de canons, les matériels vont largement faire appel au « système D » à la « sauce british ». Le cahier des charges est simple : les nouvelles armes antichars doivent être à la fois bon marché, faciles à produire et aisées à mettre en œuvre.

DES SOLUTIONS TECHNIQUES DÉSESPÉRÉES...

Dans un premier temps, les Anglais vont se tourner vers des solutions éprouvées. L'archétype de l'arme antichar la moins compliquée, à la fois à fabriquer et à utiliser, est l'incontournable cocktail Molotov. La première apparition de cette bouteille remplie d'essence semble se situer pendant la guerre d'Espagne, lorsque les soldats républicains tentèrent de faire échec aux chars nationalistes. Le principe de fabrication est simple : une bouteille en verre, originellement destinée à contenir du lait pour le modèle anglais, est remplie d'un liquide inflammable. La mise à feu se fait au moyen d'une étoffe imbibée d'huile fixée autour du goulot. L'utilisation est tout aussi aisée : un soldat doit s'approcher au plus près du blindé ennemi, enflammer

le chiffon et essayer de lancer la bouteille sur l'un des points névralgiques du char comme des trappes ouvertes, des ouïes de ventilation du moteur ou encore le système de visée. En se brisant, le récipient libère le produit inflammable. Le tout pour un résultat pyrotechnique bien souvent aussi spectaculaire...

qu'inefficace ! Si les flammes ne pénètrent pas à l'intérieur de l'engin, les conséquences restent mesurées et les occupants du blindé en sont seulement quittes pour une bonne frayeur. En outre, après quelques expérimentations, les Anglais s'aperçoivent que, tout en brûlant, l'essence coule sur le blindage, limitant d'autant les éventuels dégâts. Une parade est trouvée en ajoutant au mélange initial une substance visqueuse telle que du pétrole, du gasoil ou encore un dérivé de latex. Le cocktail Molotov n'est certes pas la panacée dans le domaine de l'armement antichar mais, faute de mieux et parce que sa production et son utilisation sont basiques, il constitue l'équipement de base des combattants de la *Home Guard*. Son inconvénient tactique majeur est évidemment sa portée limitée qui dépend essentiellement de la force du lanceur. Un soldat un peu costaud peut ainsi expédier sa bouteille incendiaire à une trentaine de mètres. Cependant, plus la distance est importante, plus la trajectoire du projectile est aléatoire. Une remarque qui vaut aussi pour les grenades à main. Partant de ce constat, les Britanniques décident de créer un lanceur capable de propulser à bonne distance n'importe quel type de projectile. Là encore, le cahier des charges de ce « mortier » doit respecter des critères de rapidité de fabrication et de coût, notamment grâce à l'utilisation de matériaux cou-



▲ et ► Londres sous le Blitz de la Luftwaffe avec la Cathédrale Saint-Paul noyée dans les fumées des explosions et des incendies qui ravagent la capitale britannique. Jumelles pointées vers les cieux, ce guetteur volontaire à la tenue bien peu martiale observe l'arrivée d'éventuels appareils allemands. La population anglaise et Churchill ne céderont pas sous la pression des bombardements allemands.
US Nara





rants. L'arme imaginée est constituée d'un tube en acier muni à une extrémité d'un mécanisme de culasse particulièrement simpliste. Connue sous le nom de mortier Northover et par la suite *Northover Projector*, ce tuyau d'un calibre de 63,5mm expédie ses projectiles à une distance maximale de 270 mètres. Toutefois, son système de visée, si tant est que l'on puisse le baptiser ainsi, ne lui permet en réalité qu'une portée effective de 90 mètres. Au-delà, la précision devient incertaine. Une tendance aggravée par la forme des « munitions » dont l'aérodynamisme n'est pas vraiment prévu pour une telle utilisation ! Cet engin rudimentaire est capable de tirer différents types de grenades à main, ce qui lui confère aussi une capacité antichar. La charge propulsive est assurée par une cartouche de poudre noire. Démuni de frein de recul, le choc du coup de départ est encaissé par un support sommaire constitué de tubes métalliques. Difficile de faire plus archaïque... Le *Northover Projector* souffre aussi de sa masse conséquente. Le tube lanceur ne pèse pas moins de 27,2 kilos tandis que le support atteint le poids de 33,6 kilos. Pour en faciliter le transport, les unités de la *Home Guard* vont improviser des moyens de locomotion artisanaux comme de petites charrettes à bras ou des remorques adaptées à des sidecars. Durant l'été 1940, la pénurie de matériels est telle que le *Northover Projector* est même distribué à des unités de l'Armée régulière ! Les troupes britanniques n'auront heureusement pas à s'en servir.

Nous venons de le voir, le *Northover Projector* peut théoriquement tirer toutes les grenades de l'arsenal britannique, mais nombre d'entre elles ne sont pas adaptées à une utilisation antichar. Le modèle 73, aussi appelé bombe « Thermos » en raison de sa forme et de son volume, est par contre capable de mettre hors de combat un

Panzer. Dans la réalité, son efficacité ne réside toutefois que dans son effet de souffle. Ainsi, sauf à exploser près du train de roulement d'un char, il ne constitue pas une bien grande menace pour un blindé. Autant dire que le facteur chance compte énormément pour assurer un coup victorieux ! La grenade antichar numéro 68/AT, dénommée « Hawkins Grenade », peut être considérée comme un projectile plus intéressant. Tirée par un fusil numéro 1 Mk. III équipé d'un manchon, elle a la particularité historique d'être la première grenade à « charge creuse » mise en service dans le monde ! Son fonctionnement est fondé sur le principe d'une cavité creusée dans une charge explosive de 1,02 kilo. Lorsque celle-ci détonne grâce à un allumeur à écrasement, la cavité focalise vers le point d'impact un jet de métal en fusion et de gaz surchauffés. En 1940, les performances affichées sont remarquables. Capable de percer 50mm de blindage, elle est théoriquement apte à mettre hors de combat tous les chars allemands de l'époque. En avance sur son temps, la grenade n°68 manque encore de fiabilité. Le plus important de ses défauts concerne la forme de la cavité qui se révèle mal réalisée. Cette malfaçon réduit largement les effets de la grenade. C'en sera au point que, en 1941, la grenade à fusil antichar n°68 sera définitivement abandonnée. Cruelle destinée pour une arme d'un modernisme étonnant... Les « Hawkins Grenades » peuvent aussi être utilisées manuellement. Pour maximiser leur pouvoir de destruction, les soldats de sa Majesté vont prendre l'habitude de les attacher en grappe. Elles sont alors lancées à la main ou posées au sol comme de simples mines. Rarement utilisée par les Britanniques, cette grenade va faire le bonheur des Allemands. Après l'évacuation de la poche de Dunkerque, les soldats du *Reich* en saisissent de telles quan-



tités qu'ils vont les réemployer pour créer des champs de mines le long du mur de l'Atlantique. Les « Hawkins Grenades » deviennent alors des *Panzerabwehrminen 429/1(e)*. Paradoxe de l'histoire militaire, les troupes alliées vont les retrouver avec déplaisir sur leur chemin lors du débarquement de juin 1944 ! L'efficacité relative de ces grenades ne permet pas au *Northover Projector* d'être une réelle menace pour les forces blindées allemandes. Néanmoins, les Anglais disposent d'une « arme secrète » grâce à la « *Grenade Self-Igniting Phosphorus* » modèle 76. Fabriquée avec un mélange de phosphore, d'eau et de benzine, cette bouteille en verre fermée par une capsule (fournie par les brasseries locales...) se révèle bien plus dangereuse que les grenades à main classiques. Le *Northover Projector* prend alors le surnom de « mortier-bouteille ». La capacité de destruction de ce projectile est néanmoins atténuée par sa détestable habitude de se briser dans le tube au moment du départ ! L'on imagine aisément les conséquences dramatiques que cet incident de tir peut avoir sur les deux servants... Les troupes britanniques préfèrent d'ailleurs s'en servir à la façon d'un cocktail Molotov, sacrifiant ainsi la portée à la sécurité. Manquant cruellement de canons antichars, Londres va aussi contacter plusieurs entreprises privées afin qu'elles créent de nouvelles armes, peu onéreuses et simples à fabriquer en grandes séries. Ainsi le chef-mécanicien de la *Trianco Engineering Company* imagine-t-il une sorte de « canon » capable de lancer des projectiles aussi divers que variés. Dénommée *Smooth Bore 3 Inch, Smith Gun Mk. I* ou tout simplement *3 Inch Mk. I*, l'arme se compose d'un tube court, d'un essieu, d'un tablier de protection et de deux roues pleines.

▲ Les jeunes hommes sont enrôlés dans les unités de l'Armée régulière britannique tandis que la *Home Guards* « recrute » sur la base du volontariat parmi les tranches d'âges les plus élevées. Même animées par la farouche volonté de défendre leur sol national face à l'agresseur allemand, il est légitime de se poser la question de la réelle valeur combative de ces troupes face aux *Panzer-Divisionen* qui viennent de mettre à genoux la France en moins de deux mois !
DR et IWM



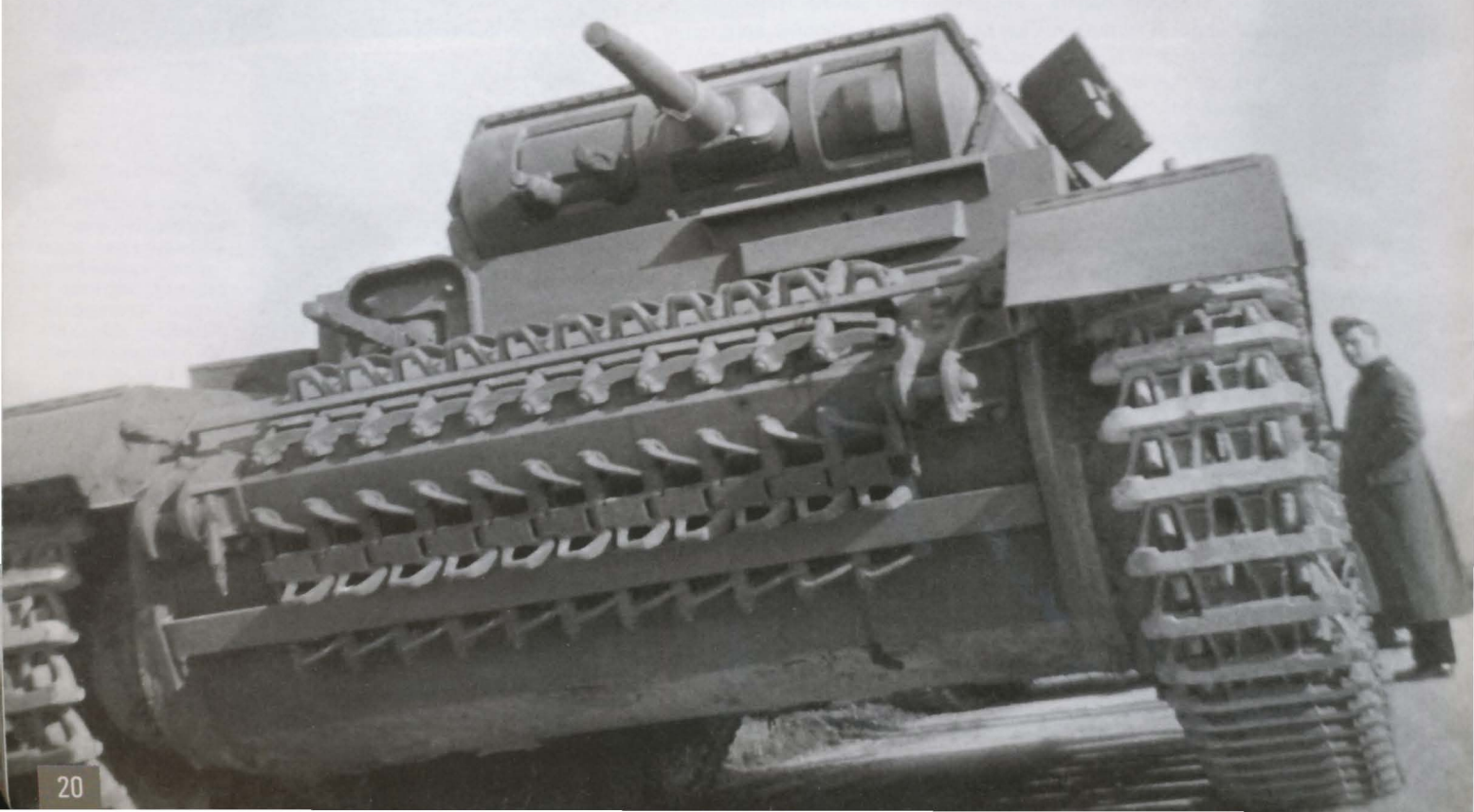
▼ *Tauchpanzer III* développé et mis au point par les Allemands pour s'affranchir en campagne des ouvrages d'art ainsi que pour leurs assauts amphibies, dont l'opération « Seelöwe ».

On s'attardera sur les fixations encadrant le masque du canon ainsi que la mitrailleuse de caisse devant recevoir des dispositifs en caoutchouc étanches. Plus de 150 *Panzer III Ausf. F, G et H* furent convertis en 1940 et versés, entre autre, à la *Panzer-Abteilung A*, unité spéciale constituée à Putlos. L'engin était conçu pour se mouvoir sous 15 mètres d'eau. Il disposait d'échappements étanches, d'un schnorkel pour alimenter les compartiments moteur et de combat en air, d'une pompe et d'un gyrocompas pour pouvoir « naviguer » en immersion ! « Seelöwe » étant restée à l'état de projet, ces machines (ainsi que des *Tauchpanzer IV*) furent engagées en Union Soviétique lors de « Barbarossa ». À noter que bien qu'en 1940 cette machine soit considéré comme le char de bataille principal de la *Wehrmacht*, son blindage de 30mm (maximum) en aurait fait une proie facile pour tous les canons antichars britanniques alors en dotation, y compris le petit 2 *Pounder* (40mm) équipant quelques unités de la *Home Guard* !
Coll. Anderson

Le tout est assez léger pour être tracté par une simple voiture de tourisme ou bien un poney dont les clubs hippiques britanniques regorgent ! Faute de munitions antichars adaptées, ce canon peut tirer des obus de mortiers ainsi que des bouteilles au phosphore. Une charge de poudre noire mise à feu à l'aide d'une cartouche à blanc de calibre 0,38 assure le lancement des projectiles. Malgré sa capacité à tirer tous les projectiles disponibles dans les arsenaux anglais, il semble que l'Armée régulière ait refusé sa mise en service faute d'une sécurité de fonctionnement suffisante. Des considérations qui ne touchent pas vraiment la *Home Guard* qui, trop contente de récupérer une « pièce d'artillerie », l'adopte avec un certain entrain. Un sentiment qui n'est d'ailleurs pas vraiment partagé par ses utilisateurs qui, régulièrement, se font griller les sourcils lorsque les munitions confectonnées avec des bouteilles en verre explosent avant même d'être sorties du canon ! Faite de bric et de broc, cette arme n'aura, heureusement pour ses servants, jamais l'occasion d'entrer en action contre les *Panzer* ; « prudence étant mère de sûreté », elle sera tout de même conservée en dotation en Grande-Bretagne jusqu'en 1945 ! Dans le domaine des armes aussi dangereuses pour l'assaillant que pour le défenseur, une autre invention anglaise arrive largement dans le peloton de tête. Il s'agit de la « *sticky bomb* » ou « bombe collante ». Seule la hantise de voir débarquer les *Panzer* a pu pousser les Anglais à concevoir une arme

antichar aussi farfelue... La « *sticky bomb* », officiellement dénommée « grenade à main antichar numéro 74 (ST) », est constituée d'un flacon de nitroglycérine recouvert d'un tissu en jersey imprégné de produit adhésif. L'engin collant est alors précautionneusement introduit dans un boîtier métallique pour en faciliter le transport. L'emploi de cet engin demande à l'évidence un courage certain pour ne pas dire une grande dose d'abnégation confinant à la folie... Le volontaire doit s'approcher au plus près d'un blindé, retirer la bombe de son boîtier, la coller sur le flanc du véhicule et enfin armer l'allumeur. Le « casseur de chars » n'a alors que cinq secondes pour s'éloigner avant l'explosion ! De surcroît, le jeu n'en vaut pas la chandelle car l'efficacité de la « bombe collante » ne réside qu'en son seul effet de souffle. Même la masse d'un *Panzer II* pouvait encaisser l'explosion. En outre, la « *sticky bomb* » a aussi la manie, fort désagréable, de se coller n'importe où, cela avant même d'avoir été lancée ! Le seul mérite de cette arme rocambolesque est tout simplement d'exister et de donner aux troupes anglaises le sentiment de ne pas être démunies face aux Allemands. En plus de concevoir des engins « bizarres », dont des trains côtiers sur voie étroite, les Anglais vont aussi organiser des embuscades en enterrant d'énormes réservoirs de pétrole sur les bords des routes. Répartis aux endroits stratégiques, surtout dans l'arrière-pays, ces 40 000 pièges inflammables électriquement com-

mandés constituent autant de traquenards pour les *Panzer* qui viendraient à s'aventurer sur les routes menant à Londres. L'utilisation du feu comme arme antichar est très en vogue au début de la Seconde Guerre mondiale et chacun est persuadé de l'efficacité de tels procédés. Les premières utilisations de lance-flammes contre des blindés se sont vite chargées de démontrer le contraire mais, à l'été 1940, l'emploi du feu est encore de mise. Comme toutes leurs autres improvisations, les Anglais vont combiner plusieurs types de matériels civils pour élaborer leur lance-flammes, le *Flame-Thrower, Transportable, No. 1 Mk I*. L'arme n'a de transportable que le nom... Lourd, voyant et encombrant avec son réservoir de 127,30 litres, ce lance-flammes répondant au surnom de « Harvey » ne peut être déplacé qu'au moyen d'un petit chariot à roues. Une fois la machine mise en batterie, les soldats de la *Home Guard* ne pouvaient déclencher qu'un jet unique de 12 secondes d'une portée maximale de 55 mètres. Là encore, cette arme rudimentaire se révèle mal conçue. Sa fiabilité médiocre et son encombrement finissent par la rendre rapidement impopulaire au sein de la troupe. Pourtant, sa livraison en unités est déjà une victoire morale en soi pour des soldats anglais sous-équipés ! Faute de débarquement allemand, le « Harvey » n'aura pas l'occasion d'être utilisé contre des chars et son seul fait d'arme se résumera à servir de machine à générer des fumées au Moyen-Orient. *God save the king...*





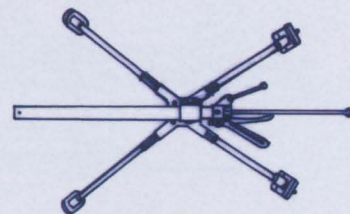
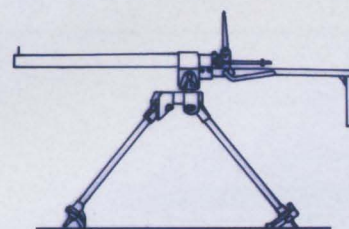
...MAIS DES TACTIQUES ORIGINALES !

N'allons pas croire, au vu du descriptif des différents matériels, que, si le débarquement sur le territoire du Royaume-Uni avait eu lieu, les Allemands auraient eu la partie facile. Si à l'évidence l'armement affichait de graves lacunes, les tactiques antichars de la *Home Guard* auraient constitué une épreuve pour les *Panzerschützen*. Loin d'être des unités au rabais ne bénéficiant que d'une formation sommaire, les *Guards*, par leur entraînement spécifique, constituent un cas à part dans l'Armée britannique. Leur formation, axée sur les combats de guérilla, est assurée par des instructeurs ayant acquis une solide expérience sur le terrain lors de la guerre d'Espagne. C'est aussi en étudiant les méthodes de combat mises en pratique lors de la guerre russo-finlandaise que les Britanniques élaborent des procédés destinés à être appliqués lors d'affrontements avec les *Panzer*. Des tactiques antichars qui ne régissent pas l'engagement de troupes d'infanterie classiques face à une multitude de chars ennemis, mais qui sont destinées à être employées lors d'escarmouches menées par de petites équipes entraînées et motivées. Une motivation qui va être difficile à acquérir pour les hommes du rang ! Les instructeurs vont avoir toutes les peines du monde à faire comprendre aux futurs « casseurs de chars » que la peur que peut légitimement inspirer un blindé n'est pas totalement justifiée. C'est une évidence d'affirmer que ce dernier n'est dangereux que pour les cibles qu'il peut apercevoir. Or le champ de vision d'un équipage est limité quand son engin est engagé au combat volets clos. Les fentes d'observation, plus ou moins nombreuses selon le modèle, ne permettent que de voir les abords immédiats du véhicule. Certains secteurs sont même « aveugles ». Un homme décidé, profitant du relief du terrain et de ces fameux angles morts, peut ainsi s'approcher au plus près d'un char sans être repéré. En outre, la géographie ne permet pas toujours le déploiement optimal des unités blindées et celles-ci sont parfois

dans l'obligation d'emprunter des itinéraires propices aux défenseurs. Le plus lourd des chars ne peut, sans équipements spécifiques, venir à bout d'une haie très dense et « dieu sait » qu'elles sont nombreuses en Grande-Bretagne. D'ailleurs, Alliés comme Allemands se retrouveront confrontés à un problème équivalent en 1944 dans le bocage normand. Ainsi cloisonnée et entrecoupée, la bucolique campagne anglaise n'est pas vraiment favorable au déploiement en ligne de divisions blindées. En outre, la disposition ingénieuse de champs de mines comme des destructions ciblées d'ouvrages d'art peuvent aussi canaliser le flot des troupes ennemies dans la direction voulue. Pour éviter ces obstacles naturels ou artificiels, les équipages ne peuvent faire autrement que d'emprunter des points de passage obligés qui offriront aux défenseurs autant de possibilités d'embuscade. Il suffit alors pour les « casseurs de chars », si l'on peut dire car l'écrire est une chose, le faire en est une autre, de choisir un emplacement suffisamment discret comme un fossé, la lisière d'un bois ou bien encore la protection d'un simple mur. Lors du passage d'un char, le groupe antichar de quatre hommes aborde la cible sur le flanc ou par l'arrière. En l'absence de matériels adaptés ou bénéficiant d'une portée suffisante, les assaillants essayent tout d'abord d'occulter les fentes d'observation et les appareils de visée grâce à de la peinture ou bien... des couvertures ! Une fois l'équipage aveuglé, les attaquants vont s'employer à immobiliser le blindé. Les bombes collantes ou les grenades à main peuvent alors être utilisées contre le train de roulement, talon d'Achille de tout engin à chenilles. En théorie, d'autres méthodes nécessitant encore moins de matériels peuvent aussi être employées comme glisser une simple brique dans le barbotin ou y faire lever avec une solide barre de fer... Une fois le char immobilisé, sa neutralisation définitive s'effectue alors au moyen de cocktails Molotov ou bien de grenades à charges creuses placées aux endroits les moins bien protégés.

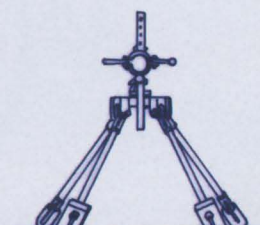
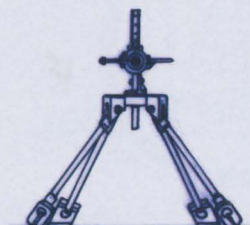
Ce scénario est évidemment « idéal » car, dans la réalité, l'embuscade se serait sans doute passée différemment. Pour pouvoir bénéficier de la couverture d'autres blindés, un char ne s'engage que rarement seul dans des endroits isolés. De plus, l'infanterie d'accompagnement représente une menace mortelle pour les équipes antichars. Les Anglais gardent pourtant quelques chances de mettre en échec une offensive mécanisée limitée. En 1940, les *Panzer-Divisionen*, qui vont de victoire en victoire, n'ont strictement aucune expérience de la guérilla antichar. Les premiers affrontements sérieux les opposant à des « casseurs de chars » motivés ne se dérouleront que lors des opérations en Russie. L'opération amphibie « Seelöwe » destinée à envahir l'Angleterre ayant fait long feu, les troupes de la *Home Guard* n'eurent jamais à prouver leur savoir-faire face aux chars allemands. Réécrire l'Histoire est certes un exercice périlleux mais l'on peut tout de même imaginer que les *Panzer* auraient eu fort à faire contre des équipes antichars entraînées et motivées par la défense du sol natal. D'ailleurs, ironiquement, en 1944-45, les Allemands expérimenteront à leur tour le même type de formations paramilitaires et de tactiques de combat avec le *Volkssturm* ! ■

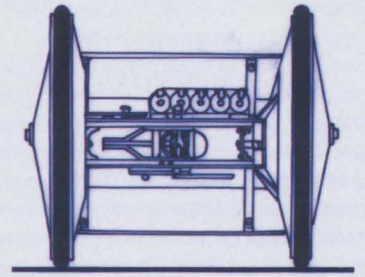
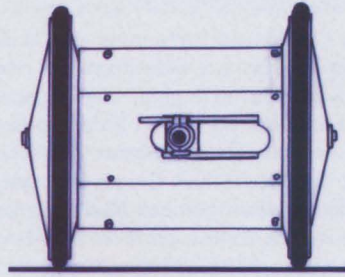
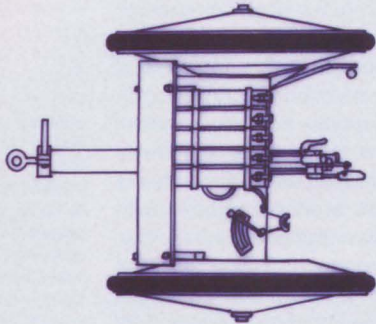
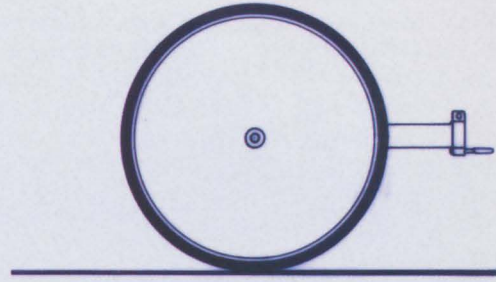
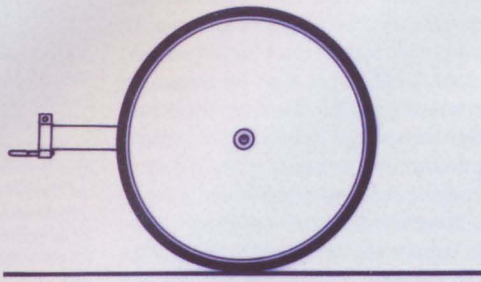
◀ Un char à la mer !
En vue de l'opération « Seelöwe », les Allemands expérimentent aussi des chars « flottants », un peu dans la même logique que les *Sherman Duplex Drive* alliés du débarquement de Normandie. Il s'agit ici d'un *Schwimmpanzer II* qui n'est ni plus ni moins qu'un *Panzer II* équipé d'un kit de flottaison constitué de deux flotteurs fixés aux rouleaux porteurs du train de roulement. Un dispositif spécial pour les échappements est prévu. En mer, la propulsion est assurée par une hélice reliée au moteur via un axe et un mécanisme *ad hoc*. Pour garantir une certaine flottabilité à la machine, celle-ci était divisée en trois compartiments étanches : moteur, compartiment de combat et poste de pilotage. L'un des avantages supposés du *Schwimmpanzer II* sur les *Tauchpanzer III* était le fait que, « naviguant » en surface, le premier aurait pu utiliser son canon, à l'inverse des seconds. Ce projet finira à l'eau du fait de l'annulation de l'opération « Seelöwe ». Coll. Anderson



2.5 INCH "NORTHOVER" PROJECTOR MK.I

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008

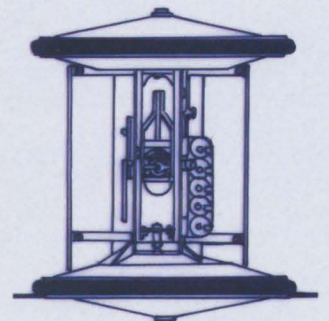
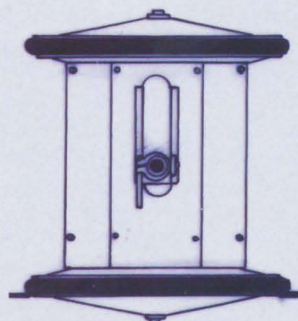
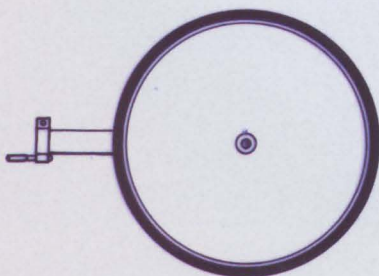
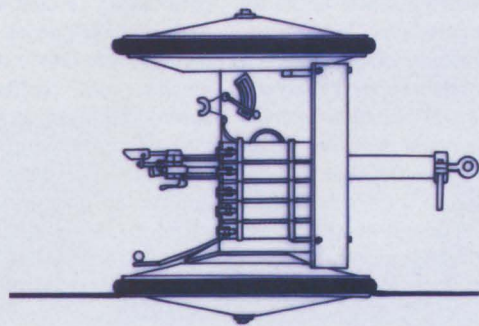
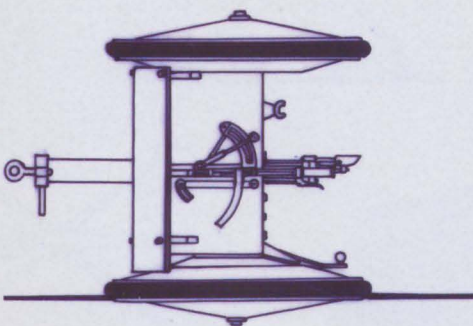


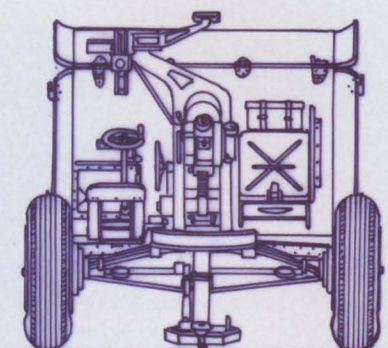
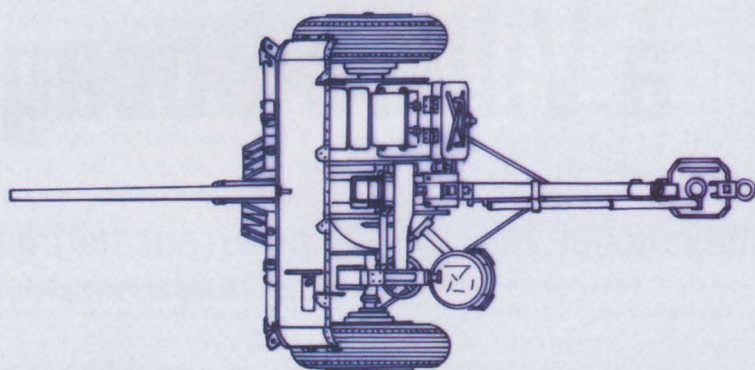
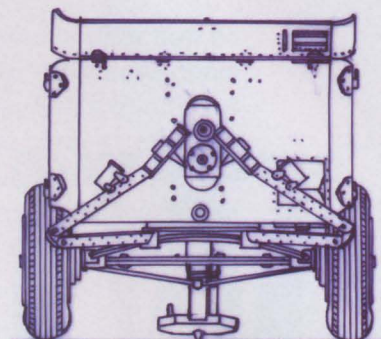
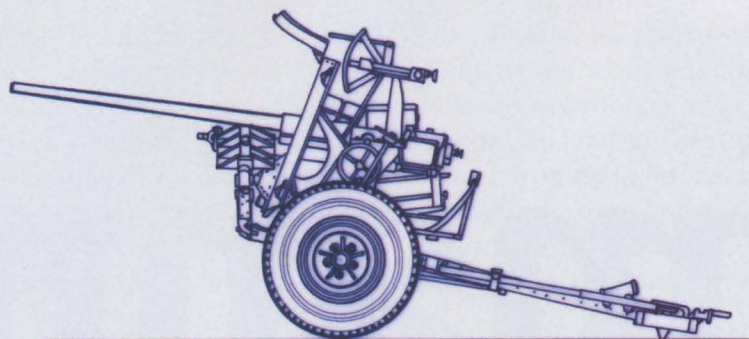


PLANS AU 1/35

SMOOTH BORE 3-INCH, "SMITH GUN" MK.I CARRIAGE

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008

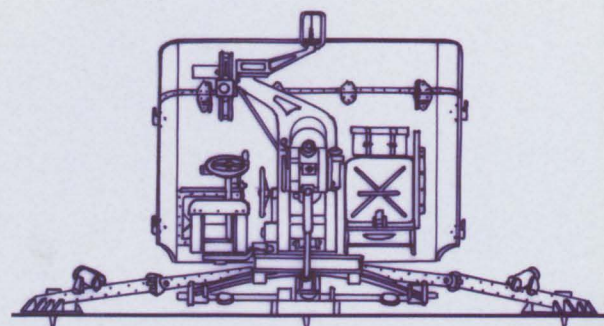
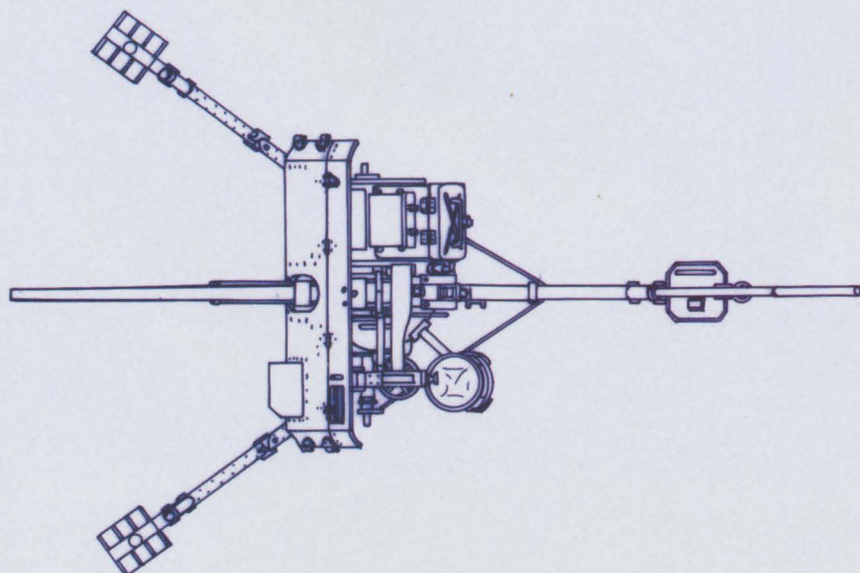
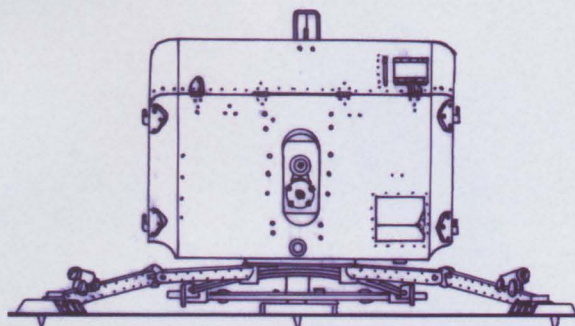
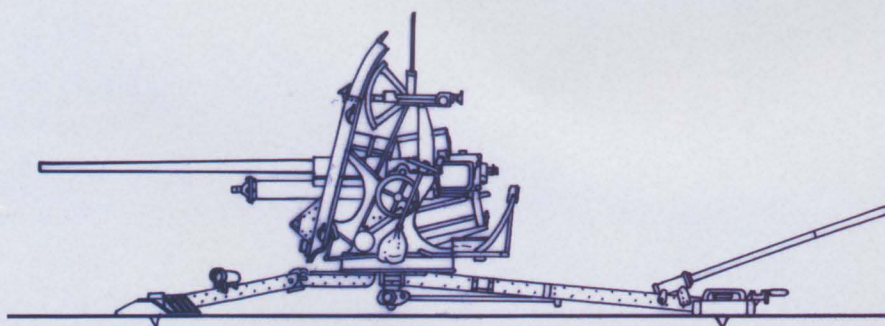




PLANS AU 1/35

ORDONANCE, Q.F., 2 PDR.ON MK.II CARRIAGE

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008



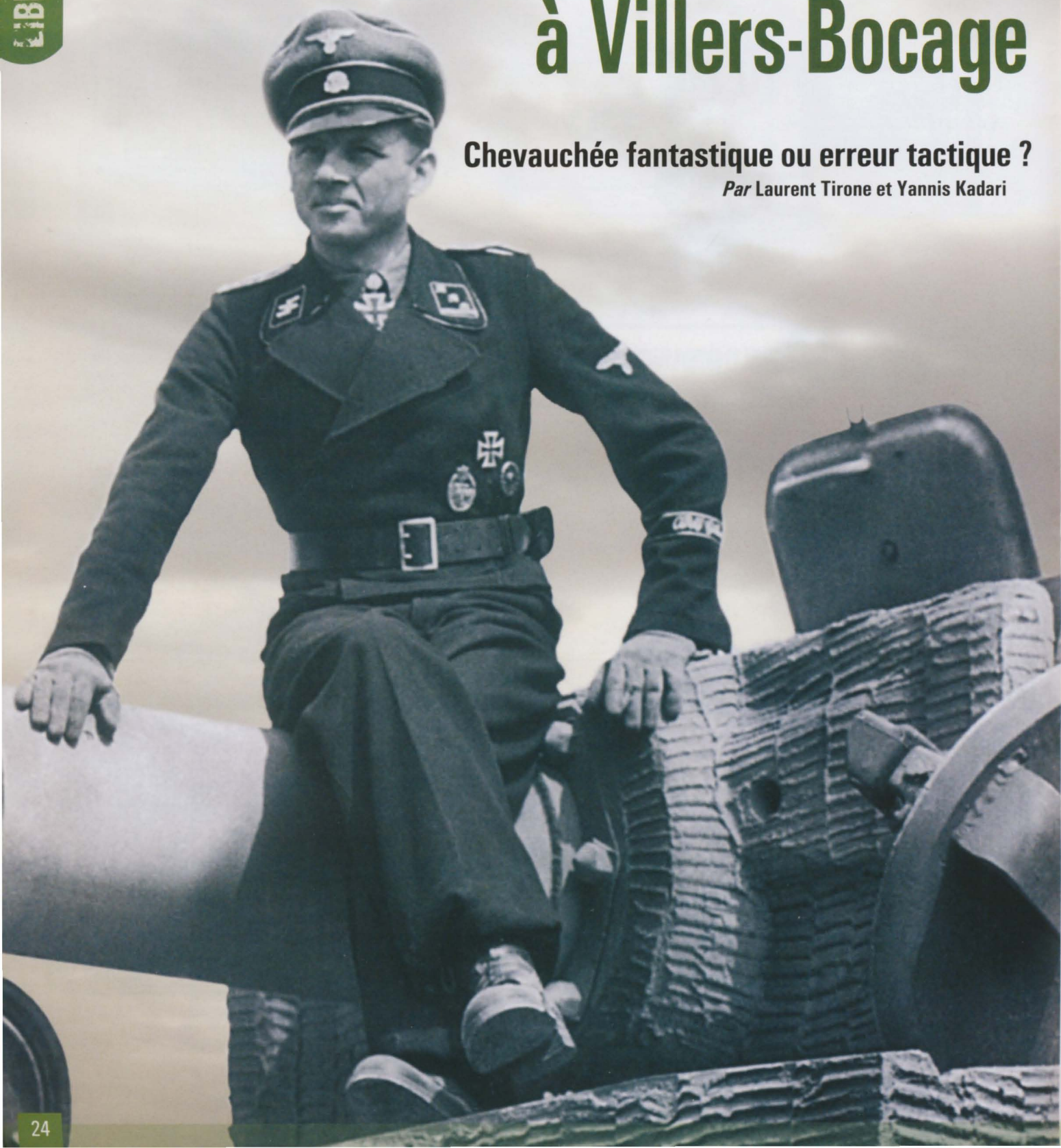


Wittmann

à Villers-Bocage

Chevauchée fantastique ou erreur tactique ?

Par Laurent Tirone et Yannis Kadari



Lorsque le mardi 6 juin 1944 la *schwere SS Panzer-Abteilung 101* prend la direction de la Normandie pour tenter de rejeter les Alliés à la mer, le *SS-Obersturmführer* Michael Wittmann possède déjà une solide expérience des combats de chars. Ses exploits sur le Front de l'Est lui ont d'ailleurs valu de recevoir la prestigieuse *Ritterkreuz*. Enfant chéri de la propagande berlinoise, il est l'un des héros de la *Panzerwaffe* et du peuple allemand. Chef de char aux méthodes de combat agressives, il a aiguisé son sens tactique sur l'*Ostfront* en affrontant les T-34 et autres KV-1 de l'Armée Rouge. C'est maintenant contre les Anglo-Américains que l'as va devoir prouver que sa réputation n'est pas usurpée.

Partant des alentours de Beauvais, dans le Nord de la France, c'est dans la nuit du 6 au 7 juin que les rames de la *schwere SS Panzer-Abteilung 101*, y compris les Tiger et leurs engins de servitude, prennent la direction du front par leurs propres moyens. Assis sur les glacis ou bien les capots des chars, secoués par les chaos de la route et les soubresauts des engins, chargeurs et radios scrutent les cieux avec attention. Pour l'instant, les chasseurs-bombardiers alliés ne tournent pas encore autour des colonnes mais ce n'est qu'une question de temps avant de les voir surgir à l'impromptu. Les *Bordführer* aussi sont aux aguets. Bande de munitions engagée, une MG-34 fixée à chacun des tourelleaux est prête à entrer en action à la moindre alerte aérienne. Sans l'ombrelle protectrice de la *Luftwaffe*, les *Panzer* sont des cibles de choix pour les pilotes alliés, d'autant que les semi-chenillés de la *Flak* ne sont pas de la partie. Les consignes sont claires : pour réduire la

menace venue des cieux, Heinz von Westernhagen, le *Kommandeur* de la 101, a recommandé à ses chefs de compagnie d'effectuer leurs déplacements de nuit. Mais les ordres reçus de Berlin et Paris sont de se diriger dans les plus brefs délais vers la ligne de front ! Nécessité ayant force de loi, les Tiger n'ont pas attendu de jouer du couvert de l'obscurité pour se mettre en route. Et le trajet est long. En temps normal, compte tenu de la distance, le transport des chars lourds aurait dû s'effectuer par chemin de fer. Toutefois, l'omniprésence des *Jabos*, les activités de la Résistance qui vont *crescendo*, les moyens limités de la *Wehrmacht* en matière de matériels ferroviaires et l'urgence de la situation en Normandie rendent cette option des plus délicates. Les pilotes alliés ne font d'ailleurs pas mentir leur terrible réputation en attaquant violemment le convoi le 7 juin. Cette fois-ci, les P-47 ralentissent la colonne mais ne l'arrêtent pas. Si les actions des

aviateurs désorganisent quelque peu la montée vers le front de l'unité, ce sont surtout leurs attaques contre les infrastructures routières qui freinent la *schwere SS Panzer-Abteilung 101*. Aux Andelys, le pont qui permet de franchir la Seine est si endommagé que tenter de l'emprunter avec des chars de 56 tonnes tiendrait du suicide. Qu'à cela ne tienne, direction Paris où les ouvrages d'art bien gardés par la *Flak* sont encore debout. Si les équipages ne sont pas mécontents de ce détour « touristique », il n'en va pas de même pour les mécaniciens. Certes, eux aussi apprécient la vie parisienne, mais ces kilomètres supplémentaires sollicitent durement les Maybach qui n'ont déjà pas besoin de cela pour faire des leurs... au fil des heures, malgré les efforts et les précautions des pilotes qui pour la plupart sont des vétérans connaissant bien leur machine ; les bas-côtés de la route se parsèment d'engins immobilisés, en attente de réparations ou de pièces détachées.

◀ Page de gauche : Toutes décorations dehors, Michael Wittmann est photographié pour la postérité. L'affrontement de Villers-Bocage a un fort retentissement en Allemagne comme en Grande-Bretagne.



◀ Partiellement camouflé avec des branchages, ce Tiger I de la 2. Kompanie de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* progresse vers la ligne de front normande. Les *Panzerschützen* ne semblent pas être trop inquiets du danger représenté par les *Jabos* alliés. Bundesarchiv - Bildarchiv



L'aviation alliée n'est pas la seule à freiner les chars lourds. Bien malgré elle, l'Armée allemande ralentit la progression de ses troupes combattantes. Au sol, la circulation de dizaines d'unités est si dense que les Tiger sont souvent pris dans des bouchons inextricables. Heureusement, la *Feldgendarmarie* veille au grain et facilite le passage de la *schwere SS Panzer-Abteilung 101* qui a priorité sur toutes les autres formations. Paris accueille bientôt les *Panzerschützen* qui prennent ensuite le chemin d'un bois situé à proximité de Versailles. Là, ils procèdent à une révision de leurs engins durement sollicités par le trajet. Les pilotes alliés ne l'entendent toutefois pas de cette oreille et le 8, malgré les frondaisons protectrices et la nuit qui enveloppe les chars, la formation est la cible d'une nouvelle attaque aérienne. Quatre Tiger sont endommagés par des bombes. Ils sont laissés aux bons soins des mécanos du *SS-Obersturmführer Stamm*. Le blindé de Balthazar Woll étant au nombre des victimes, c'est avec plaisir que Michael Wittmann l'accueille à bord de son char ; rappelons que Woll est l'ancien tireur de l'as, que les deux hommes se connaissent de longue date et qu'ils ont partagé nombre d'aventures sur l'*Ostfront*. Maintenant, plus de temps à perdre, direction la Normandie !

BIENVENUE EN NORMANDIE !

Dreux, Verneuil, Argentan, Falaise, Epinay-sur-Odon, autant de villes, de villages et de bourgs dont les murs tremblent au passage des Tiger. Au terme d'un voyage périlleux et harassant, la 2. *Kompanie* commandée par Wittmann arrive enfin à Villers le lundi 12 juin. Sur les quatorze chars partis de la région de Beauvais, seulement six sont arrivés à bon port. Pour corser le tout, quatre ont besoin d'une révision urgente sous peine d'être immobilisés pour plusieurs jours. Les deux Tiger encore en état de combattre ne semblent pas peser bien lourd face à l'armada mécanisée alliée qui cherche à prendre les Allemands de vitesse. Mais qu'importe, les *Panzerschützen* sont confiants en leurs mécaniciens et ce n'est pas la première fois qu'ils se trouvent confrontés à un ennemi supérieur en nombre. Les grandes batailles de l'*Ostfront* les ont habitués à affronter des myriades de chars ennemis. La situation tactique

est toutefois complètement différente de celle du front de l'Est. Bien sûr, il s'agit toujours de tuer avant d'être tué, mais les compartiments de terrain sont bien plus restreints et Wittmann sait qu'il ne peut bénéficier de la formidable allonge de son canon de 8,8cm. La campagne normande formée de vallons, de bosquets, de vergers, de champs et de ruisseaux parcourue par de petits chemins bordés de murets ou de haies impénétrables constitue un véritable casse-tête tactique pour les belligérants ; elle avantage cependant les défenseurs allemands qui ne manquent pas de lieux pour monter leurs embuscades et tendre des pièges mortels aux *GI's* et aux *Tommies*. Mais Wittmann sait aussi qu'une roquette à charge creuse bien placée peut avoir raison du train de roulement d'un *Panzer*, sans compter les pièces anti-chars qui, tirant quasiment à bout portant, peuvent percer le blindage latéral d'un Tiger. En cas de rencontre avec un char allié, les distances d'engagement risquent fort de ne pas dépasser 500

► Un Sherman Firefly et un Cromwell des « Desert Rats » débarquent depuis un LCT sur les plages normandes. La différence de volée de leurs canons respectifs indiquent bien lequel est le plus dangereux des deux pour les *Panzer* ! La 7th Armoured Division commence à débarquer le 7 juin 1944, pendant que Wittmann entame sa laborieuse progression vers la Normandie. IWM





Secteur de Villers-Bocage

11 - 14 juin 1944

- situation au 11 juin
- Ligne de front le 12 juin
- Offensives alliées du 12 juin
- Offensives alliées du 13 juin
- Contre-attaques allemandes du 13 juin
- Contre-attaques allemandes du 14 juin

- 1st Infantry Division "Big Red One"
- 2nd Infantry Division "Indian Head"
- 50th Infantry Division
- 49th Infantry Division
- 7th Armoured Division "Desert Rats"
- 3rd Canadian Division
- 2. Panzer-Division
- Panzer-Lehr-Division
- schwere SS. Panzer-Abteilung.101
- 12. SS Panzer-Division

mètres voire moins. Et, à de telles distances, l'adversaire possède dans son arsenal des engins capables de damer le pion à un blindé aussi fortement protégé qu'un Tiger. Non, décidément, le bocage normand ne semble pas être le terrain de chasse idéal pour le fauve allemand, d'autant que les « oiseaux de proie » de la *Royal Air Force* et consorts promettent d'être très actifs. En fait, même les reconnaissances préalables dont sont adeptes les chefs de char sont pratiquement impossibles car les risques de tomber nez à nez avec une patrouille ennemie sont bien trop importants. Ces considérations ne quittent pas l'esprit de Wittmann. Mais pour l'instant, il convient de prendre du repos. Hommes comme machines sont à « bout de souffle » après un tel périple. Le 12 dans l'après-midi, les quelques engins de la 2. *Kompanie* encore en état de rouler prennent position au Sud de la route nationale n°175. Les

chars sont camouflés dans des chemins creux ou dans les cours des fermes environnantes. Épuisés, les équipages s'installent comme ils le peuvent près d'une grange baptisée « la cidrerie ». La nuit tombe sur une Normandie déjà à feu et à sang. Mais même l'obscurité n'est pas synonyme de repos pour les tankistes allemands. Repérée par un observateur d'artillerie britannique, la compagnie fait l'objet d'un tir de harcèlement de la part des navires de guerre qui croisent au large des côtes françaises. Les Alliés font preuve d'une certaine persévérance, au point que les *Panzer* sont contraints de changer au moins trois fois de positions ! Siles Tiger restent encore inactifs, il n'en va pas de même du reste de l'Armée allemande soumise à la pression anglo-américaine. La *Panzer-Lehr-Division* du *Generalleutnant* Fritz Bayerlein, un ancien de l'*Afrika-Korps* et un proche d'Erwin Rommel, fait ainsi

l'objet d'une attention soutenue de la part des soldats de Montgomery. Au matin du 13 juin, pour les unités de la *Wehrmacht* et des *Waffen-SS*, la situation stratégique est loin d'être limpide. Les Allemands savent qu'il se trame quelque chose mais quoi ? D'où viendra l'attaque ? Des rumeurs quant à un assaut massif de blindés britanniques pour s'emparer de Caen se répandent comme une trainée de poudre parmi les équipages. Pour tromper l'angoisse liée au combat à venir, les hommes s'occupent en révisant les mécaniques, en nettoyant les chars et en réglant encore et encore leurs optiques de tir. « Sepp » Dietrich contacte alors Michael Wittmann à son poste de commandement pour l'informer du déroulement des opérations militaires adverses, du moins ce qu'il en sait. Le croisement de Caumont et le bourg de Villers-Bocage sont considérés comme des points qu'il ne faut pas laisser aux mains de l'ennemi.

▲ La bataille pour les carrefours de Villers-Bocage (et de Caumont) représente l'archétype d'un combat de rencontre. Les colonnes des Britanniques, qui n'ont pas pris toute la mesure de leur position avancée au centre du dispositif allemand, viennent se heurter de plein fouet à des éléments allemands, dont Wittmann et ses Tiger, qui ont quant à eux pour mission de freiner l'ennemi voire de lui infliger un coup d'arrêt afin de laisser le temps à d'autres unités amies de venir aveugler la brèche. Le choc entre chars en résultant ne pouvait qu'être d'une grande violence !



► Ce Tiger I de la 1.

Kompanie de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*

manœuvre dans une zone semi-urbaine où l'espace ne manque pas (précisément à Morgny, près de Rouen).

À Villers-Bocage, par contre, la longueur du tube et les dimensions de l'engin le rendront peu « maniable »

dans un labyrinthe de rues étroites, contraignant de ce fait les « lourds »

à emprunter les axes les plus larges, dont la grande rue. Mais au delà de ces

limitations tactiques, c'est le manque d'infanterie d'accompagnement qui

handicamera les principaux protagonistes de cet affrontement. Bien souvent,

faute d'avoir des éclaireurs et une vue suffisamment

dégagée, moteur coupé, les équipages s'en remettent à leurs oreilles pour tenter

de repérer leurs adversaires au « bruit » ! Des tactiques ou plutôt des ruses peu

connues du public et pourtant si usitées par les équipages de chars de la Seconde Guerre mondiale.

Bundesarchiv - Bildarchiv



À part cela, personne ne sait rien des manœuvres adverses ! Cette confusion est loin de convenir à un homme aussi méticuleux que Wittmann. Pas question de rester dans l'attente et de subir. Il est temps d'aller voir par soi-même ce qui se passe dans les environs. Sans perdre de temps, l'homme se précipite vers le Tiger « 222 », sa propre machine étant indisponible. Embarquant Woll au passage, le Tiger s'élance dans un couinement de chenilles, en route vers son destin. Il est 6h00 piles. Le but de l'officier allemand est de mener à bien à une mission de reconnaissance pour se faire une idée de la situation. Faute d'unités disponibles, la *Panzer-Lehr-Division* est pour le moment privée de flancs-gardes. Il ne faudrait pas que des éléments mécanisés alliés en profitent pour lancer une attaque meurtrière contre elle. Toutefois, dans l'état actuel des choses, le *Bordführer* est loin de ces considérations. Il sait qu'en engageant isolément son Tiger dans une zone potentiellement hostile, sans escorte d'infanterie pour le protéger en cas d'embuscade, il prend des risques importants. Mais la chance sourit aux audacieux, dit-on ! Sous les ordres de Wittmann, le *Panzer* prend la direction de Villers-Bocage. L'officier guide son blindé de frondaisons en couverts et de couverts en chemins creux car il n'est pas question d'emprunter un axe trop « voyant ». Le moment venu, discrétion et furtivité offriront l'avantage de la surprise. Et puis, d'ailleurs, ce n'est vraiment pas le moment de se faire surprendre pas un *Jabo* parti en maraude dès avant l'aube. Du haut de

son tourelleau, l'Allemand observe le terrain et scrute le ciel. À bord, l'ambiance est tendue. Le char avance lentement, comme par sauts de puce. Woll ne quitte plus ses optiques de tir. La végétation limite considérablement son champ de vision, au point que les carrefours lui sautent littéralement au visage. En cas de rencontre imprévue avec un char adverse, le combat se déroulera à quelques mètres seulement ! Wittmann aussi n'a qu'une vue partielle des environs. Aussi, pour l'instant, le Tiger continue d'avancer prudemment, doucement, car rien ne dit qu'au détour d'un chemin, d'une fermette ou d'un bosquet, un antichar adverse ne l'attend pas, prêt à faire feu. Mais le temps passe. Conscient que la montre ne joue pas pour lui, le chef de char ordonne à son pilote « du jour », l'*Uscha* Walter Müller, de gagner un raidillon et de couper le moteur. Les yeux n'étant pas efficaces dans cet univers fait de haies et d'arbres touffus, il faut s'en remettre à ses oreilles. Les sens en éveil, Wittmann et Günther Boldt, son chargeur, écoutent le moindre son, cherchant à percevoir un bruit d'un moteur. Mais la seule chose qu'ils entendent est la voix d'un sous-officier allemand les interpellant ! D'où sort-il ? Jusqu'alors personne ne l'avait encore remarqué, comme quoi... Accompagnant ses paroles de grands gestes, l'homme apprend aux tankistes qu'il a aperçu des chars non identifiés au Sud de leur position. Wittmann veut en avoir le cœur net et saute de la tourelle de son Tiger. Emboîtant le pas du sous-officier, courbé pour ne pas se faire repérer et zigzaguant pour gêner

la visée d'un sniper bien camouflé, il parcourt quelques centaines de mètres dans la végétation normande. Au fur et à mesure qu'il avance, il entend monter au loin le grondement de plusieurs moteurs. Les deux hommes se glissent dans un trou. Sous les yeux inquiets du sous-officier et ceux stupéfaits du *Bordführer*, une longue colonne de véhicules alliés s'étale comme un immense serpent le long d'une route goudronnée, la nationale n°175 reliant Villers-Bocage à Caen. Des *Half-Tracks*, des chars, des camions se préparent à fondre sur le flanc gauche et les arrières découverts de la *Panzer-Lehr-Division* qui a aménagé ses positions défensives pour protéger la capitale normande. Entre l'armada de blindés alliés et la ville, il n'y a quasiment aucune unité allemande capable de stopper l'offensive qui se prépare. Certes, la *schwere SS Panzer-Abteilung 101* est parfaitement apte à engager l'ennemi, mais les quelques Tiger de Wittmann peuvent-ils vraiment arrêter une force ? D'autant que le sous-officier précise que, faute d'armements lourds, ses propres hommes ne peuvent rien faire pour tenter de stopper les Anglais. Wittmann remarque cependant qu'il ne règne pas de grande agitation au sein de la colonne britannique. Les hommes ne paraissent pas vraiment sur le qui-vive et encore moins se préparer à porter un coup rude à l'ennemi. La plupart des engins, chars y compris, sont arrêtés et aucun n'a adopté la moindre posture défensive. Le *Panzerkommandant* observe aussi qu'aucune unité anglaise ne se trouve



en flanc-garde de la route et aucune sentinelle ne semble avoir été postée pour donner l'alarme ! Une hérésie militaire, une négligence coupable, dont l'Allemand entend bien profiter car, dans le fond, dans de telles conditions tactiques, ce qu'il a sous les yeux ne se résume ni plus ni moins qu'à une file presque ininterrompue de cibles potentielles !

« TIR AUX PIGEONS »...

Les blindés qui stationnent sous les yeux des Allemands appartiennent à la 22nd Brigade de la 7th Armored Division, plus précisément au A Squadron du 4th County of London Yeomanry. Sagement garés le long de la route nationale n°175, les Anglais sont confiants. D'une part, leurs services de renseignement ne leur ont pas signalé la présence d'unités allemandes de grande importance dans le secteur. D'autre part, les « Desert Rats » ont une solide réputation depuis qu'ils ont contribué à la défaite de Rommel dans les sables d'Afrique du Nord. Ce sont des vétérans expérimentés. Confiants ? Expérimentés ? Trop peut-être ! Au point d'en avoir

négligé les fondamentaux de la guerre. Certes, une patrouille de reconnaissance a bien signalé quelques engins ennemis isolés mais, *a priori*, rien de bien « méchant », alors pourquoi s'en faire ? Un sentiment de sécurité berce ainsi les équipages alliés qui ne se doutent pas qu'ils sont observés par l'un des chefs de char les plus expérimentés de la *Panzerwaffe*. Pour sa part, Wittmann prend conscience du danger que représenterait cette masse blindée si elle devait se mettre en route pour marcher sur Caen. Sa seule chance ? Jouer sur l'effet de surprise et frapper fort et vite. Et pour maximiser ses chances, l'officier va s'abstenir de rendre compte à son autorité comme d'ailleurs à ses subordonnés. Pas question que la transmission radio ne soit interceptée par les services d'écoute alliés ! Désormais, il est temps de passer à l'action.

De retour près de son char, d'un signe de la main imitant un tourniquet, le chef de char ordonne à son pilote de lancer le puissant Maybach. Le reste de l'équipage est déjà prêt. Pas besoin de parler tant les traits du visage de Wittmann et sa gestuelle sont suffisamment explicites : il va y avoir de la bagarre ! Contre qui ? Les *Panzerschützen* ne le savent pas encore mais ils font confiance à leur chef. D'un bond, ce dernier grimpe sur le char pour se hisser dans sa tourelle. Il vérifie consciencieusement le bon fonctionnement de ses laryngophones.

▼ En arrière de la ligne de front, ces équipages de Cromwell font une pause le temps d'un repas. Loin de l'ennemi, une telle attitude n'est pas surprenante. En pleine zone tenu par l'adversaire, à la sortie Nord-Est de Villers-Bocage, le 4th County of London Yeomanry de la 22nd Brigade de la 7th Armored Division ne prendra pourtant aucune précaution particulière pour éviter une éventuelle attaque allemande ! Et le prix à payer pour cette bourde sera lourd... IWM



◀ Cet équipage de Cromwell est identifié identifiés comme appartenant à la Troop du Lieutenant Cotton. Ce dernier commande la patrouille en charge de rétablir les communications avec le A Squadron. Faute de pouvoir parvenir à rejoindre leurs camarades, ils vont monter une embuscade dans laquelle le groupe de combat de Wittmann va être anéanti. IWM



► Marqué par les combats, le SS-Obersturmführer Michael Wittmann est immortalisé par un photographe de la propagande du Reich. Même au plus fort des combats, le chef de char parviendra à garder la tête froide face aux imprévus. Bundesarchiv - Bildarchiv



▼ Même si cette photo n'a pas été prise à Villers-Bocage, elle illustre à merveille le déploiement en zone urbaine d'une unité motorisée (ici, alliée). Les camions stationnent dans un tel désordre qu'il strictement impossible aux conducteurs de manoeuvrer rapidement en cas d'alerte. Archives Publiques du Canada

Simultanément, le Müller continue de faire chauffer le gros V12 du Tiger en le faisant progressivement monter dans les tours. Tout est affaire de « dosage » car un coup d'accélérateur trop brutal pourrait abîmer une durite ou même provoquer des dégâts encore plus importants. Inutile de risquer un ennui mécanique qui, vu les circonstances et la pénurie endémique

d'engins de dépannage de l'Armée allemande, déboucherait presque à coup sûr sur l'abandon et le sabordage de la machine. La température optimale est enfin atteinte. L'ordre « *Panzer Marsch !* » retentit dans l'*Intercom*. Le buste hors de son tourelleau, un écouteur placé sur une oreille, l'autre restant aux aguets, le *Bordführer* guide précautionneusement son pilote. Sa plus grande crainte étant que le bruit de son engin se frayant un chemin n'alerte les Britanniques.

Le Maybach et le train de roulement du *Panzer* sont suffisamment bruyants comme ça, alors inutile d'en rajouter et autant choisir un cheminement dénué d'obstacles à pousser ou bien à briser. La machine avance et la colonne ennemie commence à apparaître entre des taillis. Tout en se concentrant sur les indications qu'il donne à Walter Müller, Wittmann guette les réactions des *Tommies*. De temps à autre, une haie lui cache la colonne anglaise. Que font donc les Britanniques ? L'ont-ils repéré ? L'opportunité de « faire un

carton » est-elle bien réelle ou s'agit-il d'un traquenard ? Les réponses à ces questions, le *Panzerkommandant* ne les obtiendra que dans quelques minutes. Il sait aussi que le sous-officier avec qui il s'est entretenu quelques minutes plus tôt observe lui aussi les mouvements ennemis. Son groupe de combat devrait le prévenir en cas de réaction hostile de l'adversaire. Mais la chance est du côté des *Panzerschützen* et les Anglais ne les ont pas remarqués. Une fois parvenu à sa position de départ, Wittmann informe son équipage. Les forces rassemblées par l'ennemi sont considérables. Mais il estime qu'en jouant sur l'effet de surprise, ils devraient parvenir à infliger suffisamment de pertes aux Britanniques pour pouvoir sécuriser le village de Villers-Bocage puis exploiter vers le carrefour de Caumont, répondant ainsi aux consignes de « Sepp » Dietrich. Attaquer seul et sans appui est contraire à toutes les règles militaires. Cependant, Wittmann entend bien profiter de la négligence des





◀ Des chars légers M5A1 britanniques progressent vers la ligne de front. Les « Honey », « chéris » dans la langue de Molière, sont utilisés dans les unités de reconnaissance de l'Armée britannique. À Villers-Bocage, la faille du renseignement anglais est patente... Les petits blindés se trouvent effectivement en arrière des *Half-Tracks* sanitaires que Wittmann va détruire à bout portant. Drôle de position pour un engin censé être en pointe ! Coll. Kadari

Anglais qui, et c'est désormais avéré, n'ont pris aucune précaution pour se protéger. L'officier sait que, s'il attend le reste de sa *Kompanie*, les véhicules ennemis risquent fort de changer de position et que la situation tactique serait moins favorable. Le temps des questions étant révolu, place à l'action !

Un perforant de 8,8cm est engagé dans la culasse par Boldt. Les autres obus sont placés à portée de main, pas question de manquer de munitions au plus mauvais moment ! Le pilote vérifie une dernière fois ses manomètres, tout paraît fonctionner correctement. Même le Maybach, d'ordinaire si capricieux, semble avoir pris conscience de la situation et fonctionne dans un ronronnement harmonieux. Le radio, Günther Jonas, vérifie ses instruments et le bon fonctionnement de la MG-34 de caisse. Des bandes de cartouches supplémentaires sont prêtes à l'emploi. Les ordres sont clairs, pas un seul soldat britannique ne doit pouvoir s'approcher du char. Toujours sur la même longueur d'onde que son ami, Woll positionne la tourelle du Tiger à « 3 heures ». L'équipage est prêt pour l'affrontement qui est imminent. Pour l'instant, Wittmann maintient le silence radio. Le reste de sa *Kompanie* sera alerté lorsque la présence du Tiger ne fera plus aucun doute pour les Anglais !

... OU « PIÈGE À CON » ?

8h35 s'affiche à la montre de Wittmann. Plus de temps à perdre maintenant, le sort en est jeté ! Müller emballe son moteur. Le « lourd » s'élance dans un formidable rugissement qui n'aurait pas manqué d'alerter les Anglais si ceux-ci avaient placé des sentinelles. Malheureusement pour les « *Desert Rats* », la colonne reste inerte. Ce n'est qu'au moment où le Tiger apparaît à une cinquantaine de mètres de la tête de rame anglaise que l'alarme est déclenchée. Trop tard ! Il est bien trop tard pour réagir. La surprise est totale. L'avant-garde de la colonne est constituée de *Half-Tracks*, en l'occurrence des M3 de l'*Infantry Rifle Brigade*. Les pilotes ont garé leurs engins de part et d'autre de la route nationale. Le premier M3 est pulvérisé à bout portant. Tétanisés par l'épouvantable fracas des explosions, les fantassins britanniques voient le mastodonte s'approcher d'eux. À leur grande surprise, le tube du Tiger reste muet. Wittmann ne sachant pas exactement à quelle force il aura affaire, il a décidé d'économiser ses munitions. En lieu et place du 8,8cm, c'est la MG-34 de caisse de Jonas qui traite les cibles « molles » et ouvre le feu sur les semi-chenillés. Bloqués par la carcasse du premier engin détruit, les conducteurs ne parviennent pas à faire demi-tour. Woll n'est pas en reste

car il sert la mitrailleuse coaxiale. Les balles de 7,92mm s'écrasent dans un bruit d'enfer sur le blindage des M3. Certaines trouent les réservoirs d'essence et, les un après les autres, les engins explosent dans de vastes gerbes de flammes. La confusion est à son comble. L'infanterie anglaise ne demande pas son reste et s'égaille dans la nature. Quelques téméraires ouvrent le feu sur le fauve, mais leurs balles ricochent, impuissantes contre la cuirasse du *Panzer*. D'autres préfèrent sauter dans des fossés. Des fumées âcres dégagées par les véhicules en feu se répandent sur le champ de bataille, ajoutant encore un peu plus au tragique d'une situation déjà dantesque.

À bord du Tiger, chacun est concentré sur ses tâches. Descendant la nationale n°175 vers Villers-Bocage, la machine émerge bientôt d'un nuage de fumée noire... pour tomber nez à nez avec trois chars légers M5. Wittmann pense que les Anglais sont revenus de leur surprise et commencent à envoyer des renforts. En réalité, le *Panzerkommandant* présume trop de la réactivité de son adversaire. Les « Honey », qui suivaient simplement la colonne de *Half-Tracks*, tombent sur le Tiger par hasard ! Cette fois, pas question de n'utiliser que les mitrailleuses. Le Tiger freine brutalement et s'immobilise en une poignée de mètres. Quelques secondes durant, il tangue sur ses suspensions.



Sur ordre de son chef de char, Woll ouvre le feu. L'obus perforant de 8,8cm ne fait qu'une bouchée du M5 dont la carcasse vomit bientôt des torrents de fumée et de flammes. La lourde tourelle pivote de quelques degrés. Le chargeur enfourne un nouvel obus. La culasse claque et un deuxième char subit le même sort que son infortuné congénère. Le troisième M5 ne tarde pas à se volatiliser, frappé à bout portant. Les survivants des équipages quittent les engins réduits à l'état de carcasses et fuient à travers champs. Sans vraiment se rendre compte de ce qui se passe, les blindés anglais restés en arrière voient les M5 se transformer en torches les uns après les autres. L'officier en second du *A Squadron*, le *Major Carr*, est dans l'expectative. Tout en observant les volutes de fumée qui s'élèvent de la colonne en flammes, il s'interroge sur l'origine des tirs qu'il entend. S'agit-il d'une attaque de chars ou des feux de l'artillerie allemande ? Les deux situations imposent des réactions différentes, mais dans le doute, que faire ? Positionnant son

Cromwell à l'entrée de la ville, l'officier tente de jauger la situation, sans y parvenir. En outre, pour ne rien arranger à la situation des Anglais, les ondes radios sont saturées de demandes d'aide. Sans le vouloir, ce sont finalement les cinq *Panzerschützen* qui vont offrir au Britannique une réponse à ses questions. Surgissant d'une épaisse fumée noire, le Tiger fait une entrée fracassante dans le champ de vision du *Major*.

Paniqué, l'officier ordonne l'ouverture du feu sur le mastodonte qui s'approche à toute vitesse. Le tireur du Cromwell obtempère. L'obus de 75mm jaillit du tube et file vers sa cible. Difficile de rater un tel objectif à moins de cinquante mètres ! Et effectivement le perforant s'écrase sur le mantelet du canon du Tiger. Tout s'enchaîne alors très vite. Wittmann n'a pas immédiatement repéré le Cromwell, mais l'impact du projectile lui rappelle que ses adversaires ne sont pas disposés à se laisser faire ! Malgré la précipitation, le tireur anglais a correctement « cadré » le Tiger. Un coup parfait mais le pro-

jectile s'écrase sans dommage sur l'épaisse cuirasse du « lourd ». Pendant que son chargeur se saisit d'un nouvel obus, Carr observe la tourelle du Tiger qui tourne lentement en sa direction. Woll a repéré l'origine du tir et pointe son tube à « 10 heures », pile dans l'axe du Cromwell. Ce dernier n'a pas le temps de doubler son tir, le 8,8cm tonne. Une seule fois. Touché de plein fouet dans la partie basse de sa tourelle, le char anglais s'embrase.

Le blindé allemand poursuit sa route. Direction Villers-Bocage ! Engager un char lourd esseulé dans une ville hostile, sans appui ni escorte d'infanterie, est un non sens. Wittmann le sait mais il compte sur le chaos ambiant pour lui faciliter la vie. En attendant, dans la confusion qui règne sur le champ de bataille, personne dans le blindé allemand n'a remarqué qu'un Cromwell a échappé au feu mortel ; il s'agit de celui du *Captain Dyas*. Au comble de la concentration, le *Bordführer* repère deux Sherman M4A4. Woll fait pivoter aussi rapidement qu'il le peut la lourde tourelle. À bout portant, les

▼ Le M5A1 n'est évidemment pas un char capable de se mesurer à un adversaire tel que le Tiger I. Cette vue permet de se rendre compte de la poussière dégagée par le déplacement du petit blindé. Pour tous les protagonistes, la visibilité est fortement réduite. Si l'on ajoute à cela les fumées noires dégagées par les carcasses en flammes, il est facile d'imaginer la difficulté des chefs de char à repérer les engins ennemis, sans parler des visées des canonnières ! IWM





◀ Vue de trois quart particulièrement impressionnante d'un Tiger I de la 101. L'impact psychologique de cette machine sur les équipages anglais est extrêmement important, au point que bien des soldats préfèrent rompre le combat si les conditions nécessaires pour le vaincre ne sont pas toutes réunies ! Bundesarchiv - Bildarchiv

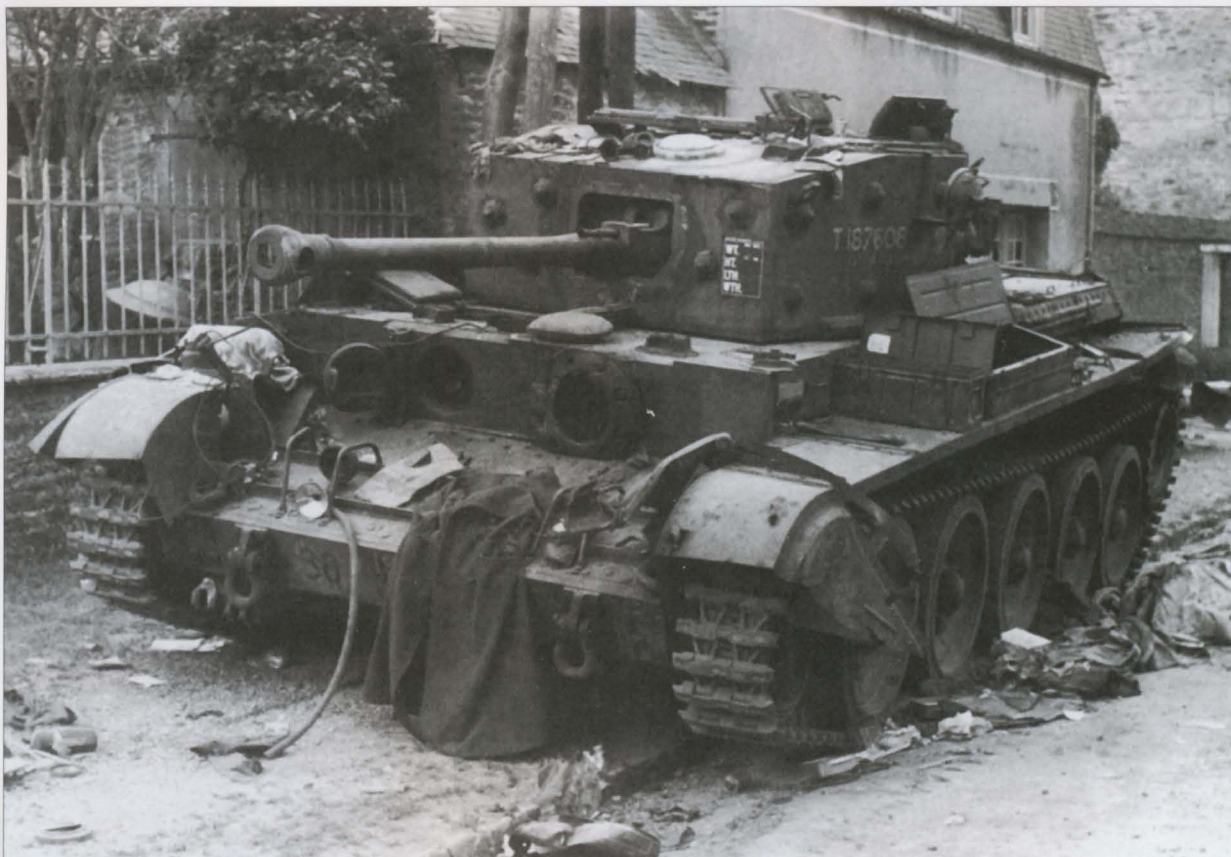
pièces des Sherman peuvent endommager un Tiger. Le temps presse car les blindés d'origine américaine sont en position de tir. Les deux engins ne semblent toutefois pas vouloir ouvrir le feu et tentent de manœuvrer en catastrophe. Wittmann est surpris par une telle attitude mais il n'a guère le temps de réfléchir. Si l'on veut survivre à un tel affrontement, il faut tirer d'abord et se questionner après ! Pour leur part, les tankistes alliés auraient bien voulu engager le Tiger mais leurs chars d'observation sont dépourvus de canon, un simple morceau de bois remplaçant le tube. Malheureusement pour les Britanniques, les *Panzerschützen* n'ont pas réalisé que les canons factices étaient sans danger pour eux et les inoffensifs Sherman du *5th Royal Horse Artillery* s'immobilisent sous les coups de 8,8cm. Occupés à détruire les blindés qui se présentent, les Allemands ne prêtent pas attention à une Daimler *Armored Scout Car* qui démarre en trombe. L'officier de liaison britannique qui est à son bord tente de prendre contact avec les éléments d'arrière-garde du *A Squadron* et le gros du *B*. Sur le terrain, les blessés se comptent par dizaines et Woll a pulvérisé le M3 sanitaire. La situation est critique. La difficulté vient tout simplement de la position de l'ennemi. Sa présence bloque toutes tentatives visant à acheminer des secours. Une riposte anglaise commence néanmoins à se dessiner. La

lisibilité des événements qui se déroulent est encore floue mais les chefs de compagnie essaient de rassembler le maximum d'informations avant de passer à l'action. Trois Cromwell viennent d'ailleurs de se mettre en mouvement. La chasse au fauve est ouverte ! Pendant ce temps, Wittmann continue d'avancer, prêt à tirer sur la moindre cible qui se présenterait. Il sait que depuis qu'il est passé à l'attaque, tout le secteur est en alerte et que les renforts adverses ne sauraient tarder à arriver. Pour l'instant, les Allemands ont encore la main, alors autant continuer à mener le jeu. Il est plus facile d'imposer son rythme que de suivre celui de ces adversaires ! Et ce ne sont pas les équipages britanniques qui vont le contredire... Deux Cromwell se précipitent sur le char allemand. Wittmann désigne immédiatement les nouvelles cibles à Woll. En quelques secondes, le sort des Anglais est joué. Spectateur pour l'instant impuissant, le capitaine Pat Dyas observe le déroulement des événements. Son Cromwell stationnait dans un jardin à une cinquantaine de mètres du char du *Major Carr* lorsque le Tiger a transformé celui-ci en chaleur et lumière. Dyas aurait bien voulu porter un coup sur le flanc vulnérable du *Panzer* à ce moment-là mais, sous l'effet de la panique, son tireur avait giclé hors de la tourelle ! Depuis, plus de nouvelles de l'homme... La première occasion de mettre le Tiger hors de combat venait de passer sous le nez de l'équipage du Cromwell. Furieux,

le chef de char anglais voit passer le véhicule ennemi. La tête hors de son tourelleau, le *Bordführer* observe la situation. En partie caché par la fumée, Wittmann n'a pas vu le blindé anglais et continue sa route, inconscient du danger qui le guette. Avec soulagement, Dyas s'aperçoit que l'ennemi ne l'a pas découvert. Prudent, il ordonne à son pilote de mettre son char en retrait. Lui et ses hommes sont impressionnés par la soudaineté et la violence de l'affrontement. En quelques instants, leur adversaire vient de pulvériser plusieurs chars sans que ceux-ci n'aient pu ne serait-ce que le ralentir ! Tous sont des vétérans des campagnes d'Afrique du Nord, de Sicile et d'Italie. Et jamais ils n'ont vu un tel carnage perpétré en si peu de temps et par un *Panzer*, isolé qui plus est ! La démonstration de force les rend hésitants sur la suite à donner aux événements. Dyas n'est toutefois pas homme à renoncer facilement. À son ordre, le servent de la mitrailleuse prend la place du tireur absent. Dyas demande alors à son pilote de revenir sur la rue principale et de manœuvrer pour se placer dans les « 6 heures » du Tiger. Là, le Cromwell sera quasiment invisible à l'équipage allemand et, à la moindre occasion favorable, il pourra ouvrir le feu contre le point faible du Tiger, son « cul ». Courageux mais pas inconséquents ! Loin de ces considérations, Wittmann continue sa progression le long de la rue principale, direction le carrefour de Caumont.



► Ce Cromwell immatriculé T187608 a été identifié comme celui appartenant à Gerald Holloway. Il semble que ce char ait été détruit alors qu'il contre-attaquait le Tiger de Wittmann. Bundesarchiv - Bildarchiv



Le chef de char se rend néanmoins compte que son objectif est difficile à atteindre. Il sait pertinemment que son entreprise est risquée, d'autant que les munitions comme le carburant baissent dangereusement. L'Allemand ordonne alors à Walter Müller de ralentir. Il serait idiot de rater l'embranchement à cause de la fumée et d'une certaine précipitation. C'est précisément à ce moment qu'un vent de panique balaye l'équipage du *Panzer*. Saillant d'un bâtiment situé sur la droite de la route, les Allemands viennent d'apercevoir le canon long d'une machine qu'ils redoutent. Wittmann ordonne un « *Halt !* » immédiat.

Le *Sergeant* Lockwood attend de pied ferme le Tiger qui descend la grande rue. L'équipage prenait son petit déjeuner et son immuable thé lorsque Wittmann a lancé sa charge meurtrière. Appartenant au *B Squadron*, ses camarades et lui ont pour mission de tenir le carrefour de Caumont et ses alentours. La confusion dans les communications est telle que le chef de char anglais n'a pas exactement compris à qui il avait affaire. Tout ce qu'il sait, c'est qu'un engin non identifié arrive par la rue principale. Sans perdre de temps, il ordonne à son équipage de remonter à bord de leur M4A4 équipé d'une puissante pièce de *17 Pounder*, seule arme capable de « tutoyer » les chars lourds allemands. Équipés de blindés moins performants, ses camarades viennent d'ailleurs de prudemment décrocher de la zone de combat... Si Lockwood

a toute confiance dans le canon de son *Firefly*, il ne souhaite toutefois pas prendre de risques inutiles. Manœuvrant avec précaution son engin, le pilote ne laisse dépasser que la plus petite partie du char.

De son côté, Woll a aussi repéré la menace mais l'angle de tir est incertain. Il juge qu'ouvrir le feu de cette position ne lui permettrait pas d'assurer un coup au but, d'autant que le *Panzer* « danse » encore un peu sur ses suspensions, rendant la visée imprécise. C'est finalement Wittmann qui prend la décision. Pas question d'attendre. « *Feuer !* » L'ordre de tir est donné. La détonation claque comme un coup de tonnerre. L'étroussée de la rue amplifie l'onde sonore au point d'assourdir les protagonistes. Immédiatement des monceaux de débris et de poussières s'élèvent vers le ciel, obscurcissant la vue de tous. L'impact du *8,8cm* a pulvérisé... un mur situé à quelques centimètres du *Firefly* de Lockwood ! La situation est mal engagée et Michael Wittmann a la sensation d'être tombé au milieu d'un nid de frelons. Ordre est donné de faire marche-arrière ! Trop tard, le char anglais vient à son tour d'ouvrir le feu. L'obus perforant file vers le Tiger « 222 » qui commence à peine à reculer.

À cette distance, le blindage du *Panzer*, aussi épais soit-il, ne peut résister au plus puissant canon dont disposent les artilleurs anglais. L'obus s'écrase sur le mantelet du *8,8cm* et, miracle, ne parvient pas à se frayer un chemin dans

l'acier ! L'angle défavorable explique l'échec du tir du *Firefly*. L'engagement n'a duré que quelques fractions de secondes mais, pour les combattants des deux camps, la tension atteint son paroxysme. Lockwood décide lui aussi de rompre le combat et de se retirer. Une décision surprenante car l'engin allemand vient d'être endommagé mais, couvert de briques et de plâtres, le *Firefly* est dans l'incapacité de continuer le combat car ses optiques de tir sont si sales qu'elles en sont inutilisables. De plus, l'équipage du *Sherman Firefly* n'a qu'une idée parcellaire de la situation. Il vient d'engager un *Panzer*, sans vraiment savoir lequel, et surtout sans pouvoir avoir une vision globale de la bataille. Ce char est-il isolé ou bien représente-t-il l'avant-garde d'une formation plus importante ?

Tandis que le *Firefly* se replie, Wittmann guide son pilote dans la délicate marche-arrière qu'il est en train d'effectuer. Face à des forces ennemies supérieures en nombre et dont certains matériels peuvent détruire « sans soucis » un *Tiger*, la mission que s'est confiée le chef de char ne peut malheureusement plus aboutir. D'ailleurs, comme son adversaire, le *Panzerkommandant* ne sait plus très bien de quoi il retourne. Gérant les événements les uns après les autres en fonction de la dangerosité de la situation, il prend des risques de plus en plus importants. Il est temps de retraiter. Tandis que Balthazar Woll surveille l'arc avant du *Tiger*, prêt à

prévenir Wittmann si un blindé adverse venait à se lancer à leur poursuite, Müller effectue un demi-tour. Pour se dégager et prendre à contre-pied les éventuelles embuscades tendues par ses adversaires, le blindé allemand met plein gaz.

Dans Villers-Bocage, alors que Wittmann et Lockwood se défient au cours de leur duel aussi vain que spectaculaire, Dyas et son Cromwell continuent de descendre la rue principale à la poursuite du char allemand passé sous son « nez » quelques minutes plus tôt. Le blindé britannique progresse à petite vitesse, la fumée des véhicules détruits limitant considérablement l'observation du chef de char. Dyas sait que le 75mm qui arme son véhicule est inefficace en cas de combat frontal contre un « lourd » mais, de toute façon, il n'a aucune intention de l'affronter de face ! Le « cul » du Tiger est vulnérable et il espère bien qu'un obus parviendra à perforer le blindage arrière pour ensuite atteindre le moteur. Une fois le *Panzer* immobilisé, la mise à mort ne devrait guère poser de problème. Le Britannique sait aussi que la vitesse de rotation de la tourelle d'un Tiger est lente et il estime que son tireur doit pouvoir envoyer deux ou trois perforants sur son adversaire avant que celui-ci ne soit en mesure de riposter. Reste à savoir si cela suffira... Concentré mais gêné par les fumées, Dyas écarquille les yeux à la recherche de sa proie. Soudain ! Surgissant de nulle part, la silhouette massive du char allemand apparaît face au Cromwell ! Une sourde terreur s'empare de l'équipage anglais. Que fait donc ce maudit *Panzer* à moins de quatre-vingts mètres, juste devant eux ! Dyas avait

envisagé bien des cas de figure mais pas celui de se retrouver face-à-face avec le tube de 8,8cm de son ennemi. Son char tremble brusquement sur ses suspensions. Ne pouvant attendre, le tireur vient de faire tonner son 75mm. Le choc du coup de départ est ressenti comme un soulagement par Dyas, cependant ce dernier sent son cœur se serrer à la vue du spectacle qui se déroule sous ses yeux. Son obus vient de ricocher contre l'épaisse cuirasse du Tiger. Dans le même temps, le chargeur anglais enfourne un nouvel obus dans la culasse. Le tireur tire pour la seconde fois. Et de nouveau Dyas voit le projectile filer vers sa cible, la trouver et... ricocher comme le précédent !

Wittmann a aperçu la menace représentée par le Cromwell quelques secondes avant que celui-ci n'ouvre le feu. L'officier a tout juste le temps de rentrer dans sa tourelle pour éviter de se faire tuer. Tout s'enchaîne alors très rapidement. Au moment où il prévient Woll de la présence du char anglais, le premier obus ennemi percute le char allemand de plein fouet, sonnant quelque peu les *Panzerschützen*. Le Tiger s'immobilise dans un grincement de métal, soulevant un nuage de poussière. Wittmann se redresse alors pour tenter d'apprécier la situation. En face de lui, Dyas, qui lui aussi sort le buste de sa tourelle, sent son cœur s'arrêter en voyant son second obus rebondir sur la carapace du *Panzer*. Le Britannique ne peut que constater la faillite du canon de 75mm de son char... À cet instant, Dyas sait que son équipage et lui n'ont plus que quelques secondes à vivre. Courageux, les Anglais ne s'avouent pas vaincus et le

chef de char ordonne d'ouvrir une troisième fois le feu, espérant qu'enfin cet ultime projectile trouve la faille dans la cuirasse du char allemand. Déjà touché à deux reprises, Wittmann et Woll ne laissent pas aux Anglais le temps de tripler leur coup. C'est maintenant le blindé allemand qui tremble sur ses suspensions. L'obus de 8,8cm percute la tourelle du Cromwell, se fraye un chemin dans l'acier anglais et, à peine ralenti par l'impact, fait irruption dans le char. Le malheureux chargeur du Cromwell est tué sur le coup par le perforant. Comprenant que son engin est touché à mort, Dyas saute de la tourelle et court se mettre à l'abri du fauve qui se met à ouvrir le feu avec sa mitrailleuse. Le visage brûlé, le canonnier parvient lui aussi à s'extirper du char qui commence à prendre feu. Le pilote n'a pas cette chance, il ne survit pas à l'affrontement. En une poignée de secondes, le Cromwell s'embrase. De chasseur, le char anglais est devenu gibier.

Sans perdre de temps, Wittmann ordonne à son pilote de redémarrer et de foncer vers la sortie du bourg. Le blindé ennemi a eu son compte ; maintenant, il faut rejoindre le reste de l'unité pour rendre compte de la situation à Villers-Bocage. Inutile de prendre des risques inconsidérés en continuant d'avancer. La surprise qui constituait depuis le début de l'engagement sa seule alliée a disparu avec le premier coup de canon. Aussi motivé soit-il, l'officier ne peut plus rien faire face à un ennemi trop nombreux pour un seul *Panzer*. Mais avec deux ou trois machines de son unité, il compte bien revenir pour en finir avec les « *Desert Rats* » !



◀ Ce Cromwell numéro 18757 est identifié comme celui appartenant au *Captain* Pat Dyas. Ce dernier se lance à la poursuite du Tiger après avoir fait remplacer son tireur par son radio. Le canonnier se serait absenté pour une pause « pipi » et se serait carapaté à l'approche du *Panzer*. Une autre version voudrait que l'homme ne soit pas resté dans la tourelle à l'approche du Tiger. De toute façon, dans les deux cas, le résultat est le même ! Bundesarchiv - Bildarchiv



L'*Uscha* Walter Müller pousse son Maybach. Le Tiger croise sur son passage les carcasses fumantes de nombreux véhicules. L'équipage est aux aguets pour tenter d'apercevoir la moindre menace. Inquiet, Wittmann observe les fenêtres des maisons. De là, un soldat britannique un tant soit peu adroit pourrait lancer une grenade meurtrière par une écoutille. Sur son ordre, les trappes sont refermées. Seul reste ouvert son tourelleau. La mission qu'il s'était fixée a échoué ; les *Panzerschützen* n'ont pu sécuriser le carrefour de Caumont mais, en contrepartie, l'officier a infligé des dommages importants à une division blindée anglaise. Pour Wittmann, la bataille n'est toutefois pas terminée. Une fois ses lignes rejointes, il compte bien prévenir « Sepp » Dietrich de la présence des unités britanniques puis, après avoir refait les pleins en carburant et en munitions, repartir affronter son adversaire. Finalement, le Tiger de Wittmann ressort du village sans encombre. Le pilote dirige son engin vers une zone boisée où il sera à l'abri des regards ennemis. En sécurité,

les *Panzerschützen* obliquent vers le Nord-Est pour rejoindre la 1. *Kompanie* afin de rendre compte. Et quel compte rendu ! Ils viennent tout simplement de stopper la progression de la 7th *Armored Division*. L'acte I de la bataille vient de se terminer, place à l'acte II.

DU PURGATOIRE...

Dans Villers-Bocage, Dyas et son canonier se démènent pour trouver un poste radio. Il est impératif de prévenir le commandant du A *Squadron* de la tournure des événements. Malheureusement, les rares chars équipés de radios suffisamment puissantes pour contacter l'officier en chef ont été détruits ou bien ne fonctionnent plus. Ne pouvant joindre leur *Squadron* par les ondes, les deux hommes décident de rejoindre à pied le B *Squadron* qui se trouve à proximité. La vue des véhicules détruits qui parsèment la rue principale les dissuade d'emprunter ce chemin. Les Allemands leur ont prouvé qu'ils sont capables d'effectuer des demi-tours intempestifs et les deux Anglais ne

tiennent pas à se retrouver en face du char ennemi, sans compter que la présence d'unités d'infanterie allemandes est toujours à craindre. Heureusement pour eux, une jeune fille sortant d'une cave leur indique le bon chemin ! Après 20 minutes d'un périple angoissant dans un dédale de murs en pierres à moitié écroulés, les deux hommes rejoignent enfin le B *Squadron*.

La situation au sein de la formation de chars britanniques est confuse. Il est toujours impossible de joindre l'autre *Squadron* et les officiers d'état-major qui s'y trouvent. Les tankistes sont passablement traumatisés par la soudaineté de l'attaque et n'arrivent toujours pas à envisager que le carnage qui vient de se dérouler est le fait d'un Tiger isolé. Jamais ils n'auraient envisagé un tel cas de figure et leur capital confiance vient de s'écrouler en quelques coups de 8,8cm. Comment un char aussi massif a-t-il pu s'approcher aussi près d'eux sans avoir été repéré ? Pour l'instant, il s'agit de se reprendre pour résister à un éventuel retour offensif des Allemands contre le carrefour stratégique de Caumont via

Villers-Bocage. Les tankistes anglais restent pour l'instant immobiles car, dans le doute, ils préfèrent tenir leurs positions. Il est pourtant impératif de regrouper ses forces dans Villers-Bocage pour organiser une défense cohérente. À force d'insister, Dyas parvient à contacter le *Colonel* Cranleigh qui se trouve à bord de son Dingo avec des éléments du *A Squadron* sur la côte n°213. Au *Captain* qui demande des instructions, l'officier lui

répond qu'ils sont pris sous le feu de Tiger et qu'ils sont isolés du reste de la division. La situation risque fort de devenir complètement désespérée si des renforts n'arrivent pas rapidement. Après cet échange peu encourageant, la transmission est coupée. Ni Dyas ni Cranleigh n'ont conscience que leur adversaire est le même homme ! Pendant que Dyas erre plus ou moins perdu dans Villers-Bocage, Wittmann et son équipage rejoignent sans encombre

les positions de la *1. Kompanie* de la *schwere SS Panzer-Abteilung 101* aux ordres de Rolf Möbius. Avant même que le char ne s'immobilise, l'officier saute de sa tourelle et se précipite prévenir par radio « Sepp » Dietrich de la tournure que les événements ont prise dans le village de Villers-Bocage et aux alentours. Dietrich ordonne immédiatement une nouvelle attaque avec les Tiger de la *1. Kompanie* du *SS-Hauptsturmführer* Mobius. L'engin de Wittmann étant en train de refaire ses pleins, le *Bordführer* « emprunte » un autre Tiger pour mener l'assaut contre les troupes anglaises qui ont pris position dans Villers-Bocage. Après un rapide briefing avec Mobius, Wittmann prend la tête d'un petit groupe de trois « lourds » auquel vient s'ajouter un *Panzer IV Ausf. H* de la *Panzer-Lehr*. Sur le papier, la formation allemande ne semble pas de taille à affronter une division blindée britannique. La puissance de feu des quatre engins est toutefois assez importante pour venir à bout de n'importe quel ennemi, même le canon de 7,5cm *lang* du *Panzer IV* est capable de détruire tous les chars alliés.

▼ Bien qu'étrangères à Villers-Bocage, ces photos illustrent les difficultés du combat urbain pour des blindés privés d'une escorte d'infanterie capable de reconnaître le terrain. Les chars sont à la peine pour progresser lorsqu'un autre blindé, détruit ou pas, obstrue le passage ; et en ville, un char immobile représente une cible facile ! Les carrefours ou bien les débouchés depuis des rues à angle droit sont une autre difficulté majeure dans ce genre d'affaires. Car, de fait, avant de pouvoir prendre une rue en enfilade, un char doit dangereusement s'avancer et ainsi s'exposer aux tirs adverses pour « dégager » sa tourelle ! Or, au plus la volée du canon est longue, et plus l'ennemi a-t-il le temps de se préparer à frapper. À la vue de ces clichés, l'on comprend mieux le peu d'enthousiasme que soulevaient les combats urbains pour les tankistes de la Seconde Guerre mondiale et tout l'intérêt pour eux d'être accompagnés de fantassins capable d'identifier les menaces et de rendre compte avant que les chars ne s'engage à l'aveuglette ! IWM





► Pris par surprise ce Firefly a succombé à un obus de 8,8cm tiré à bout portant par Woll, le canonnier de Wittmann ; bien que chef de char, celui-ci avait repris du service à son ancien poste du fait d'une panne mécanique sur sa propre machine. Les blindés des « Desert Rats » étaient stationnés si près les uns des autres que pour ne pas toucher avec leur tube le véhiculé situé devant, les chefs de char avaient fait positionner les tourelles à « 6 heures ». Une initiative qui se révélera bien malheureuse...
Bundesarchiv - Bildarchiv



De plus, il n'est pas question d'engager la totalité de la force ennemie car, compte tenu de la configuration du terrain, l'adversaire ne peut aligner qu'un faible nombre de véhicules à la fois. Les chars prennent alors la direction de la route nationale n°175. L'officier SS espère que le commandant de l'unité anglaise n'est toujours pas revenu de la fulgurance de son attaque et qu'il n'a pas eu le temps ou la présence d'esprit de réorganiser son dispositif. Lorsque les *Panzer* débouchent des frondaisons, Wittmann s'inquiète ! À découvert, sa *Kampfgruppe* est une cible facile pour des *Jabos* attirés comme des vautours par les panaches de fumée qui s'élèvent des carcasses anglaises. Mais rien ne vient...

Sous les ordres du *Bordführer*, les pilotes poussent leurs machines. Seule la vitesse d'exécution peut prendre à contrepied la formation anglaise. Un coup d'œil sur ses arrières lui permet de constater que ses chars soulèvent beaucoup de poussière. Une signature parfaite pour un *Jabo* en maraude ou un observateur d'artillerie un tant soit peu précis et qui ne manquerait pas de déclencher un feu d'enfer sur les *Panzer*. Mais les Allemands n'ont pas le choix. Pas le temps de soigner la discrétion de leur approche s'ils veulent conserver l'initiative. L'officier reconnaît bientôt le bosquet qui lui avait servi d'abri juste avant de lancer sa première attaque. Il ordonne à son groupe de se camoufler à proximité et de couper les moteurs. Il saute alors de son char et entreprend de faire une

reconnaissance à pieds avant de lancer son assaut. Il ne faudrait pas que les Anglais leur aient préparé un comité d'accueil meurtrier. Prudemment, Wittmann progresse de quelques centaines de mètres dans la végétation. Brusquement, il entend un groupe de soldats discuter devant lui. La distance l'empêche de reconnaître la langue, mais aucun doute, il n'est plus seul ! Lentement, il se dirige vers la source des bruits. Écartant les branchages, il est stupéfait devant le spectacle qui s'offre à ses yeux. À quelques mètres de lui, une longue colonne de chars stationne, tranquillement. Des Cromwell, des Firefly et bien d'autres engins semblent attendre leurs ordres. La plupart des blindés ont leur moteur coupé et, comble de la stupefaction pour l'as allemand, certains chars ont encore leur canon pointé vers l'arrière ! Rebelote, comme lors de la première attaque, les véhicules alliés semblent se déplacer comme s'ils se trouvaient sur l'arrière du front, sans se soucier d'une éventuelle attaque ennemie. Wittmann ne repère même pas d'unités positionnées en flanc-garde... Même au repos, la force rassemblée par les Anglais est pourtant considérable. Il suffirait qu'une sentinelle repère le groupe de *Panzer* pour que l'armada se mette en route. Pas de temps à perdre ! Wittmann refait rapidement le chemin en sens inverse et, comme la première fois, il ordonne d'un geste aux conducteurs de lancer les moteurs. Les Maybach rugissent dans un bel ensemble pendant que

le *Panzerkommandant* grimpe dans la tourelle de son Tiger. S'emparant de la radio, il informe les trois autres *Bordführer* de la situation tactique qu'ils vont avoir à affronter. Les *Panzerschützen* se préparent à l'action. Les ordres sont clairs, pour empêcher qu'il ne soit pris à revers, les trois autres chars doivent couvrir Wittmann tandis qu'il engagera seul la colonne ennemie. Une décision qui surprend ses camarades, mais l'on ne discute pas les ordres d'un chef de char aussi prestigieux ! Les pilotes lancent leurs engins. Venant du Nord-Est, Wittmann fait avancer son groupe de combat jusqu'à une zone découverte faisant face à la route nationale n°175. Un assaut en file indienne n'aurait aucun sens et réduirait la puissance de feu de ses *Panzer*. Les blindés allemands se positionnent rapidement face à la colonne ennemie qui ne réagit toujours pas. Wittmann constate que les Britanniques sont tellement près les uns des autres qu'ils ne pourront jamais opposer toutes leurs forces en même temps au petit groupe d'assaillants. L'Allemand compte d'ailleurs beaucoup sur ce paramètre pour assurer le succès de son raid. Les *Panzer* débouchent juste en face d'éléments du *A Squadron* dont les équipages sont surpris. Wittmann ordonne à son pilote de ralentir et de suivre une route parallèle à la nationale n°175. Aussi doué soit-il, le chef de char ne peut à la fois diriger son pilote et désigner ses cibles à Woll. Sur les ordres de son

chef de char, celui-ci oriente la tourelle du Tiger à « 10 heures ». Voyant que les autres *Panzer* se rapprochent de lui, Wittmann ordonne à grand renfort de gestes aux autres *Bordführer* de se tenir légèrement en retrait de sa position. Ces derniers comprennent rapidement le sens de sa décision d'attaquer seul, la poussière soulevée par les 56 tonnes du char empêche une visée précise. Le risque d'un tir fratricide est important. Par contre, ils peuvent couvrir leur chef en neutralisant une éventuelle manœuvre des chars anglais. Les *Bordführer* peuvent aussi prendre à partie les blindés ennemis qui auraient échappé aux coups de 8,8cm de Woll. Ce dernier commence d'ailleurs à ouvrir le feu.

Dans le camp anglais, la terreur succède à la stupéfaction. L'apparition soudaine du groupe de *Panzer* prend les Anglais au dépourvu. La plupart des équipages étaient sortis de leurs machines pour se dégourdir les jambes après une longue période d'immobilisation. Pendant que certains vérifient l'état de leurs machines, d'autres ont même commencé à se restaurer. En voyant approcher les blindés allemands, des officiers se précipitent le long de la colonne immobile pour prévenir leurs hommes. Les tankistes du *4th County of London Yeomanry* sont des vétérans qui connaissent le potentiel offensif d'un Tiger, d'autant que la terrible réputation du « lourd » n'est plus à faire. Les véhicules britanniques sont si bien stationnés qu'il est stricte-

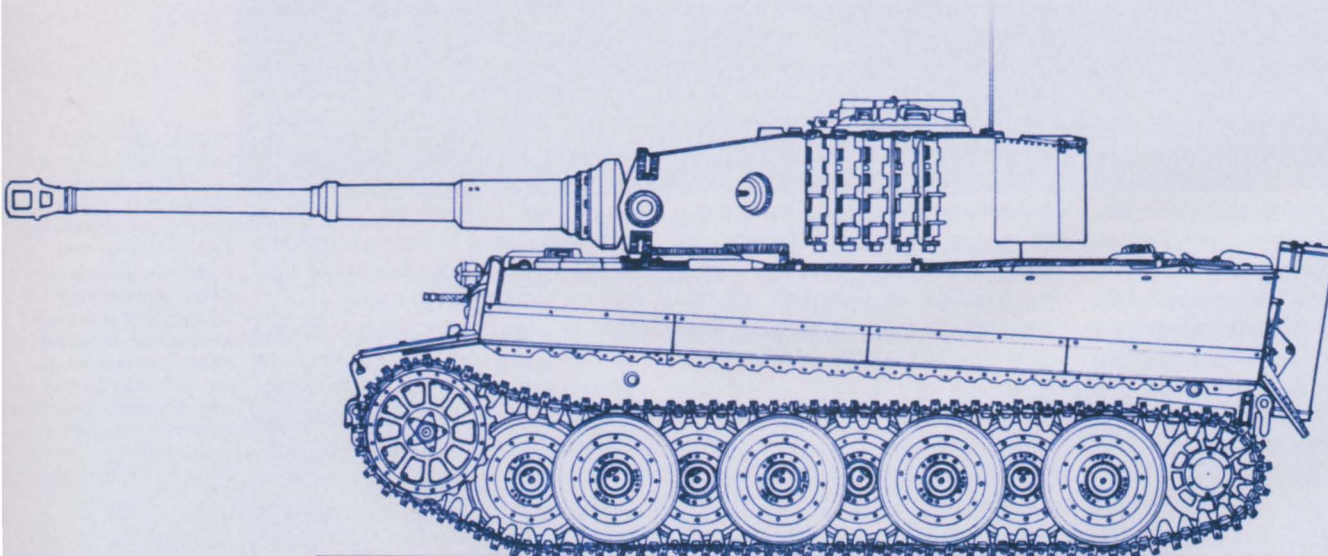
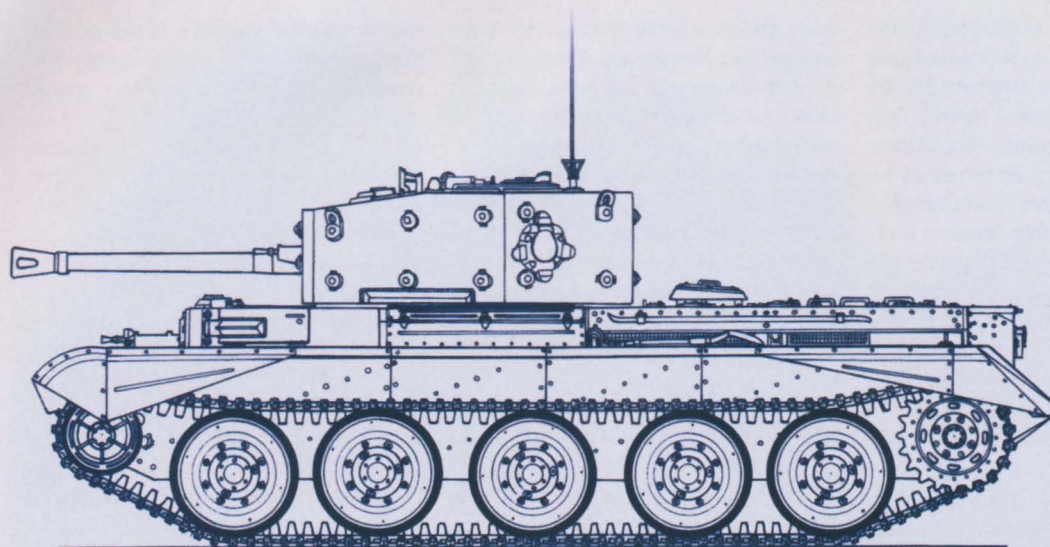
ment impossible de manœuvrer pour engager les *Panzer* qui déboulent sur eux à toute vitesse. Les ordres fusent : ceux qui peuvent se battre doivent rejoindre leurs engins, les autres à couvert ! Les équipages ne se le font pas répéter deux fois et plongent pour se mettre à l'abri dans les fossés environnants ou derrière les arbres. Un radio a tout juste le temps de prévenir le *Captain* Dyas de la situation avant que la communication ne soit interrompue par l'avalanche de feu qui se déchaîne contre la colonne britannique...

Une fois les autres *Panzer* en couverture, Wittmann ordonne à Woll d'ouvrir le feu sur les véhicules de tête à coups d'obus explosifs. Pas question de gaspiller les précieux perforants sur des cibles aussi peu dangereuses. Le mince blindage d'un *Scout Car* et d'un *Half-Track* ne résistent pas à l'impact. Les réservoirs de carburant s'enflamment aussitôt, projetant des morceaux de métaux rougis en tous sens. Les épaves des deux engins bloquent la route, empêchant les autres véhicules de manœuvrer. La MG-34 de caisse du Tiger se déchaîne, ajoutant à la confusion de la situation. Pendant que des nuages de fumée s'élèvent des véhicules détruits, Wittmann repère une douzaine de *Cromwell* qui stationnement le long de la route. Sans pilote, les chars anglais sont des cibles faciles. Les ordres fusent, Woll doit ouvrir le feu sans discontinuer, cette fois à coup de perforants. Commence alors un ballet mortel, le canonier

aligne les chars anglais tandis que le chargeur enfourne le plus rapidement possible les *Panzergranaten* dans la culasse brûlante du 8,8cm. Les consignes sont claires, ravitailler sans s'arrêter jusqu'à ce que le *Bordführer* prenne la décision de cesser le feu. Pour être dans le tempo du tireur, le pourvoyeur a pris ses précautions et s'est constitué un stock de munitions à portée de main. Dans un vacarme infernal, les douilles vides rebondissent sur le plancher du char pendant que les *Cromwell* succombent successivement. Pour permettre à Woll d'avoir une visée précise, Wittmann ordonne au pilote de rouler à une allure proche du pas de l'homme. Comme à la parade, chaque obus trouve sa cible et bientôt les chars anglais ne sont plus que des carcasses. Touchés à bout portant, certains blindés basculent dans le fossé sous l'impact des projectiles à haute vitesse initiale. D'autres ont complètement été démantibulés par l'explosion de leurs munitions de 75mm. Alimentées par les réservoirs d'essence, des flammes ardentes ravagent les véhicules. Une nouvelle fois pris par surprise, les Anglais ne parviennent pas à retrouver la moindre cohésion et sont incapables de riposter avec un semblant d'efficacité. Dans le Tiger, l'atmosphère devient irrespirable. Le chargeur maintient une cadence de tir infernale et la cordite ne parvient plus à être évacuée par les ventilateurs. Les *Panzerschützen* sont pris de quintes de toux.

▼ Sur la côte n°213, les restes du *A Squadron* sont examinés par des soldats allemands. Les *Firefly* et autres *Cromwell* armés de tube de 75mm et 95mm positionnés des deux côtés de la route nationale n°175 ont surtout été victimes de la négligence des officiers britanniques qui n'ont pas pris la peine de disperser les engins et de placer des unités en flanc-garde ou bien en rideau d'alerte !
Bundesarchiv - Bildarchiv

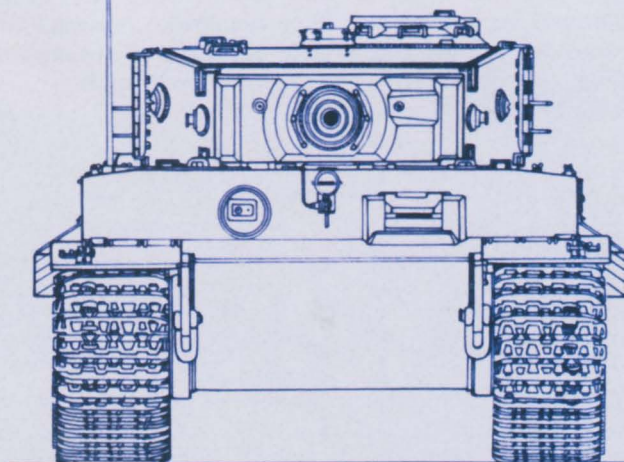
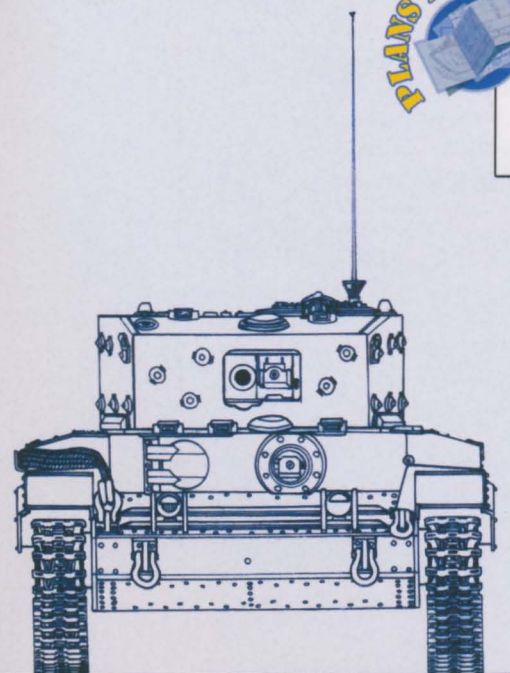


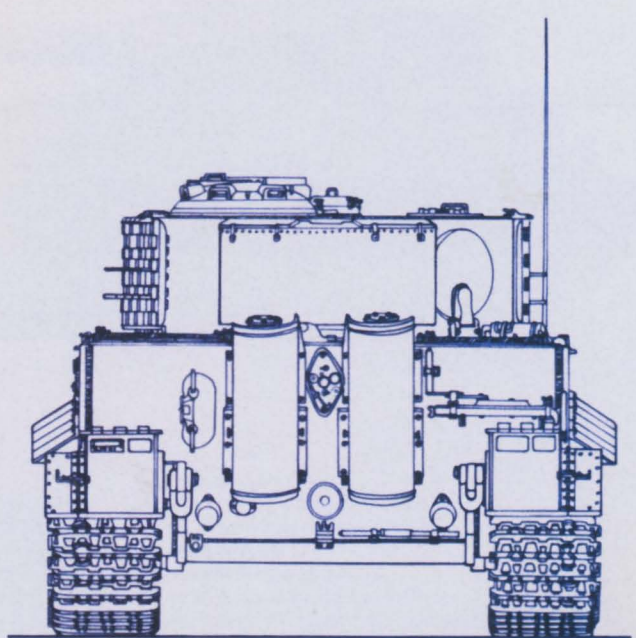
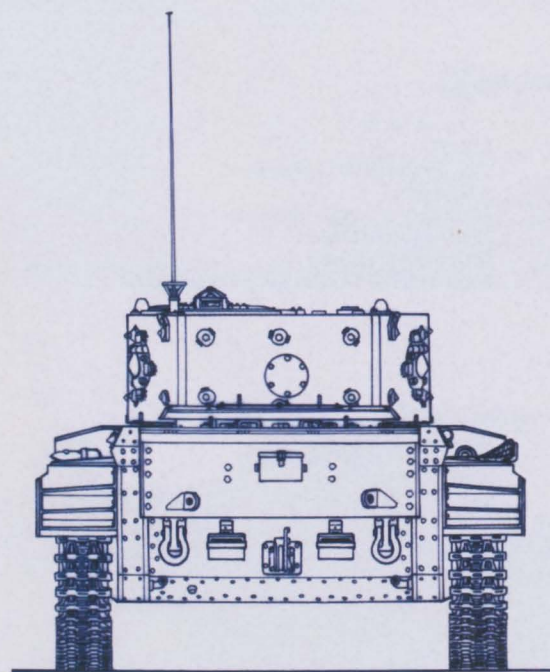
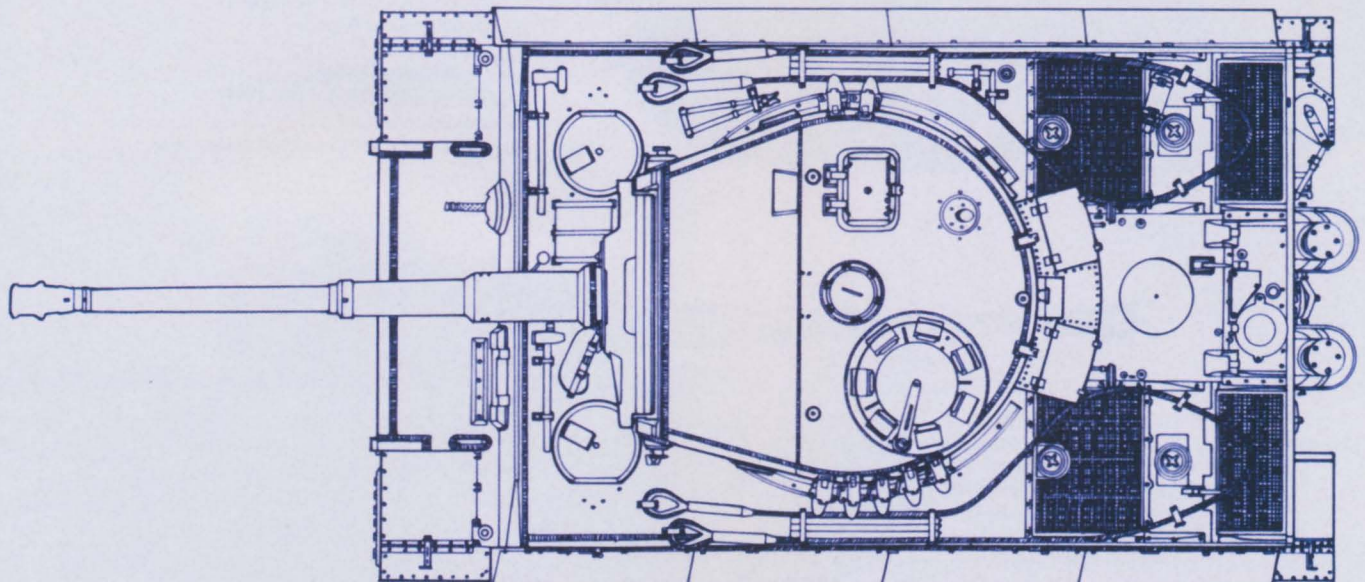
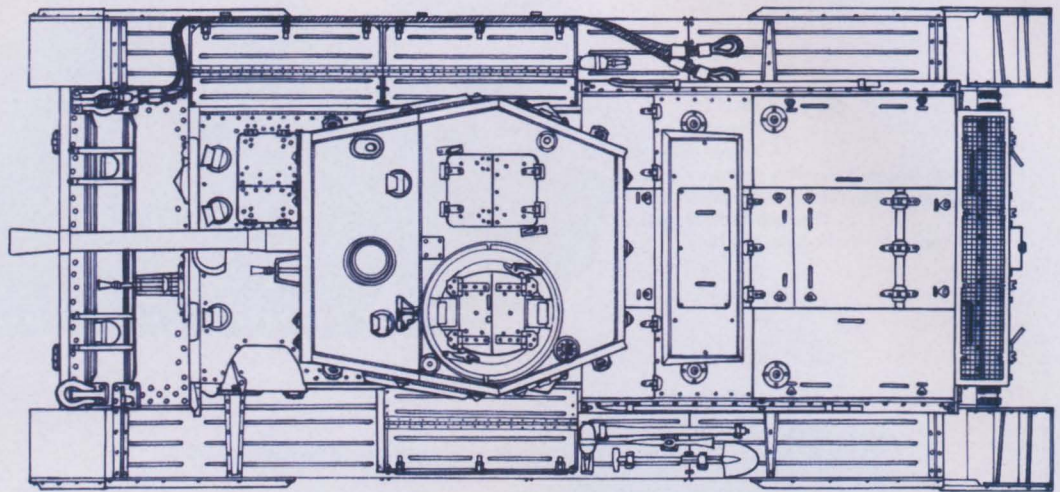


PLANS AU 1/48

A27 CROMWELL MK.VI VS TIGER

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008

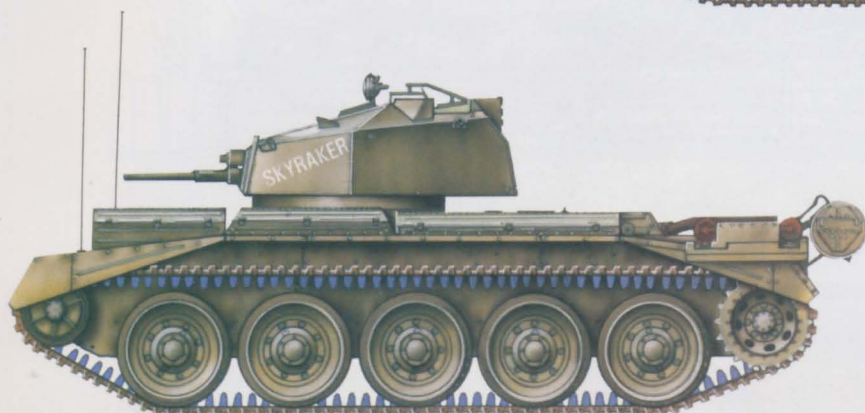
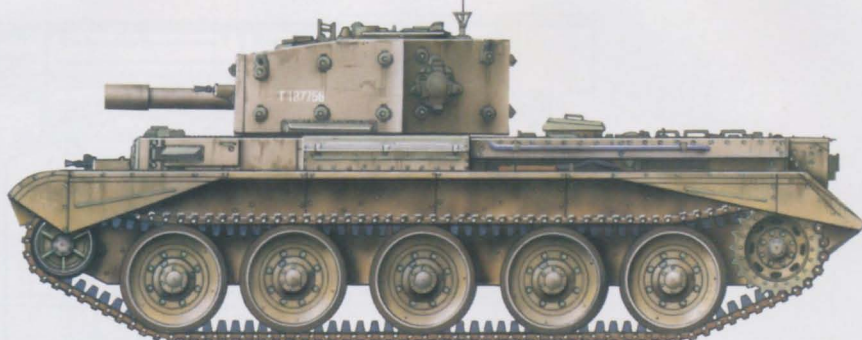






Les chars et engins sont à la même échelle

Cromwell Mk VI CS
T187756
A Squadron
4th County of London Yeomanry
22nd Armoured Brigade
7th Armoured Division
France, Villers-Bocage, juin 1944



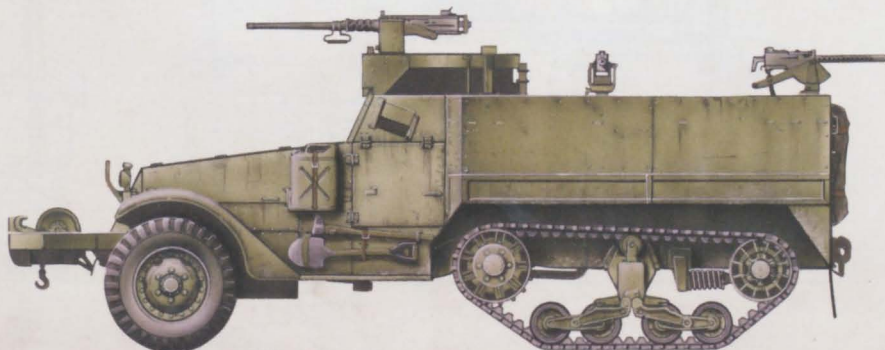
Crusader AA Mk III « Skyraker »
22nd Armoured Brigade
HQ Group
7th Armoured Division
France, Gold Beach, 7 juin 1944

Tiger I Ausf. E
Char (d'emprunt) du SS-Obersturmführer Witmann
2. Kompanie - 2. Zug
schwere SS-Panzer-Abteilung 101
France, Villers-Bocage, 13 juin 1944



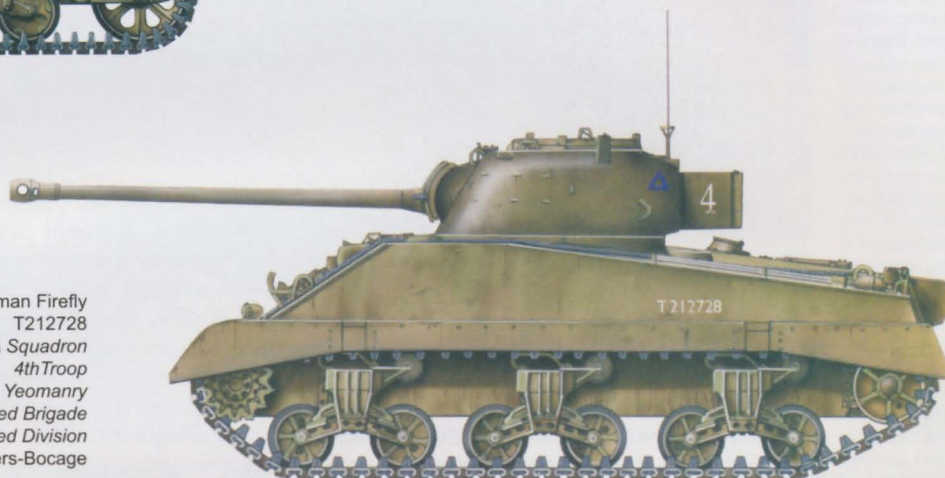
Cromwell Mk IV
T187577
Char personnel du Captain Dyas
A Squadron
4th County of London Yeomanry
22nd Armoured Brigade
7th Armoured Division
Engin détruit le 13 juin 1944 à Villers-Bocage

M3 Half-Track
1st Rifle Brigade Regiment
Engin détruit le 13 juin 1944 par Witmann sur la route
nationale n°175 menant à Caen depuis Villers-Bocage





M5A1
A Squadron
4th County of London Yeomanry
22nd Armoured Brigade
7th Armoured Division
Engin détruit le 13 juin 1944 par Wittmann sur la route nationale
n°175 menant de Caen à Villers-Bocage



Sherman Firefly
T212728
A Squadron
4th Troop
4th County of London Yeomanry
22nd Armoured Brigade
7th Armoured Division
Engin détruit le 13 juin 1944 à Villers-Bocage



Cromwell M.k. IV T 187599 « Shufti Cush »
A Squadron
4th County of London Yeomanry
22nd Armoured Brigade
7th Armoured Division
Engin détruit le 13 juin 1944
France, Villers-Bocage



Panzer IV Ausf. H « 634 »
6. Kompanie - 3. Zug
II. Panzer-Abteilung
Panzer-Lehr-Regiment 130
Panzer-Lehr-Division
Engin détruit par le Sergeant Bramall à Villers-Bocage, le 13 juin 1944



Cromwell Mk IV
T187832 « Satan's Chariot »
Regimental HQ Squadron
1st RTR
7th Armoured Division
France, Normandie, juin 1944



De tous les membres d'équipage, le pourvoyeur est le plus sollicité. S'il vient à faillir, le tube de 8,8cm restera muet et le *Panzer* sera à la merci d'un ennemi audacieux. Couvert de sueur, le visage noirci par la poudre, il enfourne sans relâche les lourds projectiles. Wittmann sait que maintenir une telle cadence après cinq ou six tirs est extrêmement difficile et l'exploit réalisé par le chargeur est à la hauteur de la dangerosité de la situation. Mais pas le temps de souffler ! Le chef de char allemand vient de repérer quatre M4A4 englués dans la colonne. En temps normal, ces engins ne représentent pas une grande menace pour le blindage du char lourd. Mais ceux-ci sont d'un type particulier. Wittmann reconnaît le canon de 17 *Pounder* des *Firefly*, des machines capables de transpercer le blindage d'un *Tiger*. Et le coup de chance du précédent duel en zone urbaine risque fort de ne pas se reproduire ! Coincé entre ces « tueurs de fauves », un *Scout Car* attire l'œil de Wittmann qui avertit Woll de la présence du véhicule léger. Inutile sous le coup de la précipitation de gaspiller un perforant pour un engin aussi inoffensif. Déjà le premier *Firefly* apparaît dans les optiques de tir de Woll. Un ordre sec et le *Tiger* s'immobilise. Pas question de rater un adversaire aussi dangereux, même si ce dernier a son canon positionné vers l'arrière... Dans

un bruit assourdissant, une secousse ébranle le char. Un projectile de 8,8cm vient de quitter le tube du canon à une vitesse supérieure à 800m/s ! Il se dirige vers la tourelle ennemie. L'âme de la munition perce sans difficulté le blindage du *Sherman* qui semble rentrer en éruption lorsque ses obus commencent à exploser. Le suivant ne résiste pas plus longtemps et bientôt les quatre M4A4 sont transformés en carcasses dévorées par le feu. Cette menace neutralisée, le chef de char reporte son attention sur des engins qu'il ne parvient pas à identifier. À quelques mètres du *Tiger* stationnent des *Lloyd Carrier* tractant des canons antichars de 6 *Pounder*. La fumée et les flammes qui se dégagent des *Firefly* réduisent considérablement son champ de vision au point qu'il hésite sur la conduite à tenir. Ces véhicules sont-ils une menace pour son *Panzer* ? Du haut de sa tourelle, Wittmann prend la seule décision qui s'impose lorsque l'on est en guerre : dans le doute, ne pas s'abstenir ! Woll réagit et l'obus perforant percute le petit véhicule qui explose immédiatement. La puissance du projectile est telle qu'il transperce de part en part le *Bren Carrier* pour aller détruire le véhicule placé derrière lui ! Wittmann arrête aussitôt le tir de Woll et lui ordonne d'engager ces engins avec la MG-34 coaxiale. Inutile de gaspiller des muni-

tions. Une grêle de balles s'abat sur les chenillettes anglaises. Les projectiles de 7,92mm transpercent le blindage des réservoirs qui s'enflamment. Les incendies finissent par se communiquer aux munitions, parachevant la destruction totale des machines et de leurs canons antichars.

...À L'ENFER !

Les quatre blindés allemands dépassent l'interminable colonne en feu. Maintenant, direction Villers-Bocage ! Les Anglais semblent ne pas se remettre de l'attaque surprise des Allemands et Wittmann compte bien continuer sur sa lancée et bousculer les chars britanniques avant que ceux-ci n'aient le temps d'organiser une défense cohérente du bourg. Et cette fois, l'officier n'est plus seul pour sécuriser le village.

Du côté britannique, un détachement de chars est envoyé en reconnaissance depuis les arrières pour prendre contact avec le *A Squadron* et le *Colonel* Cranleigh. Mais pour cela, encore faut-il traverser Villers-Bocage où un véritable massacre vient de se dérouler ! Le *Major* Aird du *B Squadron* décide d'envoyer vers l'avant un groupe de combat constitué d'un *Cromwell* avec obusier de 95mm, de deux *Cromwell* à canon de 75mm et d'un M4A4 *Firefly*. À

▼ Ces soldats allemands semblent se passionner pour ce *Firefly* détruit par Wittmann. Le tube de 76,2mm est l'une des seules armes alliées à pouvoir percer la cuirasse frontale d'un *Tiger*. Mais, même à bout touchant, la puissance du canon de 17 *Pounder* ne suffit pas toujours, surtout lorsque la malchance s'en mêle ! L'équipage du blindé de Lockwood ratéra ainsi de peu la mise hors de combat du légendaire *Panzerkommandant*. Bundesarchiv - Bildarchiv





et Deux vues des Panzer du groupe de combat rameuté par Wittmann. Touchés à bout portant, les deux chars se sont immobilisés côte à côte, bloquant totalement la rue principale de Villers-Bocage. À ce moment de la bataille, les Allemands ne jouent plus sur l'effet de surprise et les Anglais ont eu le temps de préparer une solide embuscade. Dans un tel combat, la chance a autant d'importance que la valeur des équipages. Craignant un retour offensif des Allemands dans le bourg (ce qui sera le cas le lendemain), les Britanniques prendront le soin d'incendier les épaves allemandes afin d'éviter qu'elles ne puissent être récupérées et remises en service par l'ennemi après réparations.
Bundesarchiv - Bildarchiv



bord du Cromwell de tête, celui armé de l'obusier, le *Lieutenant Cotton* est chargé de mener à bien cette mission à travers un secteur qui semble fourmiller de *Panzer*. Aussi, les Britanniques redoublent de prudence. Chaque croisement est soigneusement étudié et toutes les rues sont scrutées par les équipages. Les chars avancent au ralenti, prêts à riposter à la moindre menace. À chaque instant, les Anglais s'attendent à entendre l'abolement d'un 8,8cm, signal d'une destruction quasi-immédiate. Mais s'il ne fallait se méfier que des *Panzer* !

La menace de l'infanterie allemande hante aussi les esprits des tankistes. Bon an mal an, le groupe de reconnaissance britannique parcourt une bonne partie de la ville sans être parvenu à prendre contact avec les éléments du *A Squadron*. La tension monte d'un cran lorsque Cotton repère une voie de chemin de fer qui lui barre le passage. Aucune difficulté pour franchir les talus et les rails mais le fait de les escalader mettrait les blindés des « *Desert Rats* » en situation périlleuse, surtout si un antichar les attend au débouché.

Logiquement, l'officier britannique décide de contourner la voie. C'est ainsi que les Anglais tombent sur un groupe de soldats allemands envoyés en éclaireurs suite au premier assaut de Wittmann. Les *Landser* ont reçu pour mission de se saisir de la moindre opportunité leur permettant de sécuriser les carrefours de la ville. La réaction alliée ne se fait pas attendre, les tanks ouvrent le feu et les soldats allemands décrochent sans demander leur reste. Pour Cotton, il est clair que l'ennemi n'a pas encore réussi à prendre pied dans Villers-Bocage.



► Ironiquement, le *Panzer IV Ausf. H* de la *Panzer-Lehr* a été touché par un tir de *Firefly* alors que le *Tiger I* a succombé à un coup de 75mm d'un *Cromwell* !
Bundesarchiv - Bildarchiv



Le *Lieutenant* décide alors d'obliquer vers le centre-ville pour y débusquer les troupes ennemies et les forcer à retraiter. Dans un deuxième temps, son groupe pourra établir de solides positions défensives destinées à briser les assauts adverses. Désespérément lente, la progression des blindés britanniques reprend dans le dédale des petites rues. À intervalles réguliers, les conducteurs stoppent leurs engins puis coupent les moteurs. Les chefs de char tendent l'oreille pour écouter le moindre bruit. Les Allemands semblant absents, Cotton décide d'accélérer le rythme de la progression. Son groupe atteint bientôt la cour de la mairie qui jouxte la rue principale du village. Rapidement, les machines alliées prennent position, couvrant l'axe de la rue. Si les *Panzer* venaient à refaire une incursion dans le village, les tankistes anglais entendent bien les recevoir avec tous les « honneurs » ! En arrière, le *Firefly* continue sa progression. Son chef, le *Sergeant* Bramall, n'a pas pu suivre ses camarades quand ceux-ci ont accéléré. Son *Firefly* est beaucoup moins à l'aise que les *Cromwell* dans ce labyrinthe de ruelles. Le canon long de 72,6mm est certes capable de pulvériser un *Tiger*, mais son impressionnante volée limite les mouvements de la machine en ville. De plus, à chaque carrefour ou coin de rue, le long *17 Pounder* annonce l'arrivée imminente du char ! Régulièrement, le sous-officier fait descendre son chargeur pour que celui-ci observe le terrain et rende compte de la situation. Mais ce faisant, le *Firefly* a perdu le contact avec son groupe. Au passage d'une intersection, le blindé prend à droite dans le village, sans vraiment savoir où cette rue le

conduira. Bramall a bien visualisé le chemin parcouru au cas où il serait dans l'obligation de faire demi-tour. Mais au bout d'un moment, il doit se rendre à l'évidence. Il est perdu ! De son côté, le *Lieutenant* Cotton commence lui aussi à se faire du souci. Où est donc passé le *Sherman* ?

Tandis que Bramall erre de ruelles en croisements, Wittmann et son groupe de combat débouchent de la route nationale n°175 et commencent à pénétrer dans Villers-Bocage. Les *Panzer* stoppent à proximité du *Cromwell* détruit de Dyas. Wittmann ordonne aux conducteurs de couper leur moteur. Les chefs de char ont reçu l'ordre de laisser leur radio allumée pour que Wittmann puisse communiquer avec eux. Mais dans le même temps, ils doivent quitter leurs écouteurs pour épier le moindre son susceptible de trahir la présence ennemie. La quadrature du cercle... d'autant que les grésillements des radios génèrent des bruits parasites. Wittmann estime que les Anglais ont eu le temps de préparer leur défense. Les combats qui s'annoncent promettent donc d'être périlleux ! Pendant que les *Panzerschützen* font le point, le *Firefly* continue ses pérégrinations à travers Villers-Bocage. Perdu, l'équipage anglais avance au petit bonheur la chance. Bramall ordonne à son pilote d'avancer le plus doucement possible pour lui laisser le temps d'apprécier la situation. La longue volée du canon oblige à des manœuvres sans fin qui exaspèrent au plus haut point les tankistes. Grâce à la puissance du *17 Pounder*, le chef de char estime qu'en cas de rencontre avec un *Panzer*, il a 50% de chance de remporter le duel. Mais pour cela, il doit rester le plus calme possible. À

l'intérieur du *Sherman*, le légendaire flegme d'Outre-manche est mis à rude épreuve ! C'est un véritable jeu du chat et de la souris auquel se livrent les Britanniques, mais un jeu vicieux et surtout mortel. Et comme si la menace d'une rencontre imprévue avec un *Tiger* ne suffisait pas, Bramall doit encore composer avec celle d'éventuels snipers allemands. Buste hors de la tourelle, il représente une cible facile pour un tireur un tant soit peu doué. Mais comment faire autrement ? Abrité dans sa tourelle, volet fermé, l'Anglais n'a aucune chance de repérer à temps un char ennemi. Bientôt, le *Firefly* atteint la rue principale. Bramall ordonne alors au conducteur de ralentir puis de stopper en restant à couvert. Pas question de pénétrer dans ce boulevard sans avoir une vue précise de la situation. Avant de s'engager avec son blindé, le tankiste anglais saute de son char et part jeter un œil dans la rue. Intuition ? Peut-être, en tous les cas, sur sa droite, le Britannique aperçoit avec effroi la silhouette immobile d'un *Tiger* arrêté à quelques dizaines de mètres de sa position. Une fois calmé, de retour près de sa machine, le sous-officier essaye d'analyser la situation. L'ennemi ne l'a visiblement pas repéré, aussi, si les tankistes britanniques passent à l'attaque, ils bénéficieront de l'effet de surprise. Mais comment déboucher dans l'axe du *Tiger* sans que ce « maudit » canon de *17 Pounder* n'annonce leur arrivée prochaine ? La solution réside peut-être dans le fait de ne pas se montrer. Explorant le coin, l'Anglais découvre une solution originale à sa problématique tactique. Bramall décide de faire manœuvrer son engin pour que celui-ci, tourelle à « 2 heures », puisse

ouvrir le feu... à travers deux fenêtres donnant sur des façades différentes ! Commence alors une série de manœuvres pénibles et bruyantes. À force de patience, le Sherman prend enfin position. À moitié entré dans la bâtisse en ruines, le long tube pointe en direction du *Panzer* qui est toujours immobile. Les Allemands ont-ils repéré le manège du Firefly ? Le tireur anglais prend soigneusement sa visée. « Fire ! » Le coup du départ est assourdi par les épais murs de pierres. Dans le camp allemand, la surprise est totale. Une fenêtre sur une façade donnant sur la rue vient de voler en éclats. Quelques fractions de secondes plus tard, le projectile à haute vitesse initiale file vers le Tiger encore à l'arrêt. Les 80mm d'acier ne parviennent pas à stopper l'obus qui pénètre par le flanc gauche de la tourelle. Un violent incendie embrase immédiatement le char allemand qui finit par exploser lorsque les flammes se propagent aux munitions de 8,8cm. Aucun des *Panzerschützen* ne parvient à évacuer à temps le fauve mortellement blessé. Sans attendre la riposte des autres blindés ennemis, Bramall ordonne à son pilote de décrocher et de s'éloigner le plus rapidement possible du lieu du combat. Le Tiger a eu son compte et les Anglais ne tiennent pas particulièrement à pousser trop loin leur chance. Cette dernière n'abandonne pourtant pas le Firefly qui au bout de quelques minutes retrouve enfin ses camarades ! Informé de la situation, le *Lieutenant* Cotton modifie son dispositif pour que

celui-ci colle à la réalité tactique et que ses machines puissent intercepter les chars allemands si ceux-ci venaient à descendre le long de la rue principale. Tandis que Bramall positionne son blindé, son tireur l'informe que les optiques de tir sont endommagées au point d'en être inutilisables ! Le chargeur ouvre alors la culasse pour en retirer le perforant engagé. La visée se fera à travers l'âme du tube. Le canonier prend quelques repères sur la façade devant lui pour lui permettre un tir au jugé. Compte tenu des distances d'engagement qui ne seront que de quelques mètres, le *Sergeant* considère que la précision des tirs n'est pas vraiment importante. À peine le Firefly venait-il d'ouvrir le feu que Wittmann ordonne à son groupe de combat de remettre en route les moteurs. Le tir ennemi n'est pas vraiment une surprise pour l'Allemand. Après tout, c'est le contraire qui l'aurait étonné ! Ce qu'il ne comprend pas c'est pourquoi il n'a pas entendu venir le véhicule adverse. Peut-être ce dernier était-il en embuscade avant même leur arrivée ? Mais dans ce cas-là, pourquoi n'a-t-il pas frappé le dernier char de son groupe de façon à lui couper la retraite ? Plus sûrement, les grésillements des radios ont dû couvrir l'approche de l'adversaire... Les Maybach viennent de redémarrer et les tergiversations sont finies. En l'occurrence, Wittmann considère qu'il n'a plus vraiment le choix si ce n'est celui de foncer vers l'avant et d'aviser au fur et à mesure des événements qui ne manqueront pas de

se produire ! Les *Panzer* s'ébranlent dans un concert de couinements de chenilles. Les chars prennent leurs distances les uns par rapport aux autres. La tête au-dessus de leur tourelleau, les *Bordführer* observent les alentours. Chaque fenêtre, chaque recoin, chaque toit est l'objet d'une grande attention. Les *Panzer* gagnent en vitesse, direction le carrefour de Caumont. Du côté anglais, l'embuscade est prête. Le commandant du groupement britannique a pris un risque en positionnant ses véhicules dans une seule direction. Il estime toutefois que les « lourds » allemands n'ont guère le choix concernant leur axe de progression. Les limites tactiques imposées par le milieu urbain à des chars aussi volumineux que des Tiger ne permettent pas d'improviser dans le dédale de rues étroites de Villers-Bocage. La rue principale est le seul endroit où les Allemands peuvent manœuvrer à leur guise les énormes tourelles de leurs chars sans que leurs canons ne viennent buter contre un quelconque obstacle. En première ligne, Bramall et le *Corporal* Horne, qui commande aux destinées d'un Cromwell armé d'un tube de 75mm, sont en proie à des sentiments divers. Si les blindés allemands débouchent tourelle à « 9 heures », ils sont pile dans l'axe de tir des canons de 8,8cm ! Une situation peu enviable... voire dramatique ! Pour survivre à l'affrontement qui se prépare, les Anglais doivent ouvrir le feu les premiers.



◀ Identifié comme étant le « 634 », le Panzer IV Ausf. H de la II./Panzer-Lehr-Regiment 130 est armé d'un canon de 7,5cm qui en combat rapproché n'a rien à envier au 8,8cm d'un Tiger. Pris de vitesse par l'embuscade montée par Cotton, les *Panzerschützen* n'auront pas le loisir de vérifier cette assertion... Bundesarchiv - Bildarchiv



► Les sources anglo-saxonnes identifient ce *Tiger I Ausf. E* comme celui « emprunté » par Wittmann à la 1. *Kompanie*. Touché par le tir d'un canon de 6 *Pounder* dans son train de roulement, l'engin devenu incontrôlable a terminé sa course dans la façade d'une maison en bois. Bundesarchiv - Bildarchiv



En espérant que cela suffise ! Pendant que les équipages des deux camps se préparent à en découdre, un canon antichar de 6 *Pounder* du *Queen's Regiment* arrive sur zone avec ses servants. Le *Lieutenant Cotton* a beau être persuadé que les Allemands vont déboucher de la rue principale, il ne tient pas à prendre de risques et ordonne à l'équipe antichar d'installer sa pièce dans une ruelle transversale, de façon à couvrir ses arrières. Soudain, le sol se met à trembler. Plusieurs chars lourds approchent. Le « grand final » de la bataille de Villers-Bocage va se jouer dans quelques secondes ! Comme les *Panzerschützen* précédemment, les équipages anglais ont coupé leur moteur pour pouvoir entendre l'arrivée des Allemands. Horne et Bramall sont tendus. À eux d'ouvrir le feu lorsque les *Panzer* déboucheront devant leurs canons. Bramall se crispe brusquement ; l'énorme frein de bouche du *Tiger* de Wittmann vient de faire son apparition au coin d'une construction. Le chef de char anglais pousse un soupir de soulagement lorsqu'il réalise que le tube de 8,8cm est pointé à « 12 heures », droit sur l'arc avant du « lourd ». Celui-ci ne peut pas le toucher, sauf à faire pivoter sa tourelle très rapidement, ce qui est impossible... Le canonnier britannique ouvre le feu. À cette distance, le 17 *Pounder* est une arme mortelle pour tous les *Panzer*. Encore faut-il le toucher ! Et l'impensable se produit. Trop stressé, le tireur

vient de rater son coup et l'obus file au-dessus du char ennemi pour finir sa course dans un immeuble. À toute vitesse, le chargeur enfourne une nouvelle munition tandis que le *Panzer IV lang* de la *Lehr* fait à son tour son apparition sur le champ de bataille. Cette fois, le tireur fait mouche sur le char moyen. Celui-ci s'enflamme immédiatement. Si l'impact a incendié le char, il ne l'a pas stoppé et le véhicule continue sur son erre, emplissant du même coup la rue avec des volutes de fumée gênant la vision des protagonistes de l'affaire qui se demandent où est qui ! Pendant que le chargeur du *Firefly* réapprovisionne sa pièce, le dernier *Tiger* déboule. Dans le *Cromwell* de Horne, la confusion est totale. Lui aussi stressé et voulant bien faire, le canonnier va trop vite et rate sa cible à quelques centimètres près ! Décidément ! Son chef de char ordonne aussitôt de relancer le moteur et d'avancer. Tourelle à « 9 heures », le *Cromwell* fait irruption dans la rue principale, sur les talons du dernier *Tiger* venant à peine de passer. Cette fois, le canonnier ne faillit pas et place son obus de 75mm dans la partie arrière du *Panzer* lourd. L'engin commence à prendre feu. Hors de contrôle, le char allemand continue sa course folle. Les tankistes anglais ne voient personne sortir du blindé et supposent que l'équipage vient de périr. Secoué par des explosions internes, le *Tiger* continue de rouler vers le bas de la rue principale en arrachant tout sur son passage.

TOUT ÇA POUR ÇA ! ?

Sans savoir qu'il vient de frôler la mort, Wittmann entend de violentes détonations sur ses arrières. Pendant que sa machine fonce vers le carrefour de Caumont, il se retourne pour se faire une idée de la situation. Au milieu des fumées, les deux derniers *Panzer* de son groupe de combat avancent, enveloppés de flammes rougeoyantes. Ses camarades viennent d'être touchés ! Au vu de leurs trajectoires erratiques, l'officier comprend que les pilotes ont perdu le contrôle de leurs engins. Il est désormais seul pour poursuivre sa mission. D'un ordre bref, il demande à son conducteur de foncer droit devant lui et bientôt les *Panzerschützen* aperçoivent le carrefour de Caumont. L'objectif est presque atteint. Plus que quelques instants et le *Tiger* pourra se positionner de manière à sécuriser le secteur. Wittmann pense que des chars alliés sont embusqués de l'autre côté du carrefour et demande à Woll de mettre sa tourelle à « 9 heures » pour pouvoir prendre à partie un éventuel ennemi. Pendant que le canonnier manœuvre le système de rotation hydraulique du *Tiger*, ce dernier pénètre dans la zone de tir du 6 *Pounder* du *Queen's Regiment*. Le tireur anglais ne tente pas de porter son coup sur le blindage latéral du *Panzer* mais vise son train de roulement dans le but de l'immobiliser. Et, de fait, l'obus parvient à briser une partie de la suspension gauche du char. Le pilote parvient malgré tout à s'éloigner de la zone dangereuse en jouant sur la

chenille valide. Le Tiger finit sa course près d'un bâtiment en bois. À l'intérieur, les *Panzerschützen* sont sonnés. Projetés contre les parois d'acier, ils ont toutes les peines à reprendre leurs esprits. Mais aucun des cinq hommes n'est blessé. Wittmann ordonne à Woll d'ouvrir immédiatement le feu avec le 8,8cm. Oscillant de « 3 heures » à « 11 heures », le tube crache ses projectiles au jugé. Le but est de faire fuir l'infanterie anglaise venue mettre la bête à mort. Les deux MG-34 arrosent tous les recoins du secteur. Les balles s'égaillent dans la nature, mais aucun soldat britannique ne cherche à s'approcher. Pendant que le Tiger fait feu de toutes ses armes, Wittmann et le chargeur récupèrent leurs P38 et MP-40. Une fois dehors, ces armes individuelles seront leur unique protection. Le *Panzerkommandant* ordonne aussi de démonter les MG-34 pour renforcer leur puissance de feu face aux soldats anglais. L'ordre d'évacuer est donné. Les trappes s'ouvrent, les hommes sautent à terre, prêts à faire feu. À leur grande surprise, personne ne les attend. Les Allemands ne savent pas que les Anglais n'ont aucune unité d'infanterie disponible dans le secteur.

Quant aux servants du 6 *Pounder*, ils ne tiennent pas particulièrement à affronter l'équipage. Profitant de ces circonstances favorables, Wittmann et ses hommes empruntent les ruelles désertes pour rejoindre leurs lignes. Après une heure et demie de cache-cache mortel avec les rares unités britanniques présentes dans Villers-Bocage, les *Panzerschützen* épuisés mais sains et saufs parviennent à rejoindre leurs camarades. Wittmann fait alors immédiatement son rapport à « Sepp » Dietrich. La bataille de Villers-Bocage est définitivement terminée. Pour Michael Wittmann, l'affrontement se termine sur un échec. Son objectif initial était de prendre le village de Villers-Bocage puis de sécuriser le carrefour de Caumont. Il n'y est pas parvenu. Pourtant, sa manœuvre osée a bloqué l'avance de la 7th Armoured Division. Le 4th County of London Yeomanry a subi de telles pertes qu'il va falloir plusieurs semaines pour réorganiser l'unité. Plus de 25 blindés alliés ont été détruits contre la perte de quatre *Panzer*. Au-delà de ces chiffres impressionnants, le chef de char a empêché les Britanniques de prendre de court la *Panzer-Lehr*. Les Alliés

n'ont ainsi pas pu s'emparer de Villers-Bocage et se créer une extraordinaire opportunité d'enfoncer un coin dans les lignes allemandes et de prendre à revers les défenses autour de Caen. Un exploit récompensé par l'obtention des épées pour sa Croix de Chevalier et par une nomination au grade de *SS-Hauptsturmführer*. L'action de Wittmann et de son équipage à Villers-Bocage leur vaut l'admiration de leurs camarades et l'élévation au rang de héros de la bataille de Normandie par la propagande nationale-socialiste. ■

Villers-Bocage est l'exemple type d'un combat de rencontre entre une unité réalisant une percée sans réellement le savoir (les Britanniques) et ne prenant guère de précautions et quelques éléments mécanisés (Wittmann et ses subordonnés) soucieux de leur infliger un coup de frein à défaut de pouvoir contre-attaquer massivement et de conserver le terrain après la bataille. Dans notre prochain numéro, nous reviendrons sur cette affaire et nous développerons notre analyse en la replaçant dans son contexte, car il y a beaucoup à dire. En attendant, le débat est lancé et vos avis sont les bienvenus ! À vos plumes !

▼ Wittmann en compagnie de « Sepp » Dietrich. La décision du chef de char de mener une reconnaissance « lourde » avec un Tiger esseulé lui vaudra de devenir l'une des grandes idoles du peuple allemand en guerre !
Bundesarchiv - Bildarchiv





*«L'objet de la guerre n'est pas de mourir pour son pays,
mais de faire en sorte que le salaud d'en face le fasse pour le sien.»*



1885-1945



Patton

le « flamboyant »

Par Yannis Kadari

Dire que le parcours militaire de George Patton Junior constitue une véritable légende à jamais associée à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale est une évidence. Si ses frasques et ses excès sont bien connus du public, notamment grâce à un film américain réalisé en 1970 avec un George Scott plus vrai que nature en général Patton, sa jeunesse et ses débuts de carrière le sont beaucoup moins. Au-delà de l'image d'Épinal d'un officier un tantinet provocateur, bourru voire brutal, très directif et en même temps proche de ses hommes, il convient de réaliser que George Patton est un personnage romanesque dont l'existence aura tout été sauf banale !

George Smith Patton Junior voit le jour à Saint-Gabriel, dans le Sud de la Californie, au matin du 11 novembre 1885. Son père, avocat et riche propriétaire terrien, est issu d'une famille de Virginie, un état conservateur ayant rejoint le « vieux Sud » lors de la guerre de Sécession. Lui-même ancien cadet de West Point, fin lettré et cultivé, il a entamé avec succès une carrière politique après avoir réussi dans le monde des affaires. Non dénué d'une certaine ambition, il n'aura de cesse de pousser son fils vers l'excellence en l'éduquant dans la notion de devoir, ne lui pardonnant jamais ses erreurs et ne le félicitant que très rarement pour ses réussites.

UN JEUNE HOMME HORS-NORMES

Le jeune George, que certains historiens contemporains soupçonnent d'avoir été dyslexique, vit et grandit dans le ranch familial sans aller à l'école. Le garçon y suit l'enseignement dispensé par ses parents et quelques précepteurs triés sur le volet. C'est ainsi que Patton Junior étudie la littérature américaine classique, les mythologies grecque et romaine, les mathématiques, pour lesquelles il se montre peu doué, l'histoire ainsi que la morale chrétienne, celle-ci étant omni-

présente au sein du clan Patton ; une éducation religieuse que George teinte toutefois d'un certain paganisme car, très tôt, il ne fait guère mystère de sa croyance en la réincarnation. Il est ainsi convaincu d'avoir été tour à tour légionnaire romain, conquistador espagnol, arquebusier au service du roi de France ou encore général de Napoléon. Volontarisme exacerbé, ténacité à toute épreuve et croyance en Dieu et en sa propre destinée... Autant de traits de caractère qui feront du futur « patron » de la 3rd Army un homme fait de détermination, un personnage monolithique persuadé qu'il revient à chacun de forger son destin dans les épreuves et la difficulté. Se réfugiant dans ses certitudes et baignant dans ces idées de destinée et de réincarnation – l'amenant d'ailleurs à penser que cette vie, comme les précédentes, ne pourra qu'être exceptionnelle – Patton développera une très (trop ?) grande confiance en lui-même doublée d'un ego surpuissant. L'un et l'autre n'iront pas sans lui jouer quelques tours au cours de son parcours. Mais revenons à son enfance.

Bien que rencontrant toujours de grosses difficultés en lecture et en écriture – en réalité, tout indique que Patton était incapable de rédiger un texte de quelques mots sans com-

mettre de nombreuses fautes d'orthographe – le garçonnet apprend vite, très vite même. Doté d'une excellente mémoire, d'un sens inné de la rime et d'une sensibilité à fleur de peau, il fait preuve d'un réel talent de poète. Mais là où Patton excelle, c'est en Histoire, en particulier en histoire militaire. Il faut dire que, dès son plus jeune âge, été après été, il a arpenté avec son père les champs de bataille de la guerre de Sécession, dont il connaît le déroulement des batailles dans les moindres détails. En prime, s'il se passionne pour les civilisations disparues telles que Babylone ou les royaumes assyriens et hittites, sa préférence va aux guerres antiques, dont celles menées par les cités grecques, Carthage et Rome. La grandeur et la décadence de ces empires le fascinent au point que sa propre vie finira par suivre un scénario tout aussi dramatique.

En 1897, alors âgé de 12 ans, George Patton est inscrit dans une école privée réservée à la grande bourgeoisie californienne. Paradoxalement, même s'il ne sait toujours pas lire sans à l'encre et encore moins écrire correctement, il possède déjà une solide culture générale. Pour compenser ces lacunes, fidèle à la parole donnée à son père, l'enfant travaille, travaille et travaille encore.

◀ Page de gauche

Patton au milieu de ses officiers d'état-major avec à ses pieds son chien baptisé « Willie », un Bull Terrier adopté en Grande-Bretagne. US Nara



Adolescent, Patton est un jeune homme complet. Sur le plan physique, c'est un véritable athlète qui pratique l'équitation depuis sa plus tendre enfance ainsi que la course de fond, l'escrime et les arts martiaux. Intellectuellement, c'est un érudit qui, malgré son orthographe déficiente, réussira un cursus scolaire correct. Il s'intéresse à plusieurs langues étrangères, en particulier le Français, dont il maîtrise de solides notions. En outre, il lit le Latin et comprend le Grec ancien. Enfin, il fait preuve d'une éducation de qualité et sait se montrer particulièrement prévenant à l'égard des femmes, des attentions que celles-ci lui rendent bien. Patton a du succès auprès de la gente féminine, c'est un fait. En dehors de ses cours, le jeune homme se consacre à l'histoire militaire, notamment aux exploits de son grand-père,

dans le maniement du sabre ; sans oublier ses dons de cavalier émérite. Promu sous-lieutenant, il rejoint ensuite les quartiers du *15th Cavalry Regiment* qui, outre l'unité en question, hébergent également les bureaux de plusieurs officiers d'état-major tous promis à de longues carrières. Au fil des années à venir, ceux-ci occuperont des postes clefs dans la hiérarchie de l'*US Army*, autant d'amis influents pour notre homme.

À cette époque, la vie du jeune officier, souvent brillant, parfois impétueux, toujours excessif, se partage entre les haras de sa caserne et les salons mondains de la région. C'est là qu'il retrouve l'une de ses amours de jeunesse, Béatrice Ayer, qu'il épousera quelques mois plus tard. En plus d'apporter à Patton son amour et de lui offrir trois enfants, dont un garçon qui

d'armes ». Ces « escapades » françaises sont l'occasion pour Patton de visiter les côtes normandes et de marcher sur les traces des armées de Guillaume le Conquérant, l'un de ses modèles militaires. Auteur d'un premier mémoire ayant trait au bocage et aux tactiques militaires les plus adaptées à des combats devant se dérouler en Normandie, en 1944, Patton sera le chef idéal pour mener à bien une percée à la tête de la *3rd Army*. Il est intéressant de noter que c'est après la publication de ce premier document que, malgré des lacunes persistantes en orthographe, George se met à écrire à des cadences infernales. Tout au long de sa vie, il publiera nombre de notes, mémos, manuels, etc.

Mais revenons en 1913 ! De retour d'Europe, où il sent qu'un conflit majeur est sur le point d'éclater, conflit auquel il brûle d'envie de participer, il est affecté à Fort Riley puis Fort Bliss. Patton sert alors sous les ordres du *General John Pershing*. George Smith Patton participe aux raids punitifs de l'*US Army*, en 1916, contre le rebelle mexicain Pancho Villa qui multiplie les provocations sur la frontière et surtout au Nouveau-Mexique où il met à sac et pille plusieurs localités. C'est ainsi qu'en mai, commandant une patrouille d'automitrailleuses, Patton abat au cours d'un accrochage l'un des bras-droits de Villa, ce qui lui vaut de faire la Une des journaux américains. La légende voudrait qu'il ait aussi organisé un duel aux pistolets digne des meilleurs westerns avec l'un des hommes de lige du Mexicain. Fait improbable pour ne pas dire farfelu, mais néanmoins utile pour se forger une réputation et alimenter sa légende personnelle...



général de la Cavalerie confédérée lors de la guerre de Sécession. À l'orée du XX^e siècle, il semble que cet aïeul jouera un rôle déterminant dans le choix d'une carrière martiale par Patton.

C'est donc tout naturellement qu'après avoir passé une année de préparation militaire en Virginie, George intègre West Point au cours de l'été 1904, rejoignant ainsi l'élite de la jeunesse américaine. Ses résultats sont honorables, sans plus. Par contre, son image auprès des autres cadets est déplorable, ce qui ne va pas sans poser quelques soucis. Soit taciturne, soit « grande gueule », obsédé par les règlements militaires, Patton n'hésite pas à se montrer autoritaire et agressif avec ses camarades lorsque ses instructeurs lui confient la conduite d'un exercice. En 1909, à l'issue de son passage à West Point, il choisit d'intégrer la Cavalerie. Affecté dans une modeste garnison de l'Illinois, il fait la démonstration de son savoir-faire

marchera sur les traces de son père en rejoignant lui aussi l'Armée, cette native de Boston, Massachusetts, fille d'un richissime industriel et parfaite représentante de la culture Wasp, contribuera de par sa dote à renforcer encore un peu plus la fortune personnelle du soldat.

En 1912, après avoir obtenu l'accord de Washington, George Patton part à ses propres frais pour Stockholm... afin de participer aux Jeux Olympiques ! Il y terminera cinquième aux épreuves de l'effroyable pentathlon. La même année, il vient en France afin de participer à des exercices au Cadre Noir de Saumur, ville dans laquelle il sera de retour dès 1913. Il profite de ces séjours pour perfectionner son escrime et nouer de solides amitiés au sein de l'Armée française. C'est aussi en France qu'il dessine un sabre pour la Cavalerie américaine ; arme qui deviendra réglementaire et qui lui vaudra le titre aussi honorifique que rarissime de « maître

L'ÉPREUVE DU FEU

Juin 1917 le voit revenir en France, conformément à la décision du Congrès d'entrer en guerre contre les Empires germaniques. Le *Captain Patton* est versé à l'*American Expeditionary Force* commandée par Pershing. Notre homme sert alors comme officier d'état-major au quartier-général américain de Chaumont. Cette vie de paperasses ne lui convient guère, sans compter que ses relations avec le généralissime américain tendent à se dégrader au fil des semaines. Patton demande et obtient sa mutation au sein d'une unité combattante. Affecté à un régiment d'infanterie, il n'a toutefois pas le temps de boucler ses malles puisqu'en novembre 1917 Pershing change son destin en le chargeant de mettre sur pied une unité d'un genre nouveau, le *Tank Corps*. Les chars, des Renault FT-17, sont fournis par les

► L'Amérique qui entre en guerre en 1917 n'est pas vraiment prête et reste très dépendante de ses alliés britanniques et français. Ce sont d'ailleurs ces derniers qui fourniront les chars de Patton, des Renault FT-17. C'est aussi durant la Der des Ders que George Patton se laissera aller à quelques remarques concernant les unités exclusivement formées de soldats noirs. Un racisme ordinaire dans une *US Army* pratiquant encore et pour très longtemps la ségrégation. Library of Congress



1885-1945

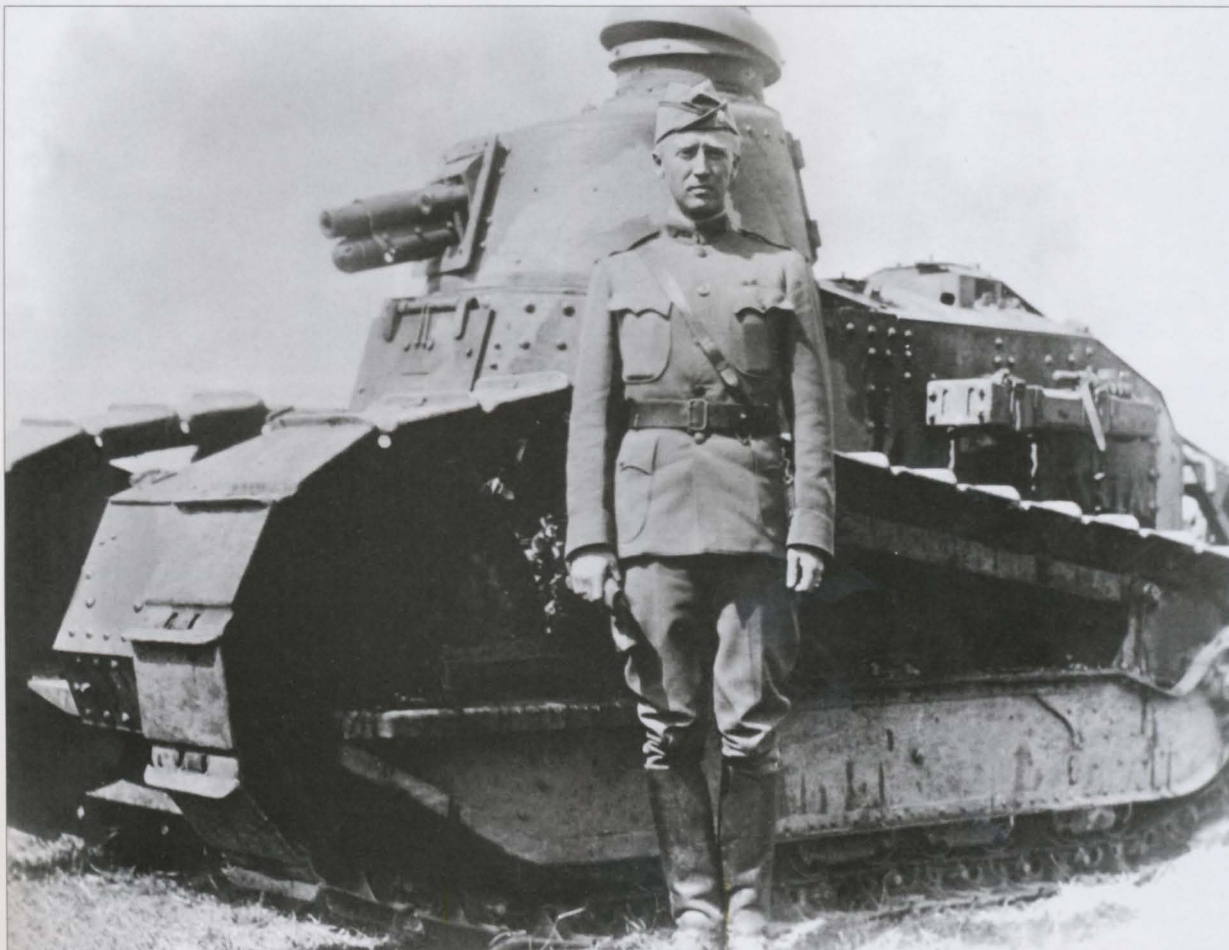


alliés français. L'intendance et une partie de la formation des équipages seront à la charge des Britanniques. George exulte car il a enfin l'opportunité de créer quelque chose de neuf ; et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, il passe *Lieutenant-Colonel* à titre provisoire alors qu'il n'a que 32 ans ! De retour de sa formation à Bovington, en Grande-Bretagne, et Champlieu, dans l'Oise, il prend ses quartiers en Haute-Marne, à Chaumont puis à Langres, où il installe son *1st light Tank Battalion*. D'exercices dans la boue en démonstrations devant des parterres d'officiers, l'action tarde à

venir. En août 1918, notre bouillant officier obtient le commandement de la *1st Tank Brigade* composée de deux *Battalions*. C'est avec cette unité qu'il est enfin engagé au front lors de la contre-offensive du saillant de Saint-Mihiel. Malgré des conditions météo épouvantables, Patton se montre énergique, sautant d'un point du front à un autre, virevoltant, encourageant ou encore bousculant ses équipages. Il va même jusqu'à personnellement reconnaître des points de passage délicats comme par exemple à Pannes où il se retrouve nez-à-nez avec des mitrailleuses allemandes qui manquent de le tuer !

Le Grand Quartier Général américain le nomme *Colonel* à titre provisoire mais lui reproche son excentricité et surtout ses multiples prises de risques ; il faut dire que notre homme est passé maître dans l'art de s'infiltrer dans les lignes ennemies, seul et à pieds, pour y déterminer les futurs axes de progression pour ses chars. C'est aussi à cette époque, en arpétant les champs de bataille sanglants de la Der des Ders, que Patton « l'écorché-vif » prend pleinement la mesure de ce que les pertes humaines et la mort représentent. Certes bourru et très direct, malgré une idée fausse encore très tenace de nos jours, il aura tout au long de sa vie le souci d'économiser la vie de ses hommes. Impétueux et toujours aussi déraisonnable, lui ne s'économise pas. Et Patton le fonceur est gravement blessé à la jambe par une mitrailleuse ennemie, en Argonne, le 26 septembre 1918. Il est évacué du front après avoir passé une nuit entière dans le *no man's land*, abrité au fond d'un cratère d'obus boueux. Terminera-t-il la guerre dans un hôpital militaire ? Non ! Il « s'évade » de son lit en soudoyant un infirmier et fonce en voiture vers le front, mal remis de sa blessure mais prêt à repartir au combat. Il retrouve son unité près de Verdun et évite de peu une sanction disciplinaire pour sa « disparition ».

◀ Les généraux américains Pershing et Atterbury (sur la droite, près de la dérive de l'avion) en visite dans une escadrille de l'Armée française quelque part sur les arrières du front durant la Grande Guerre. Si Pershing et Patton s'entendent bien lors des opérations contre Pancho Villa, il n'en sera pas de même par la suite, Pershing considérant Patton comme un officier capricieux et arriviste. Lorsque, dans les années 20, George Patton demandera son aide à Pershing, ce dernier la lui refusera tout net. Commencera alors une longue traversée du désert pour le Californien.
US Nara



◀ Le Lieutenant-Colonel Patton posant devant son FT-17 du *1st Tank Battalion* en France, en 1918. C'est à cette époque que l'homme va prendre conscience des bouleversements tactiques que le char induit. Dès lors, parmi d'autres dont le *General Chaffee*, il n'aura de cesse de défendre l'idée d'un corps blindé indépendant de la Cavalerie et de l'Infanterie aux États-Unis.
US Nara



Quelques jours plus tard, il fête ses 33 ans, nous sommes le 11 novembre 1918. La guerre vient à peine de s'achever et Patton marque l'événement à sa manière, en écrivant une longue poésie dédiée à la paix. En janvier 1919, il reçoit la *Distinguished Service Cross* des mains de Pershing... tout en étant rétrogradé au rang de *Major*, ses promotions provisoires obtenues au cours de la Grande Guerre n'ayant pas été confirmées.

LE TEMPS DES ERREMENTS

Que devient ensuite George Patton ? Fort de son expérience des chars et conscient de la révolution que ces machines impliqueront dans « l'art » de faire la guerre, il souhaite se consacrer au développement d'une véritable Armée Blindée aux États-Unis. Mais une fois de retour au pays, il ne peut

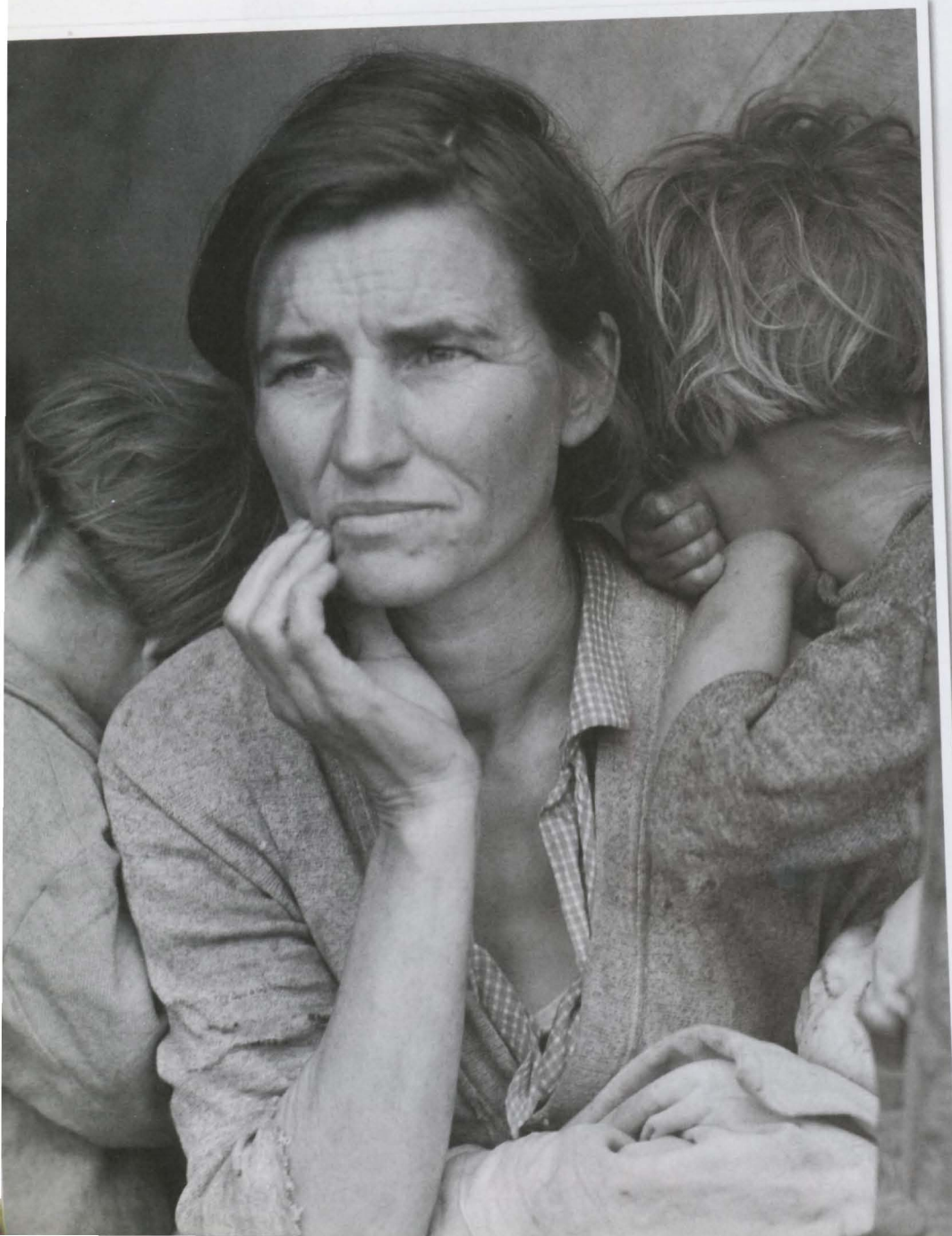
que constater le retour en force de la doctrine isolationniste. L'opinion publique et le Congrès américain, ne veulent plus de guerres et la nation américaine se renferme sur elle-même. À quoi bon alors entretenir une Armée puissante et innovante en termes de matériels et donc de doctrines d'emploi ? En 1920, les effectifs de l'*US Army* chutent à moins de 280 000 hommes. Dans les années qui suivent, les budgets fondent comme neige au soleil et les projets sont suspendus. Les Tanks passent aux oubliettes. Pis encore pour le Californien, l'état fédéral américain commence « à laisser tomber » les anciens combattants de la Grande Guerre, allant jusqu'à réduire pensions et aides financières pour les plus démunis. Dégoûté par ces méthodes et cette situation, Patton envisage un temps de quitter l'Armée ; mais pour quoi faire ?

Désabusé, il se rapproche de John Pershing qui lui refuse son aide pour cause de retraite imminente ; telle est la version « officielle » car, bien qu'à la retraite, Pershing demeurera actif jusqu'à l'orée de la Seconde Guerre mondiale et sera souvent consulté pour les questions liées à la Défense. Non, en réalité, le « vieux militaire » n'a guère d'amitié pour le jeune officier qu'il perçoit comme un arriviste manquant de diplomatie. Jugement sévère et vraisemblablement influencé par les difficultés relationnelles qui s'étaient posées entre les deux hommes durant la Grande Guerre.

Tant pis, Patton subira, comme tant d'autres militaires américains. Il « erre » de garnison en garnison, multipliant les affectations y compris dans les bureaux à Washington qui regorgent de « ronds de cuir » indignes selon lui de porter l'uniforme. Sans budgets, point de grandes manœuvres, aussi Patton s'occupe-t-il en lisant énormément, notamment des ouvrages ayant trait à l'histoire de cette Armée impériale allemande à laquelle il a contribué à faire rendre les armes, en pratiquant l'équitation et surtout en veillant à la bonne discipline des troupes dont il a le commandement. L'homme ne laisse rien passer, allant jusqu'à se montrer très sévère avec des soldats faisant peu cas des règlements. Avec lui, les chaussures sont cirées, les nœuds de cravate réglementaires, les jugulaires attachées, les uniformes impeccables et les effets soigneusement rangés dans les casiers... Mais dans le fond, Patton s'ennuie, tourne en rond, se morfond. Ironiquement, il se retrouve dans la même situation que ses adversaires d'hier, ces officiers allemands qui, au lendemain du traité de Versailles, se retrouvent privés de moyens dans une *Reichswehr* limitée à 100 000 hommes. Comme eux, il réagit en mettant l'accent sur l'instruction des quelques troupes qui servent sous ses ordres, en particulier les sous-officiers et officiers. George Patton développe ainsi un certain talent didactique et, partout où il passe, il met l'accent sur la formation théorique et pratique des cadres ainsi que l'entraînement des soldats qu'il emmène le plus souvent possible sur le terrain. Les moyens manquent, alors il se débrouille avec rien ou presque. Malgré cela, les années passent et se ressemblent.

Dans les années 20, on le retrouve à Hawaï où il occupe un poste d'état-major sans grand intérêt. Au moins rencontre-t-il sur place un officier de la *Navy* nommé Nimitz, lui aussi promis à un destin exceptionnel et dont il devient un ami proche. C'est aussi

▼ The Great Depression de 1929 résumait dans le regard d'une mère et le désarroi de ses deux enfants... La crise née du « jeudi noir » et ses répercussions déboucheront sur la grande marche du « Bonus » durant laquelle des milliers d'anciens combattants de la Grande Guerre viendront réclamer leur dû à Washington. Demande qui sera refusée par la force du fait de l'intervention de l'Armée à laquelle Patton prendra part sans émettre le moindre regret, même après coup... Library of Congress





1885-1945



◀ Maintien de l'ordre dans les rues de New-York à la fin des années 20. La crise économique du pays débouchera sur une crise morale et une reprise en mains « musclée » de la part du gouvernement fédéral américain. L'Armée comme la Police seront mobilisées pour faire taire les malheureux ruinés par les conséquences indirectes du crash boursier d'octobre 1929. Parmi ces « victimes », les anciens combattants de la Première Guerre mondiale qui se verront supprimer leur pension et les bons du trésor octroyés par Washington DC à leur retour d'Europe. Pour George Patton, cette agitation était à mettre au crédit des communistes...
Déjà !
US Nara



les bons du Trésor, que nombre d'entre eux avaient obtenus en 1919 en récompense de leurs « bons et loyaux services », sont purement et simplement annulés. Ils sont ruinés. Des milliers d'ex-*Doughboys* se révoltent alors pacifiquement en organisant une marche de protestation vers Washington. Avec femmes et enfants, dans le dénuement le plus total, campant à l'aide de moyens de fortune dans un gigantesque bidonville situé aux portes de la capitale, ils sont plus de 20 000 à vouloir faire valoir leurs droits auprès des sénateurs et de la Maison Blanche. Ils n'en auront cependant pas l'occasion et seront chassés sans ménagements par des troupes aux ordres de MacArthur et de Patton, qui commande alors le *3rd Cavalry Regiment*. Le sang sera versé et les morts se compteront par dizaines. L'affaire est tragique. Cependant, Patton semble finalement peu affecté par la répression brutale contre ces malheureux anciens combattants dont il a été l'un des principaux acteurs. Cet événement et ses conséquences funestes et peu glorieuses pour l'*US Army*, il les mettra sur le compte d'agitateurs bolchéviques téléguidés par le Kremlin. Une explication parmi d'autres mais en l'occurrence pratique bien qu'infondée. Il est toutefois difficile de savoir si cette révolte sera à l'origine de l'anticommunisme primaire du futur général.

◀ Les queues devant les « soupes populaires » ne cessent de s'allonger au fil des banqueroutes et des faillites des entreprises et des banques américaines touchées de plein fouet par la crise de 1929 ; une crise qui atteindra la « vieille Europe » à partir de 1930 et qui prendra de l'ampleur en 1932. Précarité et chômage seront alors de rigueur pour nombre d'Européens, l'Allemagne étant la plus touchée. C'est en partie sur ce terreau fertile du mécontentement populaire qu'Hitler s'implantera dans le cadre des élections allemandes.
US Nara

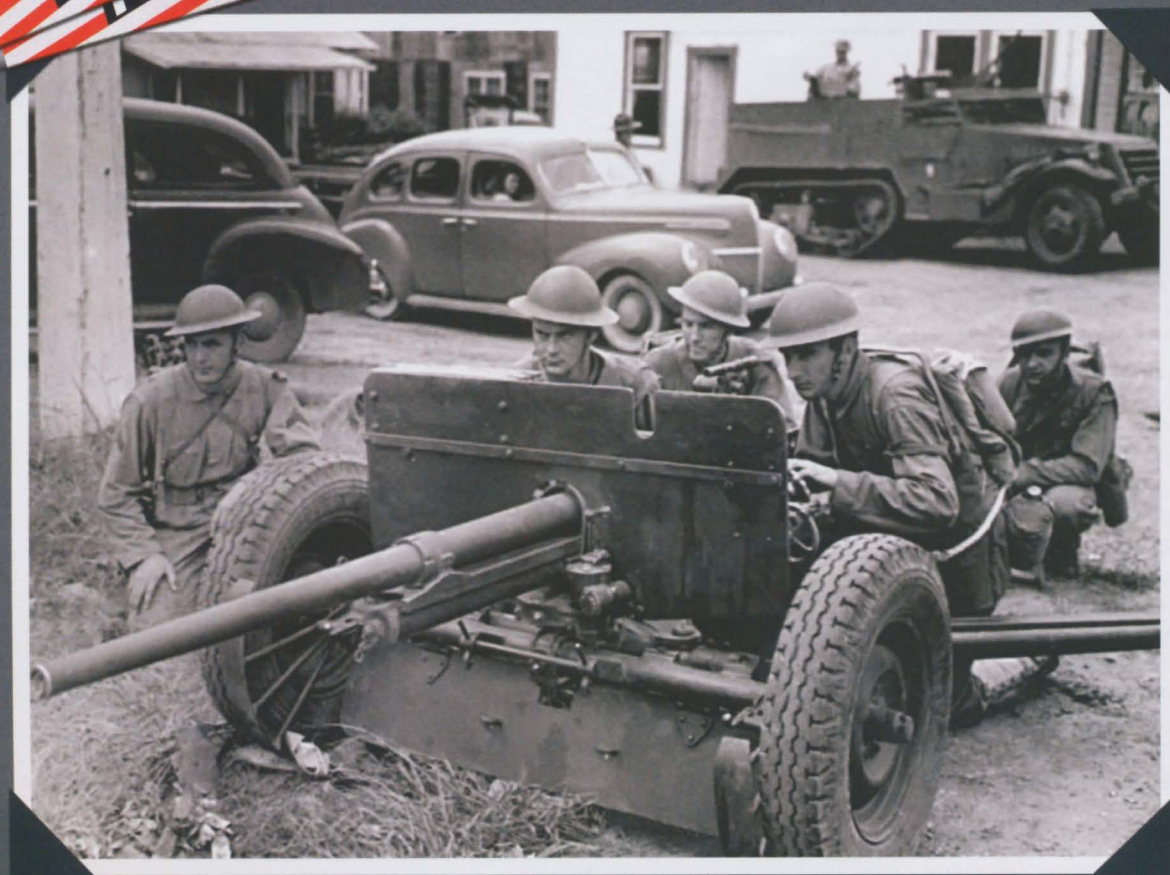
à cette époque qu'il croise Dwight Eisenhower avec lequel – déjà – les relations sont tendues pour ne pas dire houleuses. Patton est un homme de terrain, d'action, alors que « Ike » est un planificateur, un officier d'état-major qui travaille sur des statistiques et des données objectives. Bien qu'ayant mutuellement conscience de leur valeur respective, ils ne se comprennent guère et ça ne changera pas dans les années à venir. Patton fonctionne à l'affect et à l'instinct alors qu'Eisenhower est pragmatique et réaliste. Et la valse des affectations de se poursuivre pour notre homme...
L'année 1929 est marquée du sceau de la grande dépression aux États-Unis. L'économie s'effondre et des

milliers de familles se retrouvent brutalement privées de ressources. Désespérés, certains barons de l'industrie et magnas de la finance se suicident. Les banques font faillite, entraînant avec elles leurs clients. Des millions d'Américains perdent ainsi leurs économies et le flot des sans-abris ne cesse de grossir. Le pays ne peut plus venir en aide au nombre toujours croissant de chômeurs, hormis en ouvrant des « soupes populaires ». En 1932, le désarroi social empire sans que le président Hoover ne prenne de mesures. Bientôt, la situation vire à la catastrophe et la colère gronde lorsque le Trésor fédéral cesse de verser leurs misérables pensions aux anciens combattants ; en prime,



Canons antichars de 37mm appartenant à la 2nd Armored Division de Patton au cours d'un exercice en Caroline du Sud ainsi que dans le Kentucky.

(toutes photos : US Nara)





Chars moyens M2A1 (un canon de 37mm et huit mitrailleuses (!)) du 67th Infantry Regiment (Tanks) en manœuvre en 1940 dans le Sud des USA. Jusqu'à la création de l'Armored Force, les chars américains dépendaient soit de l'Infanterie, soit de la Cavalerie, à l'instar de ce qui se passait en France à la même époque. Les efforts du General Adna Chaffee (premier « patron » de l'Armored Force) soutenu par Marshall permettront la naissance d'une Arme totalement nouvelle. Patton contribuera très largement à cette évolution doctrinale de l'US Army.

Scout Car du 3rd Cavalry Regiment armé de mitrailleuses antiaériennes photographié au cours d'un exercice en 1939. Totalement dépassé, ce type d'engins ne sera jamais envoyé au front durant la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, pragmatiques, les Américains continueront à les utiliser, servis par des civils volontaires, pour conduire des patrouilles dans le pays à la recherche d'espions de l'Axe ou de toute activité suspecte ! De la même manière, les pilotes civils inaptes à la guerre seront astreints à patrouiller au-dessus des grandes zones désertiques du Sud du pays.



US



Chars légers M3 appartenant à la 2nd Armored Division alors commandée par George Patton au cours d'une série d'exercices en Caroline du Sud.

Ce petit char connaîtra une longue carrière aussi bien aux mains des tankistes américains que de leurs alliés britanniques ou encore français. Encore en dotation à la fin de la Seconde Guerre mondiale dans sa version M5A1, il était principalement utilisé pour les missions de reconnaissance. Bien après-guerre, l'on en trouvera encore quelques-uns (modernisés), jusque dans les années 80, au sein de l'arsenal mexicain ou encore bolivien !





Deux belles photos présentant les célèbres « Purple Heart » wagons de l'US Army. Il s'agit de Half-Tracks armés d'une pièce de 75mm (dérivée du modèle français) et utilisés en guise de chasseurs de chars au sein des premiers Tank Destroyer Battalions. Ces engins seront notamment engagés en Afrique du Nord, en Tunisie, ainsi qu'en Sicile contre les troupes allemandes. Mal protégés et peu discrets, ces véhicules n'avaient que peu de chances de l'emporter face à un ennemi déterminé, d'où son surnom faisant référence à une décoration américaine souvent remise à titre posthume aux équipages de ces Half-Tracks... Nous sommes ici avec les machines du 93th Tank Destroyer Battalion, en Caroline du Sud, à l'été 1941. L'unité fait alors partie de la 1st Army.

Des « rouges » ou des « bleus », qui l'emportera ? Lors des exercices de l'US Army s'étendant sur plusieurs jours et divers états, les camps étaient symbolisés par de simples pièces de tissus (comme ici) attachées aux engins. Patton participera très activement à ces manœuvres, soit en tant que commandant d'unité, soit en tant qu'arbitre.





Une chose est certaine, Patton est argenté et issu d'un milieu très favorisé ; lorsqu'il est en permission, il partage son temps entre la luxueuse propriété de son épouse dans le Massachusetts, le ranch californien dont il a hérité de son père ou bien les yachts de ses amis fortunés. C'est un conservateur américain « pur sucre » qui n'a cure des avancées sociales et ne se soucie pas du destin des autres ; cette image est antinomique avec l'intérêt par contre bien réel qu'il portera aux soldats servant sous ses ordres et dont il s'estimera toujours responsable. On le comprend, l'homme est complexe et pétri de contradictions. Patton part de nouveau pour les îles Hawaii ; si l'archipel est paradisiaque, ce n'est pas le cas de la vie de notre homme qui y broie du noir. Alcool et maîtresses sont au rendez-vous, au point que son mariage bat de l'aile et que sa vie menace de basculer, au sens imagé comme propre du terme puisqu'il se blessa sérieusement au cours d'une sortie en mer, manquant de peu de mourir. Suivent diverses affectations dont une en tant qu'instructeur à la *Cavalry School*. En 1937, Patton prend la tête du *5th Cavalry Regiment* basé à Fort Clark, Texas. Au gré de ses mutations, il fait également la connaissance d'Omar Bradley avec lequel il servira plus tard en Afrique du Nord puis en Europe. En octobre 1938, Patton se morfond et songe de nou-

veau à quitter l'*US Army*. C'est à cette époque qu'il reçoit une nouvelle feuille de route ; cette fois-ci, il part rejoindre son ami George Marshall qui, prenant ses fonctions à l'état-major général, a souhaité avoir Patton à ses côtés.

Le choix de Patton par Marshall n'est pas innocent car, au cœur du pouvoir américain, chacun s'attend désormais à ce que le pire n'arrive en Europe. Or, le président Roosevelt et ses conseillers proches savent pertinemment que l'*US Army* n'est pas prête à entrer en guerre et la nation encore moins. L'idée consiste donc à ne pas perdre de temps et à se préparer au mieux et de la manière la plus discrète possible. Patton et d'autres officiers supérieurs sont chargés de jeter les bases de l'*Armored Force*, une entité qui, enfin indépendante de l'Infanterie et de la Cavalerie (ce qui n'était pas le cas du *Tank Corps* constitué lors de la Grande Guerre), encadrera les unités blindées américaines. Ces hommes, parmi lesquels le général Adna Chaffee qui sera le premier « patron » de l'*Armored Force*, ont tout à faire car ils partent de zéro ou presque : développement de nouveaux modèles de chars dont le M3 inspiré du char B1bis français, structure des unités, organisation de grandes manœuvres dans le Sud des États-Unis, doctrines de combat, création de centres d'instruction, dont un gigantesque dans le désert, à cheval entre la Californie natale de

Patton et l'Arizona, etc. Mais pour notre homme, ce qui compte avant tout, c'est l'esprit de corps. Pionnier dans son domaine, Patton redouble de sévérité, notamment vis-à-vis de ses officiers auxquels il ne « passe » rien car devant montrer l'exemple. C'est ce type de raisonnement qu'il lui fera dire en 1944, en Lorraine, qu'il regrette le nombre peu élevé de pertes au sein du corps des officiers, preuve selon lui de leur manque de courage.

ENFIN, L'HEURE DE GLOIRE !

En septembre 1939, la Seconde Guerre mondiale éclate en Europe. Jour après jour, George suit le développement du conflit à l'aide de vastes cartes d'état-major punaisées sur les murs de son bureau. Ses prédictions s'avèrent justes ! Comme l'Allemand Guderian, l'Anglais Liddell Hart et même ce Français inconnu répondant au nom de Charles de Gaulle, Patton croit que cette guerre sera mécanique et que les offensives seront blindées. L'effondrement de la Pologne en quelques semaines puis la tragique campagne de France lui donnent totalement raison. Notre homme est désormais persuadé que sa nation ne tardera plus à entrer en guerre. Mais l'Amérique est plongée dans le désarroi de ses contradictions et Washington réagit avec la plus grande des inerties ! Il faut attendre juillet 1940 pour



► Colonne de chars légers M3 de l'*US Army* photographiée durant les grandes manœuvres de 1941 en Louisiane. Exercices auxquels Patton participera en tant qu'arbitre entre les « rouges » et les « bleus ». US Nara



1885-1945

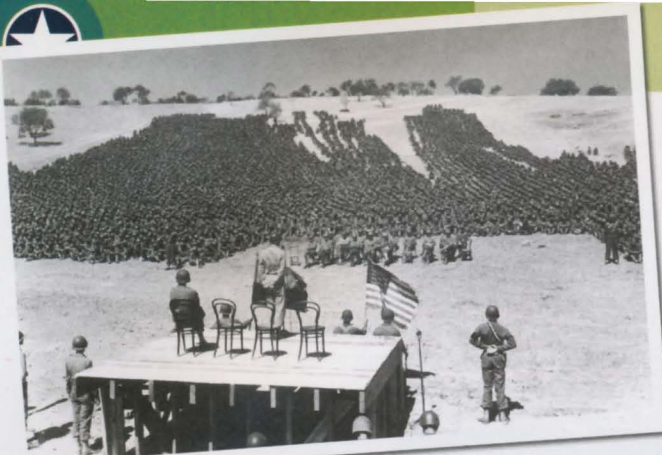


◀ Équipage américain d'un char M3 pris en photo à Souk El-Arba, en Tunisie, le 23 novembre 1942. Débarqués en Afrique du Nord française dans le cadre de l'opération « Torch », les GI's partent rapidement se frotter aux Allemands et aux Italiens en Tunisie. Les premiers combats, dont ceux pour le contrôle de la passe de Kasserine, virent à la catastrophe, ce qui provoquera la nomination de Patton par « Ike » à la tête du II Corps. Il faudra tout le talent mais aussi la poigne du Californien pour rétablir la situation, à commencer par redonner un moral de vainqueurs à ses troupes. Cette reprise en mains passera aussi par une discipline stricte qui va à l'encontre de bien des idées reçues concernant les troupes américaines durant la Seconde Guerre mondiale. « Malheur » au soldat qui n'aurait pas boucler sa jugulaire ou rectifier sa tenue en présence de Patton !
US Nara

que le gouvernement fédéral autorise enfin Marshall à créer deux *Armored Divisions* à partir d'éléments épars. Patton organise une brigade blindée pour la *2nd Armored Division*, la future « Hell on wheels », mais les crédits font encore défaut car, empêtrés dans des problématiques électoralistes, les sénateurs tardent à les faire débloquent ; certains, notamment dans le Nord-Est des États-Unis, ont été élus grâce aux voix des puissantes et influentes minorités allemandes qui voient d'un mauvais œil leur pays d'adoption se préparer à faire la guerre à leur pays d'origine... Tant pis, le Californien va jusqu'à payer avec ses propres deniers des pièces détachées pour ses chars. À l'orée de ses cinquante ans, Patton est nommé *Brigadier-General*. Sa légende est définitivement en marche, comme en témoignent les surnoms que ses hommes lui donnent : le « Vieux », « Sang et tripes », « Flash Gordon » ou encore « le Frelon vert », sobriquets hérités de *comics* de l'époque. Le quotidien de George consiste à former ses équipages pour qu'ils soient prêts à en découdre. Pour cela, point de secrets : manœuvres épuisantes, exercices permanents et stricte discipline sont de mise, sans oublier une « louche » de complicité avec les soldats. Ne se plaît-il pas à affirmer qu'un « litre de sueur à l'entraînement économise un litre de sang » ? Patton donne libre

cours à son côté théâtral, usant d'un langage de charretier, arpétant les terrains de manœuvre à bord de divers engins qu'il a fait modifier dans ses ateliers régimentaires, dont un char léger M3, équipés de sirènes surpuissantes. L'homme est désormais un personnage public. En cela, il ne manque bien sûr pas d'intéresser la presse. C'est ainsi qu'il fera la couverture de « Life magazine » en juillet 1941. Une couverture chasse l'autre et, en décembre 1941, c'est l'attaque surprise des Japonais contre Pearl Harbor qui s'étale dans tous les kiosques américains ; tragédie que Patton, maintenant divisionnaire, avait prédite dans un mémo extrêmement précis daté de son second passage aux Hawaï ! Mais qu'importe, la nation est en guerre et Patton va pouvoir pleinement exprimer son talent. À l'automne 1942, les Alliés se préparent à lancer l'opération « Torch », le débarquement de troupes anglo-américaines en Afrique du Nord Française (Maroc et Algérie). Le « Vieux », qui est parti prenant dans l'affaire, se frotte très vite au flegme des Britanniques qui voient en lui un général digne des pires productions cinématographiques d'Hollywood. D'aucuns, dont Alexander, feront même pression sur Eisenhower pour que Patton soit relevé de son commandement : comment en effet faire confiance à un personnage qui porte deux colts à crosses

de nacre tel un cow-boy, ce en lieux et places d'une arme réglementaire ? Mais « Ike » soutient son turbulent subordonné et, le 8 octobre 1942, le débarquement a bel et bien lieu. Après quelques accrochages, une fois passés les atermoiements des autorités militaires et politiques françaises à Alger, les choses rentrent dans l'ordre. Patton reste au Maroc où il occupe des fonctions politico-diplomatiques et militaires. Il profite de son temps libre pour visiter les ruines romaines de la région, dont celles de Volubilis, à côté de Meknès, et les champs de bataille des guerres puniques. À la surprise de ses officiers d'état-major, il retrouve l'endroit précis de ces combats pourtant vieux de plusieurs siècles, alors même qu'il n'avait jamais mis les pieds dans la région. À ceux qui verbalisent leur étonnement, il répond : « *mais voyons, j'y étais, oui, j'étais l'un des légionnaires morts ici pour la grande Rome* » ; croyance en la réincarnation encore et toujours. De son côté, Erwin Rommel chassé d'Égypte et de Libye par la *8th Army* de Monty est parvenu à ramener les restes de son *Afrika-Korps* jusqu'en Tunisie, où il ne cesse de recevoir des renforts, dont une *Tiger-Abteilung* et la *10. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Friedrich *Freiherr* von Broich. Le « Renard du désert » donne une leçon aux GI's inexpérimentés lors de la bataille de la passe de Kasserine.



▲ Assis sur une chaise, Patton s'adresse dans une sorte de « grande messe » aux soldats du 16th Infantry Regiment de la « Big Red One » au lendemain de la libération de la Sicile. C'est à ces occasions que l'homme se forgera l'image d'un général proche de ses hommes ; d'autant plus proche que son langage « fleuri » ne manquera pas de marquer les esprits... Toutes photos : US Nara

► Le Lieutenant-Colonel Lyle Bernard, « patron » du 30th Infantry Regiment, photographié en pleine discussion avec Patton, près de Brolo. Messine et son détroit ne sont plus loin comme en témoignent la pancarte. Il n'empêche, Patton aura beau multiplier les opérations de contournement et les débarquements sur la côte septentrionale de la grande île, les « Krauts » lui échapperont !

▼ Des éléments de l'état-major de Patton en plein travail, abrités dans des ruines romaines en Sicile. Clin d'œil du général à sa passion pour l'histoire antique.

« Ike » nomme alors Patton à la tête du II Corps pour rétablir la situation et revigorer les soldats américains. L'arrivée de « Sang et tripes » provoque un électrochoc au sein de la troupe, d'autant qu'elle s'accompagne de discours de ce type : « *L'objet de la guerre n'est pas de mourir pour son pays, mais de faire en sorte que le salaud d'en face le fasse pour le sien* ». En à peine quelques jours, il fait rétablir une discipline de fer. Il ne fait pas bon croiser le général au bord d'une piste en n'ayant pas bouclé sa jugulaire... La reprise en mains est totale et porte ses fruits. Le II Corps contre-attaque, en coopération avec les Anglais et les Français ; c'est un succès et la notoriété de notre homme n'est plus à faire ! Quelques semaines plus tard, en mai 1943, Allemands et Italiens lâchent prise et se rendent. La Tunisie est libérée par les Alliés et l'Axe définitivement expulsé d'Afrique. Reste désormais à prendre pied en Europe... C'est chose faite dès le mois de juillet 1943 durant lequel Patton, qui dirige la 5th Army, débarque avec les Anglais de Montgomery en Sicile. C'est l'opération « Husky ». Une véritable course de vitesse s'engage alors entre les



deux armées alliées. Les *Tommies* de Montgomery piétinent sur la route de l'Etna, en direction de Messine. Quant à Patton, ses tankistes affrontent les *Panzer-Grenadiere* qui lui barrent la route vers le Nord puis l'Est. Le « Vieux » pousse ses hommes au maximum, chassant les « planqués » qui selon lui sabordent le moral de ses troupes. Le 3 août, lors d'une visite dans un hôpital de campagne de la 1st Infantry Division, la « Big Red One », il commet l'erreur de gifler avec ses gants un soldat hospitalisé qu'il estime être un couard. Le 10, le général recommence avec un autre GI. Il est intéressant de noter que ces deux soldats avaient été l'un et l'autre hospitalisés pour « troubles nerveux ». Le premier souffrait d'une malaria mais en était à sa nième hospitalisation depuis son arrivée en Afrique du Nord tandis que le second, lui, avait déjà tenté de désertir à plusieurs reprises... En attendant, Palerme puis Messine tombent dans l'escarcelle de George Patton le 17 août. Un Patton qui se couvre une fois de plus de gloire comme un César mais qui est conduit à une disgrâce temporaire, à la suite de ces affaires de violences qui le rattrapent à cause d'un correspondant de presse. Sa réputation est ternie tandis que les journaux font leurs choux gras de ces deux affaires et que l'opinion publique américaine est outrée. En haut-lieu, c'est un tollé de protestations, aussi bien de la part des Américains que des Britanniques. Même les politiques s'en mêlent et réclament sa tête. Mais « Ike » couvre son général qu'il contraint tout de même à faire amende honorable. L'officier s'excuse, ou du moins tente de le faire, devant ses

soldats, qui pour la majorité d'entre eux le soutiennent, mais rien n'y fait et il doit subir une « mise en quarantaine » à Malte puis en Grande-Bretagne. Le Californien promet de mieux se tenir mais « Ike » se montre intraitable. Alexander savoure la nouvelle tandis que Montgomery exulte. Quant à Omar Bradley, il se désolidarise de son ami. Patton le guerrier, le valeureux, le général le plus aimé des Américains passe ainsi une année loin des champs de batailles. Il en profite pour visiter l'Égypte et le Moyen-Orient où il explore les champs de bataille d'Alexandre le Grand. Sur le plan de sa vie de couple aussi, les choses vont mal et les retrouvailles avec Béatrice se font rares...

Tandis que les Soviétiques s'apprêtent à lancer une nouvelle grande offensive estivale pour briser les reins de la *Wehrmacht* à l'Est, les Alliés peaufinent leur plan d'invasion de l'Europe occidentale ; c'est l'opération « Overlord », le débarquement de plusieurs divisions sur les côtes de Normandie. Pour tromper l'ennemi, Britanniques et Américains multiplient les ruses, dont la création d'une fausse armée américaine sensée débarquer dans le Pas-de-Calais. Et c'est Patton qui en hérite, remplaçant à ce poste Hodges. Cette armée fictive, c'est la célèbre 3rd Army qui, en réalité, montera en puissance progressivement jusqu'à son intervention en Normandie quelques semaines après le D-Day. C'est à sa tête que George Patton percera les maigres défenses allemandes au Sud de Saint-Lô pour ensuite exploiter en Bretagne et vers l'Est de la France. Ironie du sort, Patton sert sous les ordres d'Omar Bradley,





1885-1945



l'un de ses bras droits en Afrique du Nord et en Sicile. Après l'opération « Cobra » qui marque le début de la fin de la résistance des Allemands en Normandie, Patton conduit ses troupes avec énergie et brio. Il s'enfonce en France, libérant villes et villages à la vitesse de ses colonnes de chars. La 3rd US Army fonce, fonce encore, fonce toujours, en direction de l'Est. Elle bouscule les Allemands qui ne parviennent pas à enrayer son offensive. Patton rêve de finir la guerre à lui seul en quelques semaines. Mais la logistique ne suit plus et le Californien doit marquer le pas dans l'Est de la France, en Lorraine. Sans essence, les chars du « Vieux » sont stoppés. Que fait le général ? Il fonce voir « Ike » qui lui explique que Monty a désormais la priorité en terme de ravitaillement pour ses opérations en Belgique et aux Pays-Bas. Patton a beau faire, Eisenhower ne veut rien entendre. La victoire par KO échappe au tumultueux Patton. Quand il reçoit de nouveau de l'essence et l'appui de l'aviation tactique, il est trop tard. Certes, Nancy a été libérée, mais les Américains sont sévèrement accrochés à Metz par les Allemands qui ont eu le temps de s'organiser. Il faudra un long siège pour que la ville fortifiée finisse par tomber. Patton s'empare ensuite de la Sarre et avance vers l'Est mais, en décembre 1944, il réoriente magistralement son Armée pour foncer



◀ Pour les tankistes de la 3rd Army de Patton, la Normandie se sera résumée aux quelques jours nécessaires à la percée organisée par l'opération « Cobra ». Ensuite, ce sera le temps de l'exploitation vers la Bretagne puis vers Paris !
US Nara

plein Nord afin de contribuer à stopper l'offensive des Ardennes lancée par les divisions du Reich. « Wacht am Rhein » s'essouffle, Bastogne est sauvée par la 4th Armored Division de Patton et la résistance des paras de la 101st Airborne Division. Prochaine étape, la ligne « Siegfried ». En février 1945, notre homme entre en Allemagne en s'emparant de Trèves. En mars c'est au tour de Coblence de tomber entre les mains

de la 3rd Army. Le Rhin est franchi en plusieurs points. À cette occasion, Patton télégraphie à « Ike » « qu'il vient de pisser dans le Rhin ». Le rêve d'empire millénaire du Führer s'achève, l'Allemagne est à l'agonie. Le 22 avril, Patton décide d'une nouvelle offensive tout en précisant à ses divisionnaires de ne pas maltraiter les prisonniers de guerre allemands car, en cas de conflit avec les Russes, ceux-ci pourraient bien lui être utiles...



◀ Les Sherman du 784th Tank Battalion se préparent à foncer plein Est, vers le cœur de l'Allemagne hitlérienne. Au premier plan, en tête de colonne, un M4A3 armé de la pièce de 76,2mm (ici sans frein de bouche) semblant être camouflé en deux tons. Particularité de cette unité : elle n'était composée que de soldats noirs (à l'instar d'ailleurs de deux autres bataillons blindés opérant en Europe). Arrivée en France pour Noël 1944 et affectée à la 104th Infantry Division (entre autre), l'unité combattra jusqu'en mai 1945 dans le giron de la 3rd Army. C'est notamment devant les hommes du 784th Tank Battalion que Patton fera la déclaration suivante début 1945 : « Cessez d'appeler les Allemands les « Jerries » car c'est bien trop sympathique. Si vous devez donner un surnom à ces fils de pute, appelez-les « Krauts ». Ça vous rappellera le bruit des saletés de bestioles que vous écrasez sous vos godasses au pays. Le mieux, c'est encore de ne pas les appeler et de tuer ces salopards, de les renvoyer à leur merde ».
US Nara

► Belle vue d'un *Half-Track* antiaérien M16 (le *Flakvierling* à la sauce US) photographié dans une rue allemande. Globalement, Patton ne fera pas mystère d'une certaine sympathie à l'égard des Allemands qu'il tient en estime, à l'encontre des Soviétiques. Ainsi, en Autriche et en Bavière, les unités de la 3rd Army seront les seules dans le camp allié à établir des listes précises des armes, munitions, matériels et véhicules saisis sur l'ennemi... juste au cas où il faille réarmer celui-ci pour reprendre la lutte contre les Russes au sein de la coalition occidentale ! Inutile de dire qu'une fois la chose découverte, « Ike » entrera dans une colère noire !
Coll. Anderson



▼ Un Sherman M4A3 embarque à bord d'une péniche des *US Coastal Guards* afin de franchir le Rhin ; fleuve dans lequel Patton « pissera » en guise de signe de la victoire lorsque ses forces commenceront à le franchir.
Coll. Kadari

Il pénètre en Autriche ainsi qu'en Tchécoslovaquie. Bien que parvenu le premier aux abords de Prague, il s'abstient de prendre la cité, Londres et Washington ayant décidé de laisser la ville aux Soviétiques. Politique et stratégie ne font pas toujours bon ménage. Le 8 mai 1945, les éléments de pointe de l'Armée Patton

font leur jonction avec les Russes. La Seconde Guerre mondiale vient de s'achever en Europe. Pour Patton, il est temps de profiter de sa popularité avant de partir pour le Pacifique afin d'en finir avec les « Japs » ; c'est du moins son souhait le plus cher. Partout, il est accueilli en héros et en triomphateur.

Les Belges et les Luxembourgeois l'adorent, les Américains lui font des ovations, les Français sont amusés par ses manières rudes et même les Britanniques reconnaissent en lui un stratège de grande valeur. Seul ombre au tableau, l'homme a beau faire des efforts, il n'est guère apprécié par les Soviétiques, ce qui est d'ailleurs réciproque. L'anticommunisme de Patton ne s'accommode pas de ces temps de diplomatie...

UNE FIN DE VIE DOULOUREUSE

En juin 1945, George Patton retourne en Allemagne après une triomphale « tournée de la victoire » aux États-Unis et quelques jours de repos en Californie en compagnie de son épouse. Toujours aussi impulsif, il critique vertement la dénazification, ce qui l'expose de nouveau au courroux de la presse américaine. Pour ne rien arranger, Patton défend le principe de l'instauration d'un service national obligatoire ce qui, l'on s'en doute, est dans l'opposition la plus complète par rapport au point de vue de l'opinion publique américaine qui, puisque la guerre en Europe est terminée, demande le retour des *Boys* « à la maison » sans délai ! Pour « Ike », qui couvre plus ou moins régulièrement les déclarations





▲ Patton « le flamboyant ! »

◀ Une colonne mécanisée américaine déferlant sur l'Allemagne, empruntant un Autobahn sur lequel des centaines de Landser désormais prisonniers prennent la route des camps alliés le long du Rhin. En tête de colonne, roule un M4A3 à canon de 76,2mm jouissant d'une plaque de blindage additionnelle sur son glacis (bricolage des ateliers régimentaires). La guerre est sur le point de s'achever et, avec elle, la carrière puis la vie de George Patton !

▼ Patton vient de « passer un savon » à l'équipage de ce M4A3 couvert de sacs de sable, seule protection contre les *Panzerfauste* allemands. Toutefois, ces dispositifs improvisés (surtout les plaques de blindage découpées dans des épaves ou bien le béton coulé sur le glacis des engins (!)) entraînent des soucis mécaniques liés au surpoids.

Toutes photos : US Nara

maladroites de Patton à propos des Soviétiques et des dangers du communisme, les choses vont cette fois beaucoup trop loin ! Patton perd le commandement de « sa » 3rd Army et son poste de gouverneur militaire de Bavière où jusqu'alors il conduisait une dénazification indolente. Même Marshall lui tourne le dos. Quant au président Truman qui a remplacé Roosevelt, il ne veut pas entendre parler du soldat. Abasourdi par cette décision et lâché de toute part, George Patton prend la tête de la 15th Army... qui se résume à une poignée de soldats affectés à des tâches purement administratives. Grandeur et décadence. L'homme est amer pour ne pas dire aigri. Ça va mal, très mal pour le « Vieux ». Pour se détendre, il donne libre cours à ses loisirs et visite l'Allemagne ruinée. Il sait qu'il n'ira pas dans le Pacifique et que son heure de gloire est désormais révolue. Le 9 décembre 1945, il part chasser le faisan accompagné de quelques amis. Sur le trajet, le long d'une nationale, son véhicule heurte de plein fouet un GMC qui venait de soudainement couper la route de la limousine pour s'engager dans un sentier. Le choc n'est pas violent et tout le monde sort des véhicules. Tout le monde, sauf Patton, un « peu sonné » mais qui malgré tout semble bien aller. En fait, Patton est paralysé, il ne peut plus

bouger ses deux jambes, ne sent plus la partie inférieure de son corps et respire de plus en plus mal. Il est conduit d'urgence dans un hôpital militaire d'Heidelberg où les médecins font un diagnostic plus que réservé. Les meilleurs chirurgiens sont appelés à son chevet mais rien n'y fait et son état est jugé critique. Son épouse arrive par un vol spécial. Elle assistera à l'agonie de son

mari. Le 21 décembre 1945, en fin d'après-midi, George Patton décède d'une insuffisance cardiaque. Selon ses souhaits, il est inhumé au cimetière militaire américain de Hamm, au grand-duché du Luxembourg, au milieu des hommes de « sa » 3rd Army. Une haie d'honneur composée de milliers de GI's émus lui aura rendu un vibrant hommage pour son dernier voyage. ■



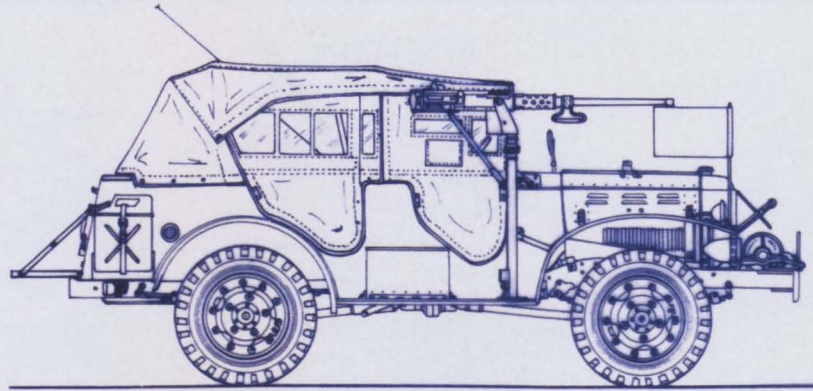
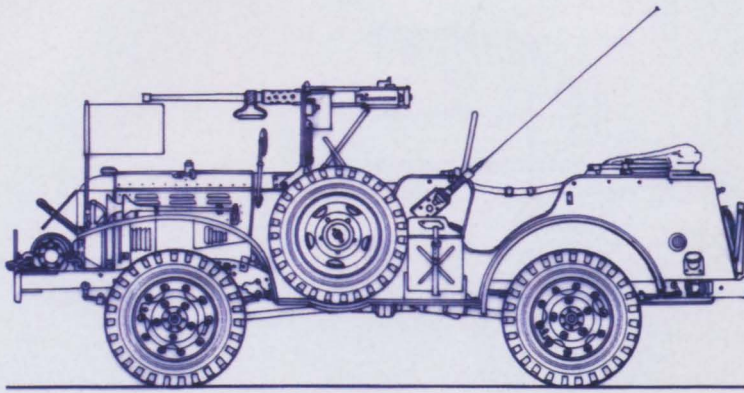


▼ Ébahi, Patton accompagnant Bradley et « Ike », découvre l'ampleur des vols commis par le gouvernement allemand dans les musées et les collections privées d'art de l'Europe occupée. Tableaux, sculptures, et œuvres en tout genre avaient été soigneusement cachés dans des mines en Allemagne. Du fait de ses critiques concernant la dénazification, George Patton tombera en disgrâce dès l'été 1945. Cette fois, « Ike », qui entrevoit déjà son avenir politique, ne le couvrira pas !
US Nara



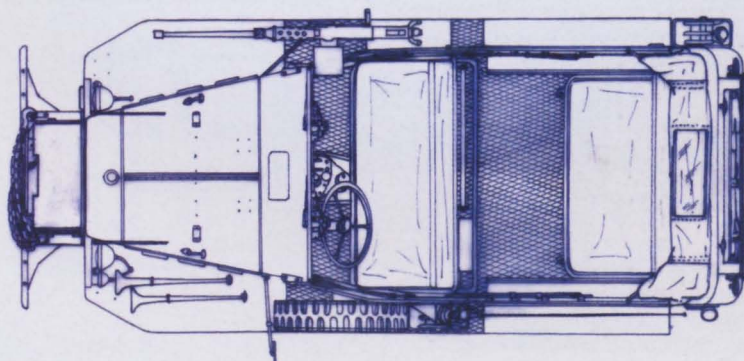
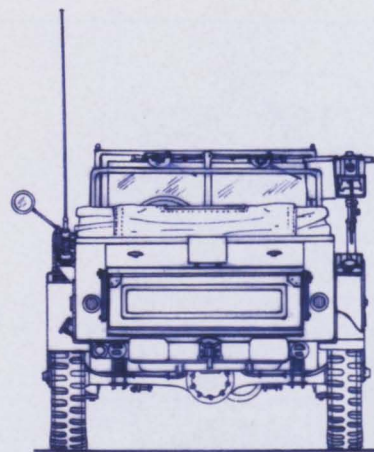
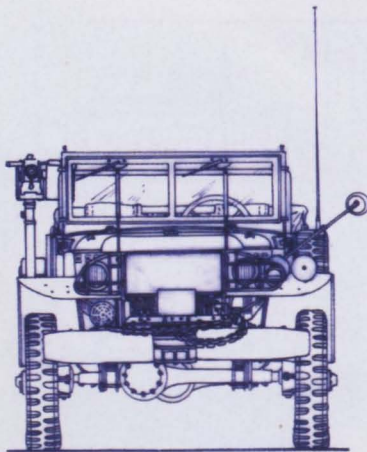


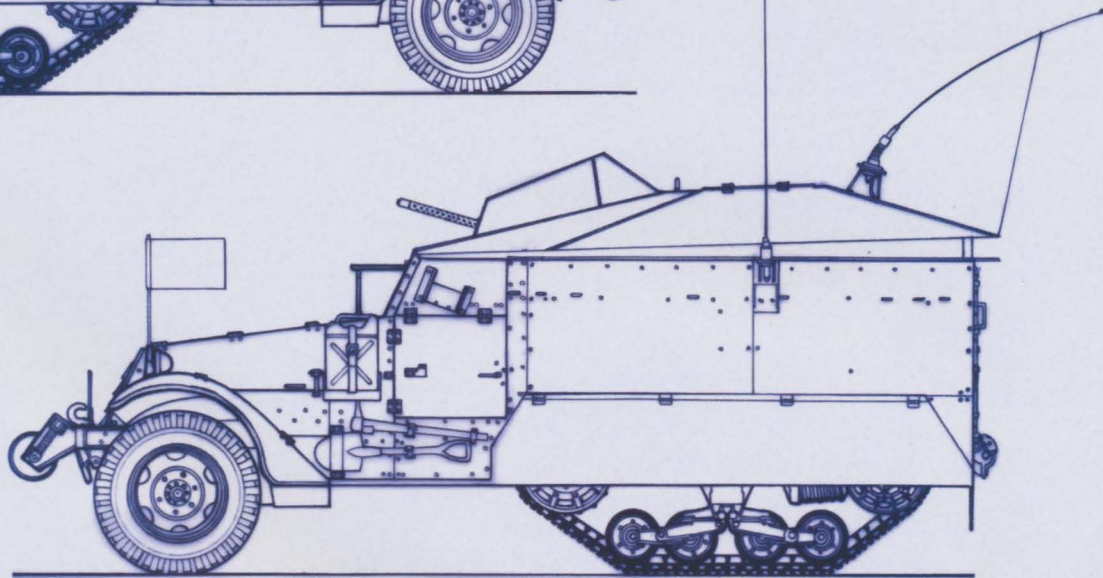
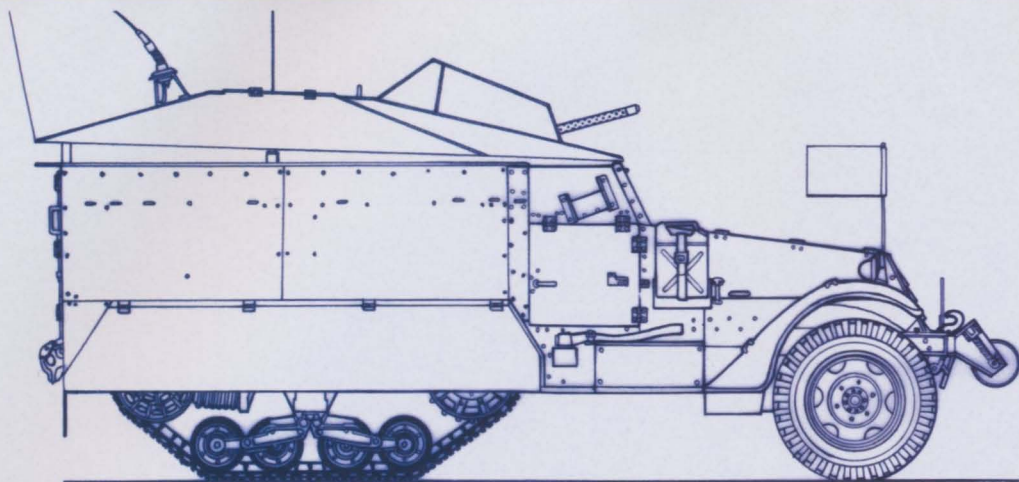
1885-1945



DODGE T214 TRUCK, 3/4-TON, WC-57 COMMAND RECONNAISSANCE, WINCH (GENERAL PATTON)

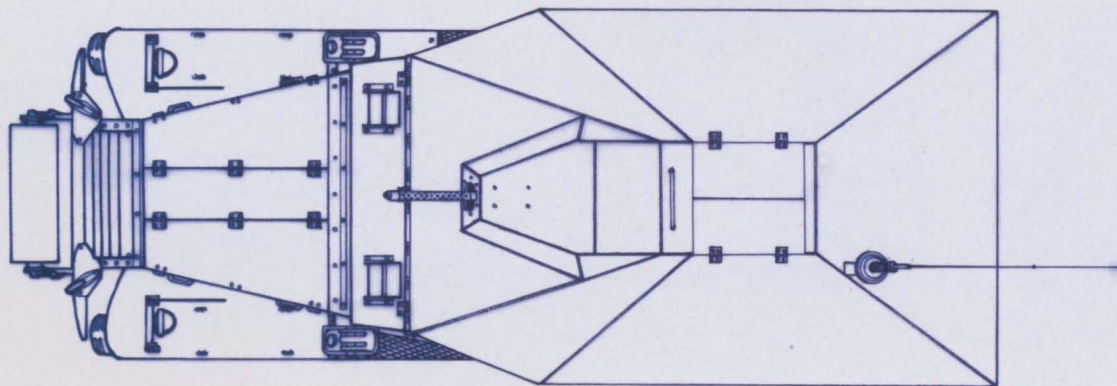
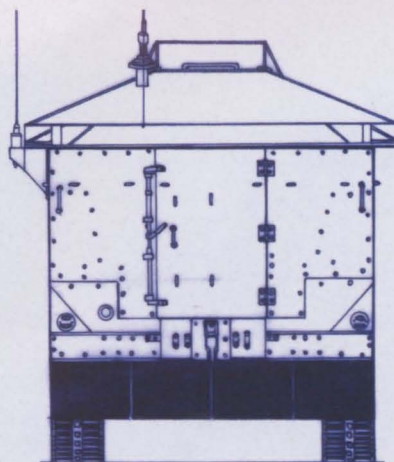
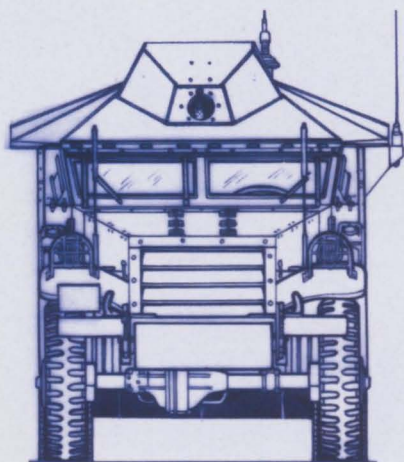
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008





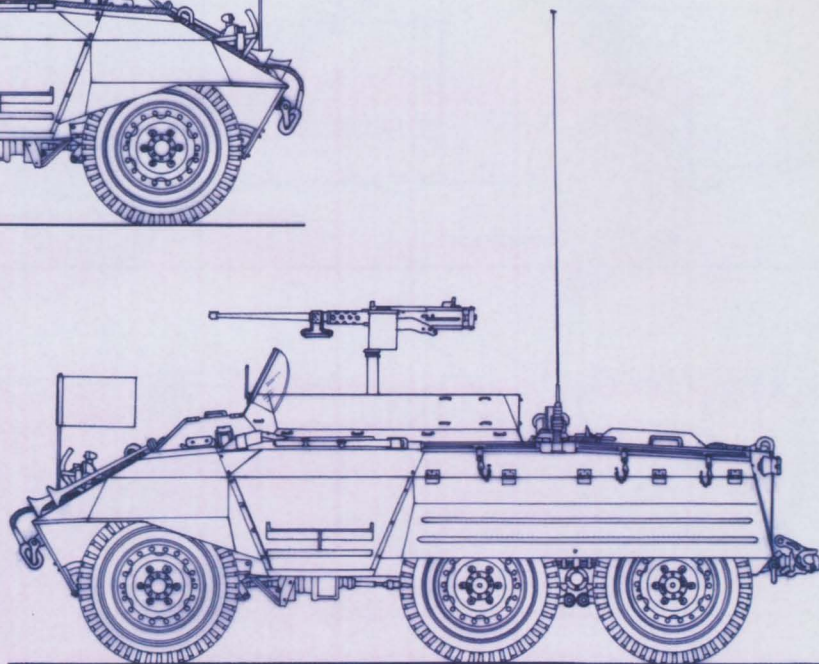
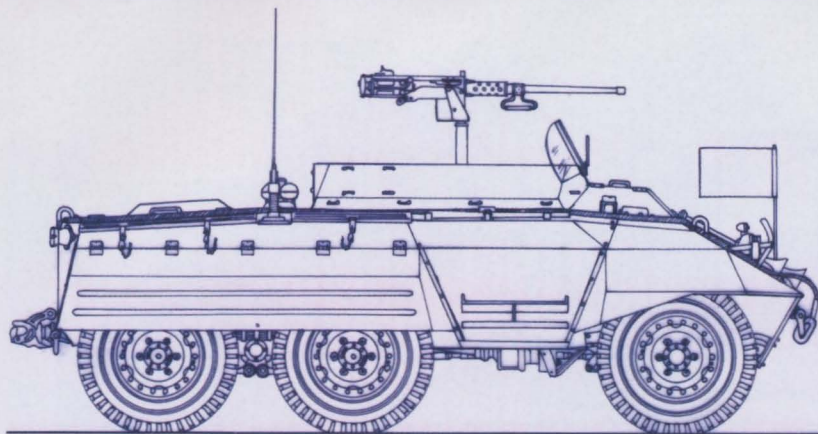
US M3 HALF-TRACK (GENERAL PATTON)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008



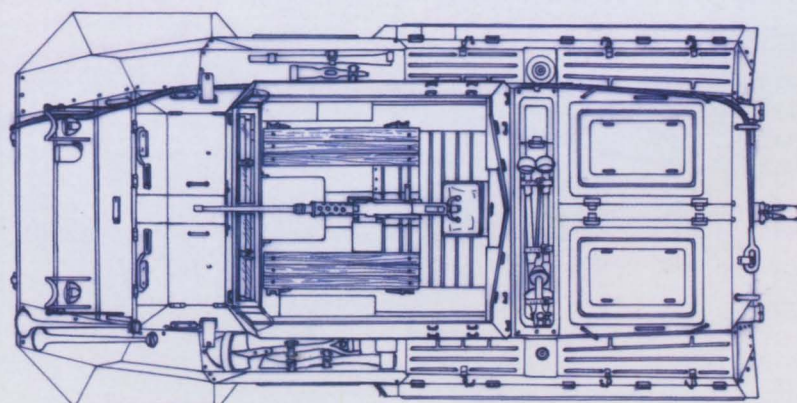
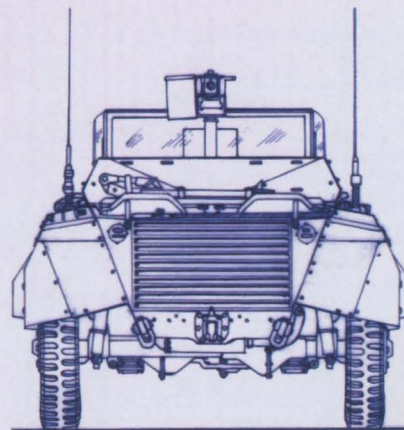
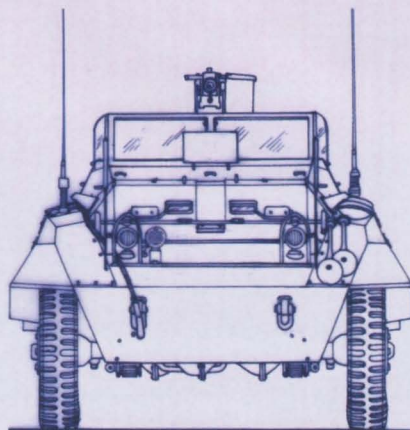


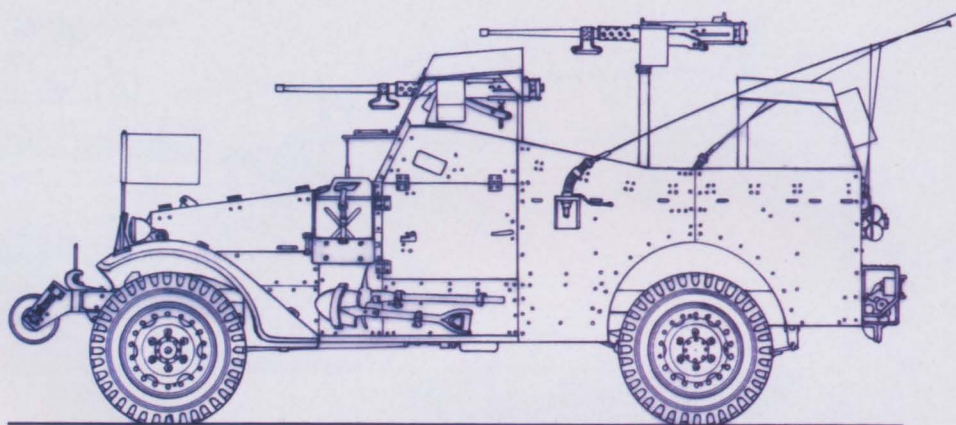
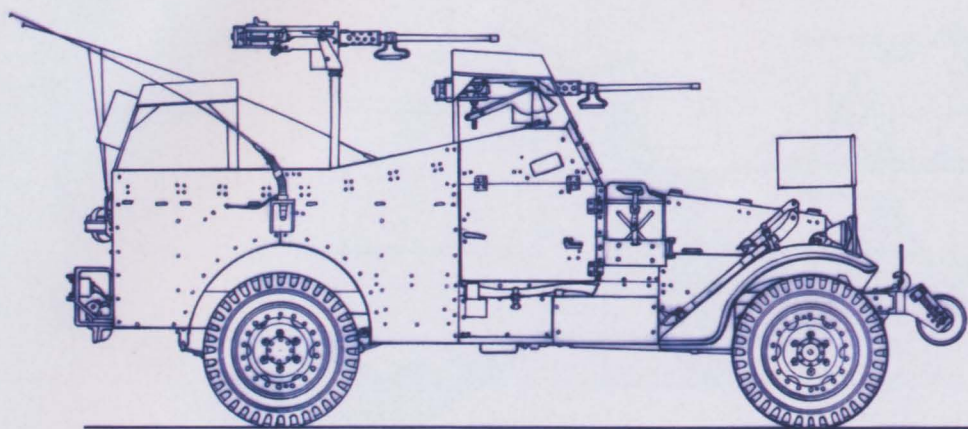
1885-1945



US M20 "GREYHOUND" ARMORED UTILITY CAR (GENERAL PATTON)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008

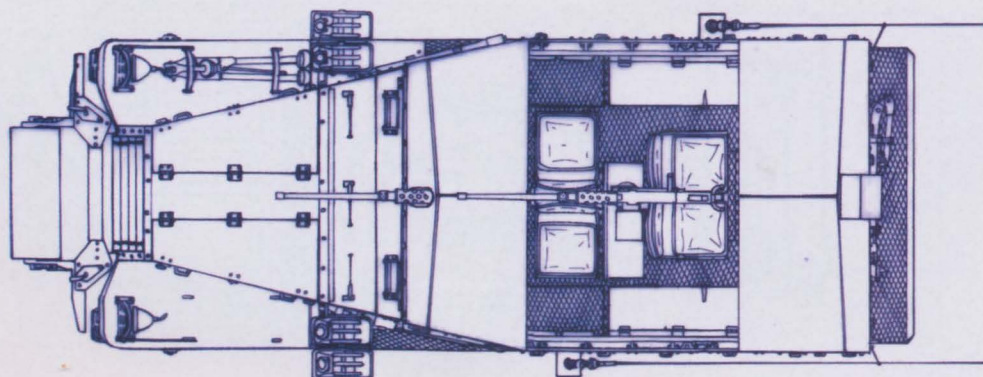
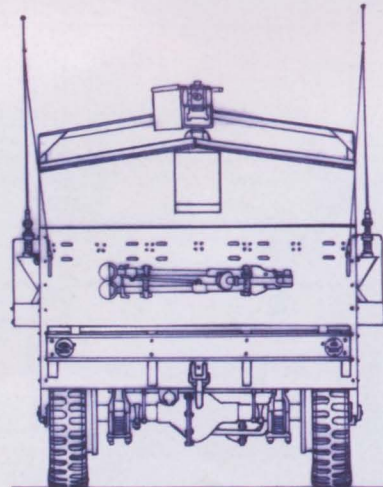
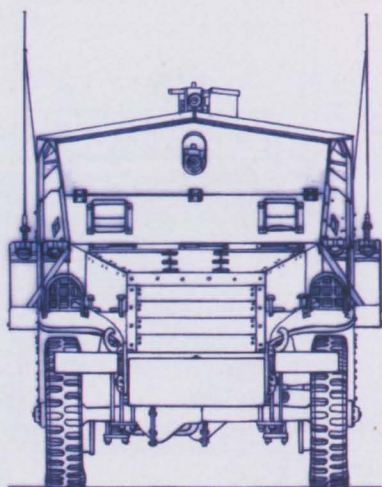


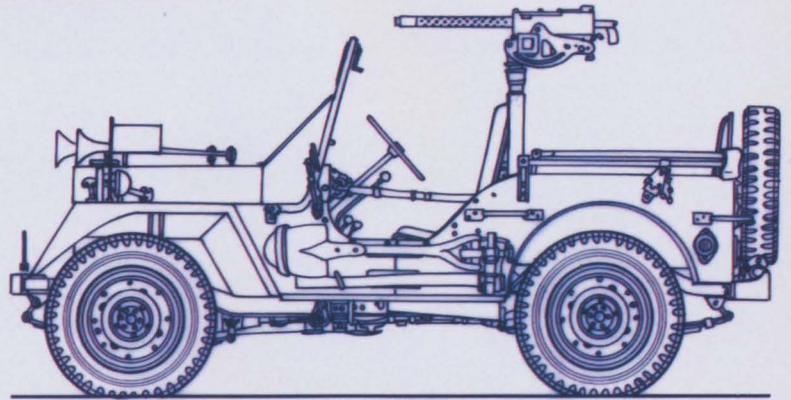
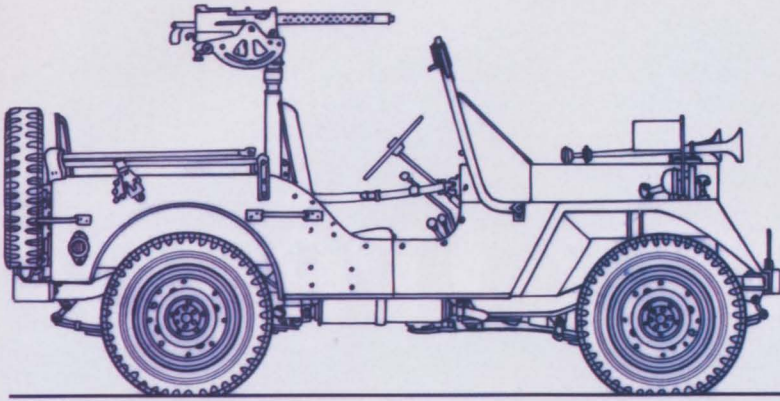


US M3A1 SCOUT CAR WHITE (GENERAL PATTON)

Tardif

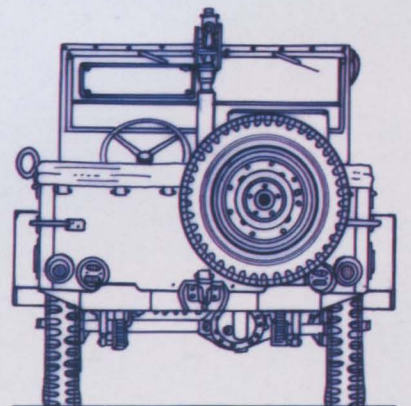
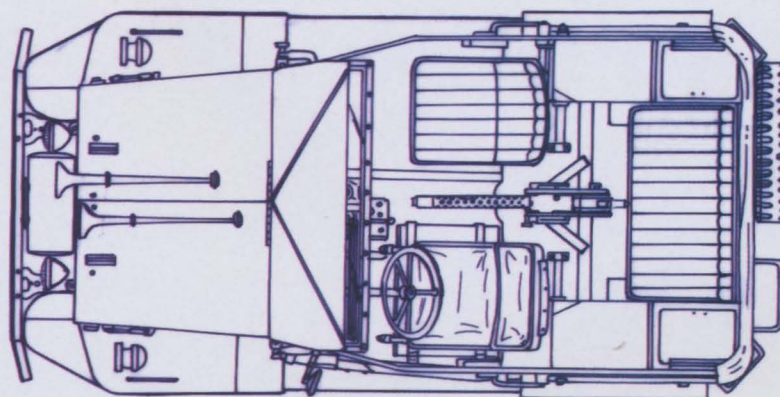
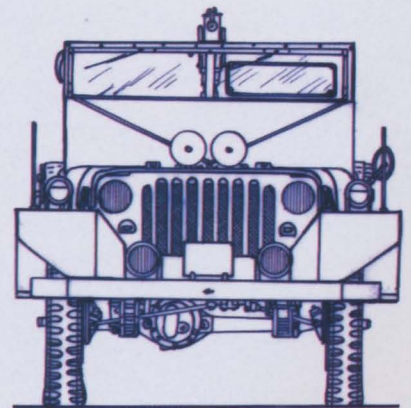
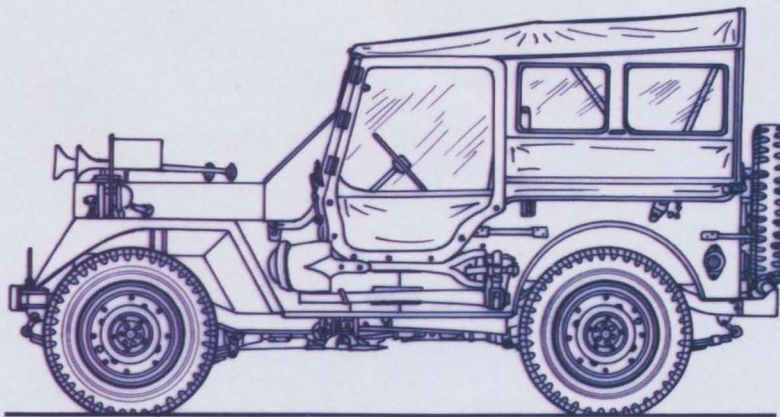
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008





WILLYS MB "JEEP" (GENERAL PATTON)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2008





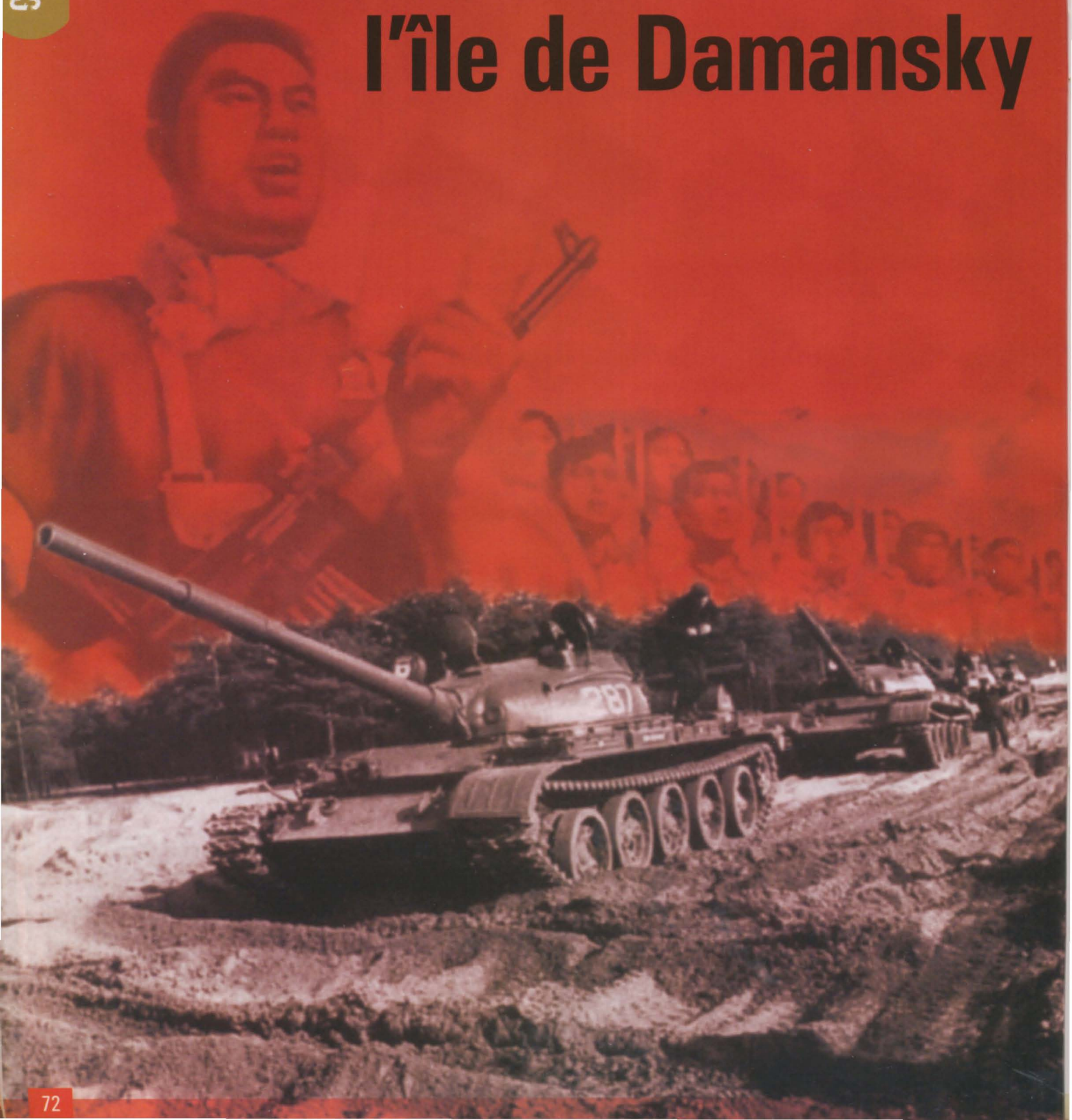
1969

CHINE VS URSS

L'île aux trésors

Par Laurent Tirone

La bataille de l'île de Damansky





Au cours des années 60, plus rien ne va entre la République Populaire de Chine et l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques qui s'opposent dans d'interminables querelles idéologiques. Les Chinois déplorent la soviétisation dont ils s'estiment être victimes, prenant pour exemple de la guerre de Corée où l'Union Soviétique les aurait poussés à s'impliquer militairement. De plus, l'hégémonisme dont fait preuve le Kremlin ne plaît guère à Pékin. En réalité, derrière cette opposition entre deux géants se cache une lutte acharnée pour la conquête du *leadership* politique au sein du « monde communiste ».



◀ Appuyés par des BMP-1, des fusiliers soviétiques partent à l'assaut des positions adverses... au cours d'un simple exercice ! Lors des premières contre-attaques contre l'Armée Populaire de Libération chinoise, les gardes-frontières russes du lieutenant Ivan Strelnikov attaquent sans leurs véhicules de combat d'infanterie. Une tactique hasardeuse qui débouchera sur de nombreuses pertes face à des soldats chinois solidement retranchés sur l'île de Damansky. DR

Courant 1968, les Soviétiques amassent sur leur frontière avec la Chine 25 divisions, 1 200 avions de combat et 120 missiles de moyenne portée tandis que Pékin y regroupe plus de 800 000 hommes. Loin de dégénérer en un conflit ouvert entre les deux nations, les tensions se cristallisent autour de l'île de Damansky, aussi appelée Chen-Pao en Chinois [Signifiant « l'île aux trésors » en Français – NdIA], sur le fleuve Oussouri, un affluent du fleuve Amour (*sic*). Selon la Chine, le traité de Pékin de novembre 1960, consécutif à la rupture entre Moscou et Pékin, aurait inclu ce minuscule territoire de moins d'un kilomètre carré dans les frontières chinoises. Une décision que le Politburo soviétique aurait lui-même admis en 1964. Ce sujet reste toutefois un point de discorde entre les deux pays. En mars 1969, devant le refus de Moscou de rétrocéder ce morceau de territoire, le gouvernement chinois décide de reprendre par les armes cette île située à 160 kilomètres au Sud de Khabarovsk en Sibérie-Orientale... Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars 1969, un

groupe de combat de l'Armée Populaire de Libération chinoise estimé à 300 soldats passe le fleuve Oussouri pour prendre pied sur l'île de Damansky. Face à ce qui apparaît comme une violation caractérisée de la frontière, le commandement chinois sait pertinemment que la riposte soviétique ne va pas tarder. Rapidement, les troupes de Pékin s'enterrent et passent sur la défensive. La réaction adverse ne se fait d'ailleurs pas attendre. Les troupes régulières étant situées à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, ce sont les gardes-frontières soviétiques qui mènent la première contre-attaque afin de reprendre le contrôle de ce bout de territoire soviétique. Alors responsable du poste frontière à Nizhnyomikhaylovka, le lieutenant Ivan Strelnikov prend la tête de l'assaut. Les gardes-frontières élaborent rapidement un plan d'attaque mais la mission est difficile. L'île est au centre du fleuve Oussouri qui, à cette époque de l'année, est pris par les glaces. Difficile de camoufler son approche quand on parcourt une vaste étendue nue comme le plat de la main ! Les soldats chinois ne ratent

pas une si belle occasion et laissent approcher les gardes-frontières à quelques dizaines de mètres de leurs positions. À bout portant, les défenseurs ouvrent un feu nourri sur le détachement. Les Soviétiques ne doivent leur salut qu'à la fuite. Du côté de Moscou, l'on ne tient pas particulièrement à laisser les Chinois entériner cette annexion « sauvage » même si cette île est abusivement occupée depuis des décennies... Rameutant les garnisons voisines, les gardes-frontières peuvent de nouveau monter une attaque. Plus nombreux, les Soviétiques parviennent à bouter les 300 soldats chinois hors de leurs positions. L'île de Damansky est revenue dans le giron de la Mère Patrie ! Une fois sur l'île, les gardes-frontières passent immédiatement sur la défensive car il n'est pas question de poursuivre les troupes chinoises de l'autre côté de la frontière. L'incident doit rester un acte isolé et la réaction du Kremlin doit être à la hauteur de la provocation de Pékin. Les Chinois ne souhaitent toutefois pas en rester là, et sans déployer plus de troupes que nécessaire, continuent leurs harcèlements contre les Russes.

◀ Page de gauche : Chars T-62 lors d'un exercice de l'Armée soviétique. Les clichés de la bataille de l'île de Damansky sont rares voire inexistant ! Pour illustrer cet affrontement sino-soviétique, nous avons choisi une série de photos de matériels soviétiques prises lors de manœuvres du Pacte de Varsovie. DR



► Une batterie de BM-21 « Grad » se tient prête à faire feu. Installé sur un camion Ural-375D, ce lance-roquettes multiple de 122mm est capable d'atteindre sa cible à une distance de 20 400 mètres.
DR



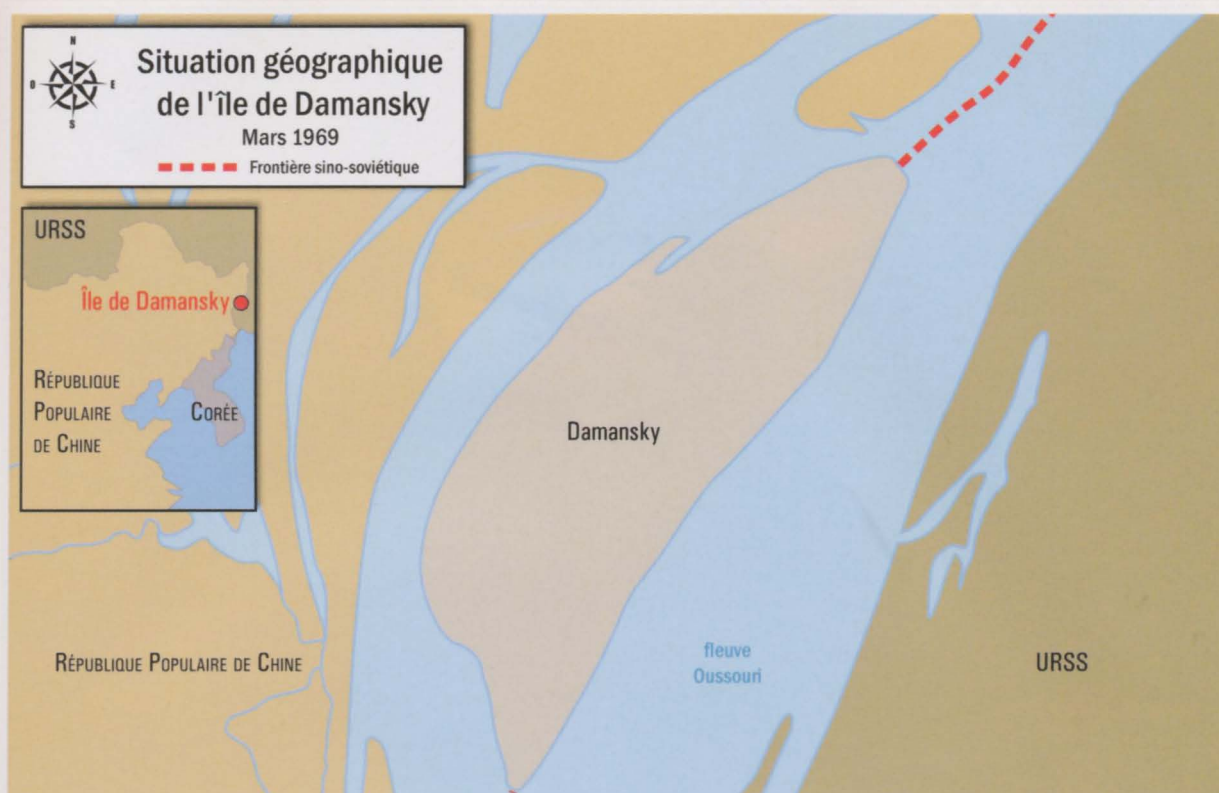
Des détachements de l'Armée Populaire de Libération montent régulièrement à l'assaut de l'île qui menace à nouveau d'être conquise. Les attaques durent une dizaine de jours avant que, le 12 mars 1969, la 135^e Division Motorisée en provenance de la région militaire d'Extrême-Orient ne parvienne sur les lieux. Avec un régiment d'infanterie motorisée, un bataillon d'artillerie équipé d'obusiers D-30 de 122mm, un bataillon de chars T-62 et un bataillon de lance-roquettes BM-21 « Grad », les nouveaux arrivants disposent d'une puissance de feu conséquente. Pourtant, une fois sur zone avec tous ses équipements, la 135^e Division reste l'arme aux pieds ! Organisation soviétique ou

mésententes entre les différents groupes d'officiers, toujours est-il que les gardes-frontières doivent tenir seuls leurs lignes défensives face aux troupes chinoises qui multiplient les patrouilles agressives. Une situation qui perdure pendant deux jours avant que les défenseurs de l'île de Damansky ne reçoivent le 14 mars l'ordre inattendu de se replier de l'autre côté du fleuve Oussouri ! Profitant de l'aubaine, les Chinois envoient un détachement pour vérifier qu'il ne s'agit pas d'un piège. Revenue de sa bonne surprise, l'Armée Populaire de Libération chinoise réinvestit l'île. Les officiers soviétiques se rendent aussitôt compte de leur bourde et ordonnent à leurs hommes de repartir sur leurs

positions. Trop tard, le 15 mars, une importante force armée chinoise passe le fleuve gelé. Cette fois, il ne s'agit plus de quelques centaines d'hommes seulement équipés d'armes légères, mais de pièces d'artillerie de calibres moyens et même de véhicules d'infanterie blindés ! Tandis que les Chinois prennent possession de l'île, leur artillerie à longue portée située de l'autre côté de la frontière pilonne les positions soviétiques incapables de riposter... faute de consignes allant dans ce sens ! Conscient que ses troupes sont en train de se faire étriller, le commandement de la Région militaire de l'Extrême-Orient demande à Moscou la permission d'ouvrir le feu avec tous les moyens disponibles pour

▼ L'Armée chinoise ne déploie pas de blindés lourds dans le secteur de Damansky. Copie quasi-conforme du T-54A russe, les Type 59 restent dans leurs casernes pour ne pas envenimer une situation qui risquerait de dégénérer en un conflit ouvert entre les deux nations. Néanmoins, même si les Type 59 étaient entrés en action, ils n'auraient pas pesé lourd face aux T-62 soviétiques armés d'un canon de 115mm et surtout dotés d'optiques de tir bien plus performantes que celles de leurs adversaires chinois.
DR





museler l'artillerie chinoise. Ecrasés sous les obus et sans réponse du Kremlin, les gardes-frontières et la 135^e Division Motorisée décident de lancer une attaque blindée pour neutraliser la menace. Les Soviétiques déploient pour l'occasion le dernier né et fleuron de leurs arsenaux : le T-62. Armé d'un canon de 115mm et d'un poids de 40 tonnes, ce char surclasse sans peine tous les engins que pourraient aligner l'Armée Populaire de Libération. À la tête du détachement de gardes-frontières, le colonel Leonov décide de lancer un assaut sur les arrières chinois avec un peloton de T-62. La version officielle voudrait que le colonel soviétique ait seulement voulu procéder à une reconnaissance. Épaisse de plus d'un mètre, la couche de glace qui recouvre le fleuve Oussouri permet aux trois blindés de se déplacer facilement. Sous les ordres du Colonel, les T-62 obliquent pour contourner l'île. Se détachant parfaitement sur le fleuve gelé, les chars présentent leurs flancs aux troupes chinoises. Saisissant l'occasion, ces dernières ouvrent un feu nourri à coups de RPG-7. Les roquettes à charge creuse fusent vers le char de tête. Imprécis, les premiers projectiles ratent leur cible, mais l'un d'eux finit par toucher le T-62 du Colonel Leonov qui s'immobilise. Le jet brûlant traverse le blindage du char, tuant l'ensemble de l'équipage. Ne cherchant pas à poursuivre le combat, les deux autres blindés refluent vers leurs lignes, poursuivis

par les roquettes chinoises bien incapables de toucher une cible au-delà d'une centaine de mètres. Frustrés, les Soviétiques décident pourtant d'attendre la réponse de Moscou à ce qui devient une agression caractérisée contre le territoire de l'URSS. Des ordres qui ne parviennent au commandement de la Région militaire de l'Extrême-Orient qu'en fin de soirée... Enfin, le Kremlin autorise la 135^e Division à faire usage de ses moyens pour rétablir la souveraineté soviétique sur l'île de Damansky.

Qui plus est, les troupes soviétiques ont l'autorisation de tirer au-delà de la frontière chinoise. Cette fois, Moscou estime que le temps n'est plus à la clémence. Le matin du 17 mars, le régiment d'obusiers de 122mm et le bataillon de BM-21 lance une puissante frappe sur le territoire chinois. Les roquettes de 122mm s'écrasent à plus de sept kilomètres à l'intérieur du territoire adverse, pulvérisant les batteries d'artillerie de l'Armée Populaire de Libération chinoise.

▼ Les conditions climatiques dans lesquelles se déroulent les affrontements pour la conquête de l'île sont extrêmement difficiles pour les combattants des deux camps. La température est si basse que la couche de glace qui recouvre le fleuve Oussouri mesure plus d'un mètre d'épaisseur ; une épaisseur suffisamment importante pour pouvoir supporter la quarantaine de tonnes d'un T-62 et, a fortiori, le poids de ces BMP. DR





► Bien qu'il soit considéré comme un blindé moderne, la protection du T-62 reste largement perfectible face aux armes à charge creuse. Armés de RPG-7 d'origine russe (!), les soldats chinois mettent hors de combat le T-62 du colonel Leonov, annihilant du même coup les velléités combattives des autres équipages des blindés.

DR



Couvert par le violent barrage d'artillerie, le 2^e Bataillon du 199^e Régiment Motorisé « Verkhneudinskiy », avec l'appui d'une compagnie de T-62, part à l'assaut des défenses chinoises installées sur l'île. Bien retranchés dans leurs positions, les soldats de Pékin

attendent le choc. Les combats sont particulièrement violents. Privés des feux de leur propre artillerie, les Chinois finissent par lâcher prise et se replient de l'autre côté de leur frontière. Les Soviétiques reconnaissent la perte de 58 hommes lors de leurs assauts et

revendiquent la mise hors de combat de 800 soldats ennemis. Ce dernier chiffre est sujet à caution mais Pékin n'a jamais voulu confirmer ses pertes. Aucun des deux protagonistes ne souhaitant que la situation ne s'envenime plus que nécessaire, les deux armées

▼ Si l'Armée chinoise subit une défaite face à la détermination et la puissance de feu soviétique, elle « s'offre » néanmoins un T-62 emportant le dernier cri de la technologie russe. Rapidement copiés, les optiques de tir TSh2B-41 russes permettront aux blindés chinois d'opérer un saut qualitatif conséquent ! DR





◀ BM-21 lors d'un exercice de nuit. Lorsqu'ils reçoivent enfin l'ordre d'ouvrir le feu par-delà la frontière chinoise, les obusiers D-30 et les BM-21 de l'Armée Rouge musèlent sans peine l'artillerie adverse qui harcelait nuit et jour la 135^e Division Motorisée. DR



◀ Les soldats chinois vont mener la plupart de leurs attaques de nuit pour tenter de neutraliser la puissance de feu soviétique. Assauts et contre-attaques vont se succéder pendant une quinzaine de jours. Malgré la violence des combats, Moscou et Pékin vont soigneusement doser leurs efforts militaires pour ne pas exacerber les tensions entre les deux pays. Certains observateurs estiment néanmoins que cet incident aurait pu dégénérer en un conflit armé. DR

restent sur leurs positions, dans l'attente de nouvelles échauffourées qui ne devraient pas tarder à éclater.

Un bémol vient pourtant tourmenter les autorités militaires soviétiques après la défaite chinoise. Immobilisé mais non détruit, le T-62 du défunt colonel Leonov est toujours dans le *no man's land*, sur la glace du fleuve Oussouri. Malgré plusieurs tentatives, les Soviétiques ne parviennent pas à le récupérer. Pour Moscou, il s'agit d'une véritable catastrophe. L'Armée Rouge n'est certes pas à un char près, mais le T-62 représente le dernier cri de la technologie russe en matière de blindés. À ce titre, il possède dans ses entrailles des secrets que le Kremlin ne souhaite pas voir tomber aux mains des Chinois. Dans l'impossibilité de récupérer le précieux

engin, le commandement de la Région militaire de l'Extrême-Orient ordonne à son artillerie d'ouvrir le feu sur le T-62. Sous les projectiles de 122mm, la glace épaisse d'un mètre finit par éclater et enfin le char disparaît dans les eaux sombres du fleuve. Les Soviétiques pensent alors avoir maintenu le secret sur les caractéristiques de leur nouveau char. Mais, en réalité, ils ignorent que les Chinois s'étaient déjà glissés à bord du blindé hors de combat au cours d'une nuit précédente et que, de leur « excursion », ils ont ramené le viseur TSh2B-41 du canon de 115mm et des obus, dont un projectile à sabot alors classé « secret-défense ». De plus, dans le courant du mois de mai, les Chinois parviendront à récupérer le char ; l'île aux trésors justifiera ainsi de son

nom ! Après avoir été décortiqué par les ingénieurs chinois, ce T-62 sera exhibé dans le Musée militaire de la Révolution à Pékin, où il se trouve encore de nos jours ; symbole d'une époque où les deux frères communistes se défiaient sans vouloir vraiment se déclarer la guerre.

L'enjeu stratégique de cette bataille est dérisoire. Pour les autorités chinoises, l'attaque sur Chen-Pao répond à une logique politique et non militaire. Au milieu de la désastreuse Révolution Culturelle, il importe de détourner l'attention de la population en direction d'un ennemi extérieur, en l'occurrence les Soviétiques. Au bout du compte, la Chine obtiendra la cession de l'île au terme d'après négociations avec l'Union Soviétique en septembre 1969. ■

La guitoune

de Batailles & Blindés n°23

La Garde meurt...

(Batailles & Blindés n°22)

Collectif

Nombreux parmi vous ont été les lecteurs à relever de regrettables bourdes ou erreurs venues entacher l'article « La Garde meurt mais ne se rend pas » paru dans notre dernier numéro. Nous vous remercions pour votre attention et de l'intérêt que vous portez à notre travail et nous vous présentons les correctifs :

- Page 52, le Churchill de la photo du bas est un modèle NA75 (NA pour « North Africa » car développé par les ateliers de la 1st Army en Tunisie) déployé... en Italie. Cet engin, produit à environ 120 exemplaires et dont la particularité est d'emporter un canon de 75mm de Sherman, n'a donc rien à faire en juillet et août 1944 en Normandie ! Et tant qu'à faire, précisons qu'il s'agit d'un Churchill Mk. IV du 145th RAC de la 21th Tank Brigade !

- Une légende concernant une photo de Jagdpanther est erronée. Contrairement à ce que

l'auteur a écrit page 64, des chasseurs de chars lourds appartenant à la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* ont bien retraversé la Seine après la retraite allemande. L'un de nos lecteurs nous précise que 12 de ces Jagdpanther ont traversé le fleuve dans la nuit du 22 au 23 août 1944.

- *Last but not least* (décidément !), le texte introductif de l'article était incomplet. Le voici avec nos excuses en prime : « succès de Patton lors de l'opération « Cobra » ouvre de nouvelles perspectives pour les troupes anglaises. La percée américaine oblige les Allemands à repositionner d'urgence les 2. et 116. *Panzer-Divisionen* pour tenter de bloquer les Sherman qui avancent dangereusement sur leurs arrières. Montgomery entend bien profiter de cette aubaine pour redorer le blason de l'Armée anglaise écorné depuis le succès pour le moins mitigé de « Goodwood ». Pour le vainqueur d'El-Alamein, « Bluecoat » est l'occasion de prendre une éclatante revanche sur les Allemands qui lui tiennent tête depuis tant de semaines ! Toutefois, ce que le Bri-

tannique ne sait pas encore, c'est que tous les prédateurs embusqués sur le champ de bataille n'ont pas encore été découverts... » Précisons enfin que, si nous sommes toujours ouverts aux remarques de nos lecteurs et que nous faisons volontiers amende honorable en ce qui concerne nos erreurs (question d'honnêteté intellectuelle), par contre, nous ne sommes pas disposés à répondre à des courriers postaux agressifs et surtout dénués de toute formule de politesse ; « à bon entendeur salut », comme dirait l'autre, car je suis persuadé que le Monsieur en question saura se reconnaître. Je l'espère, du moins...

Les as contre-attaquent !

(Batailles & Blindés n°21)

Grégory HAFFRINGUES

En complément de notre dossier sur les as de la Panzerwaffe, après Monsieur Laugier dont nous avons passé les informations dans la précédente guitoune, c'est au tour de Monsieur Haffringues de nous avoir fait parvenir par courrier un addendum fort intéressant, puisqu'il nous permet de « mettre à jour » notre liste. Merci à lui d'avoir pris le temps d'apporter sa pierre à l'édifice commun. Le « chantier » reste ouvert, alors n'hésitez pas à y participer !

Je me permets de vous écrire pour vous donner quelques noms pour compléter votre très intéressant article sur les as de la Panzerwaffe :

- Heinrich Becker de la 8./Panzer-Regiment 31, 5. Panzer-Division, 23 chars. RK le 14 mars 1943.

- Georg Diers de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 503*, 39 chars détruits [dont un certain nombre à Berlin en avril et mai 1945 ; cet oubli dans le dossier de BB n°21 est d'autant plus impardonnable que j'avais moi-même évoqué Diers dans le Hors-Série n°1 de la revue - NdIR].

- Bernhard Himmelskamp de la 4. Panzer-Division [plus précisément de la 4./Panzer-Regiment 35 - NdIR], 40 chars, RK le 18 février 1945.

- Gerhard Niemeck, lui aussi de la 8./Panzer-Regiment 31, 5. Panzer-Division, 38 chars, RK le 14 mars 1943.

- Hans-Joachim Weissflog, de la 2./Panzer-Regiment 16, 116. Panzer-Division, 47 chars, RK le 5 mars 1945.





El-Alamein

(Batailles & Blindés HS n°6)

Benoît RONDEAU

Je me permets de vous écrire car je tiens à vous féliciter pour la qualité des informations et l'originalité des photographies de votre dernier Hors-Série sur l'*Afrika-Korps*. Monsieur Mas a fourni un travail remarquable et m'a permis de connaître de très agréables moments de lecture. Je dois avouer que je suis absolument passionné de la guerre du désert (je dois posséder plus de 50 ouvrages portant sur la question) et, de prime abord, j'ai craint de n'avoir à lire que des redites. Ce ne fut en aucune manière le cas et bien des détails inédits m'ont intéressé au plus haut point. J'attends avec impatience vos travaux sur l'année 1942, qui traiteront en particulier d'El-Alamein (le travail le plus réussi que j'aie lu sur cette bataille est incontestablement celui de Niall Barr). J'aimerais volontiers collaborer avec vous à cette occasion ? Il se trouve en effet que je me rends régulièrement en Égypte. J'ai bien sûr l'opportunité et le plaisir de visiter le site d'El-Alamein. Le musée qui s'y trouve est assez réussi, en dépit de son isolement, et j'en ai ramené de nombreux clichés. Bien sûr, je ne doute pas que vos relations vous ont fait connaître les vestiges de ce champ de bataille prestigieux. Peut-être y êtes-vous allé vous-même ? Il reste que je suis si enthousiasmé par le sujet que je me permets de vous présenter cette collaboration temporaire qui se résumerait à illustrer le champ de bataille d'El-Alamein aujourd'hui. J'espère apporter un jour ma pierre à la connaissance de ce théâtre

d'opération. J'envisage d'ailleurs de préparer une thèse, peut-être pas forcément axée sur les aspects militaires, traitant de l'Égypte pendant la Seconde Guerre mondiale.

Cher Monsieur, c'est avec un retard coupable (dont je vous prie de bien vouloir m'excuser) que je vous réponds, mais sachez que votre généreuse proposition m'intéresse (je prendrai contact avec vous directement). Votre courrier me permet d'évoquer deux points. Le premier concerne directement le second volume du travail de Cédric Mas. Je confirme qu'il sera bel et bien publié au cours du printemps 2008 et de quelle manière d'ailleurs (!), puisque nous avons accumulé suffisamment de photographies originales d'époque pour espérer illustrer le Hors-Série avec 90% de clichés totalement inédits ; en fait, si nous devions passer toutes les photos sélectionnées, ce second tome portant sur l'Afrika-Korps atteindrait aisément les 200 pages voire plus... Le second point dont je souhaite parler est le musée lui-même. Après la sortie de notre premier Hors-Série sur la campagne d'Afrique du Nord, un correspondant m'avait fait parvenir un petit topo fort intéressant sur le site d'El-Alamein, le voici : Le musée militaire d'El-Alamein a été fondé en 1965. Il a ensuite été restauré et ré-ouvert en 1992, à l'occasion du cinquantième de la grande bataille. L'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Italie ont alors fourni au musée de nouvelles informations ainsi que des pièces et des souvenirs à exposer. On y a également créé une salle moderne montrant le rôle de l'Égypte dans cette bataille. Si nous essayons d'oublier

les malheurs et les destructions de la guerre, la mer et le désert insistent parfois pour nous les remémorer. Ainsi, en 1992, la Méditerranée a-t-elle rejeté les restes d'un avion de guerre ; en 1999, l'on a trouvé dans le désert la carcasse d'une voiture militaire Ford. Ces deux engins ont été « retapés » et sont maintenant exposés dans le musée. Ce dernier est composé de cinq salles. La première, nommée « salle commune », comprend des vitrines où sont présentés des articles de tous les pays qui ont participé à la bataille d'El-Alamein ainsi que des statues grandeur nature des principaux acteurs de cette bataille, dont celle de Rommel. L'on raconte que, lors de sa visite de 1967, le Britannique Montgomery serait resté à contempler la statue du général allemand durant plus d'une dizaine de minutes. Au milieu de la salle, l'on trouve une gigantesque table en bois (10mx3m) sur laquelle une carte représente le champ de bataille et les positions des armées. Les autres salles sont consacrées à chacun des pays ayant participé à ces combats : Italie, Égypte, Allemagne et Grande-Bretagne. Reste la question des champs de mines... Il est regrettable de constater que 20% environ des mines enfouies dans le monde se trouvent précisément en Égypte, dans la région d'El-Alamein. Elles sont éparpillées sur une superficie de 16 000 km² dans le désert occidental égyptien, s'étalant d'El-Alamein jusqu'au désert libyen. Repérées grâce à des panneaux et au travail des services de sécurité, ces mines allemandes, italiennes et alliées ont tué environ 700 personnes et blessé plus de 7 000 individus. À quand une dépollution de ce site ?

Par Laurent Tirone

« La bête de guerre »

Série B ou chef d'œuvre ?



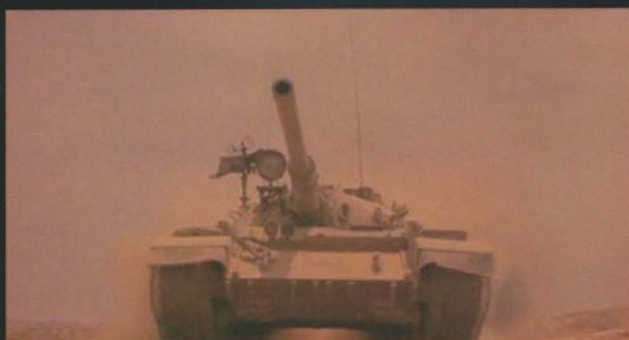
1981, le conflit russo-afghan. Alors que la guerre dure depuis Noël 1979, les troupes soviétiques butent sur une résistance afghane inattendue et particulièrement coriace. L'Armée Rouge lance alors des raids meurtriers sur les villages suspectés d'abriter les factions rebelles. Après avoir mené un assaut sanguinaire sur un minuscule hameau pach-toun, le char du commandant d'un groupe-ment blindé se perd dans le désert afghan. L'équipage se rend rapidement compte que la radio est hors service et que le moteur de leur T-55 perd un précieux liquide. Leur monture commence alors à montrer des signes de faiblesse tandis que des Moudjahiddines, avides de vengeance suite à la destruction de leurs habitations et la mort atroce des leurs, se lancent à leurs trousses. À bord de la « Bête de guerre », la peur s'installe doucement au sein de l'équipage russe, tyrannisé par son commandant, un vétéran paranoïaque de la bataille de Stalingrad surnommé « Tank Bang ». Le fanatisme forcené de ce dernier s'oppose rapidement à son pilote, intellectuel, pacifiste et contestataire. Le clash est inévitable entre les deux hommes. La sanction du chef de char est alors impitoyable. Le pilote est abandonné à la vindicte des Afghans. Mais la « Bête de guerre » est blessée... La traque infernale continue et l'affrontement devient inévitable.

Une fois n'est pas coutume, quoique, notre rubrique « Fiche de lecture » s'efface au profit d'une « Fiche cinéma » consacrée à un film de guerre produit par Kevin Reynolds en 1988. Plus connu pour ses longs métrages à gros budgets comme « Robin des bois », « Waterworld » ou bien le « Comte de Monte-Cristo », le réalisateur américain nous livre ici une œuvre cinématographique étonnante sur la guerre menée par les Soviétiques en Afghanistan. Tiré d'une pièce de théâtre écrite par William Mastrosimone, le scénario de ce film sort des sentiers battus. Le fil conducteur repose sur la lutte à mort entre l'équipage d'un char soviétique et un groupe de résistants afghans. Ainsi, dans le ventre de « la Bête de guerre », les premiers luttent pour survivre dans le désert hostile d'un pays qu'ils ne connaissent et ne comprennent pas tandis que les seconds veulent venger les exactions commises contre leurs familles par les Soviétiques. Un scénario qui peut sembler manichéen avec d'un côté les « méchants Soviétiques » présentés comme des brutes sanguinaires et les « gentils Afghans » adeptes de la loi du Talion. Une fois passée cette entrée en matière simpliste, l'atmosphère du film se transforme lentement en un huis clos étouffant pour les cinq membres d'équipage du T-55 qui révèlent progressivement la diversité de leurs caractères sous l'effet d'une peur allant *crescendo*. La frontière entre le bien et le mal finit par se disloquer. Les tankistes soviétiques n'apparaissent plus comme des oppresseurs dénués de sentiments mais comme des hommes jetés dans la tourmente d'un conflit dont ils ne comprennent ni les tenants ni les aboutissants.

Sans réels moyens financiers, Kevin Reynolds livre un film à la fois poignant, âpre et qui mise tout sur l'opposition explosive entre deux mondes. Un choc entre deux cultures différentes pendant lequel les hommes, amis ou ennemis, vont apprendre à se connaître. Les scènes d'action de ce film n'ont certes pas la force des grosses machines hollywoodiennes du style de « Il faut sauver le soldat Ryan ». L'aspect pyrotechnique est toutefois écarté au profit de l'intensité dramatique qui nous montre sans fard et sans concession la violence des affrontements. Sans effets spéciaux, souvent bien inutiles et éloignés de la réalité de la guerre, le réalisateur nous tient en haleine avec des scènes efficaces voire brutales comme lors de l'attaque d'un village où un Moudjahiddin, refusant l'humiliation d'y être traîné par ses bourreaux, se place de lui-même sous les chenilles du char. Ce dernier finit par cris-

talliser toute la haine qu'éprouvent les Afghans pour leurs tortionnaires. Et, plus que les soldats russes eux-mêmes, le blindé soviétique incarne la « Bête » à abattre. La machine de guerre devient l'objet de toutes les attentions. Utilisant toutes les techniques à sa disposition, contreplongée, plan large, travelling, panoramique en mouvement, le cinéaste insiste sur la plastique du T-55 au point de lui offrir l'un des rôles principaux dans ce film. La sobriété de la mise en scène ajoute à l'intensité dramatique des paysages désertiques dans lesquels évoluent les protagonistes. Les acteurs principaux adoptent un ton juste. Loin d'être des super-héros, ils ne sont que des hommes plongés dans la spirale d'une violence qu'ils ne maîtrisent plus. Leur but se résume à protéger ou bien à abattre « la Bête de guerre ». Au passage, l'on se doit de signaler l'interprétation de George Dzundza, alias Daskal, en chef de char sadique et dogmatique.

Malgré la difficulté d'écrire un scénario axé autour de la « vie » de tankistes, le film ne présente pas d'in vraisemblance flagrante même si, dans la réalité, le cinquième membre d'équipage, l'interprète-observateur afghan, devait se trouver un peu à l'étroit dans la caisse d'un T-55 soviétique prévue pour seulement quatre hommes ! Certains spécialistes ont aussi des doutes sur l'évacuation du blindé lorsque l'un des obus fait « long feu » ; l'endroit le moins dangereux serait alors l'intérieur du char... Passons aussi sur la possibilité de réparer un RPG-7 défectueux avec les pièces d'un vieux Lee Enfield anglais. Pour donner un vernis réaliste aux jeux des acteurs, un consultant militaire était présent sur le tournage pour guider les comédiens dans leur gestuelle et leur expression, même si le jargon américain n'a sans doute pas grand-chose à voir avec celui employé par les équipages soviétiques... Pour l'anecdote, le film a été tourné en Israël avec du matériel en dotation au sein de *Tsahal*. L'hélicoptère n'est pas un Mi-8 mais un Super Frelon français, et le char est en réalité un Tiran (Ti-67), version modifiée par les arsenaux israéliens d'un T-55 égyptien capturé. Au final, « La Bête de guerre » offre de multiples qualités : mise en scène sobre, scénario prenant au suspens haletant, comédiens aux jeux justes, recherche de l'authenticité militaire, musique dans le ton du film et décors naturels à la fois tragiques et majestueux. Un ensemble qui tend à se rapprocher d'un chef d'œuvre dans le domaine des films de guerre et qui nous permet de le recommander sans hésiter ! Toutefois, âmes sensibles s'abstenir...



BEAST

LE FILM :

Titre : La Bête de guerre
 Titre original : *The Beast of War*
 Réalisation : Kevin Reynolds
 Scénario : William Mastrosimone
 Production : Christopher Dalton et John Fiedler
 Musique : Mark Isham
 Photographie : Douglas Milsome
 Montage : Peter Boyle
 Pays d'origine : États-Unis
 Genre : Drame
 Durée : 111 minutes
 Distributeur : Columbia Pictures (USA)
 Date de sortie en France : 7 septembre 1988
 Date de sortie DVD : 06 février 2002

INTERPRÈTES :

George Dzundza : Daskal (Le chef de char)
 Jason Patric : Koverchenko (Le pilote)
 Steven Bauer : Taj (Le chef du groupe de résistants afghans)
 Stephen Baldwin : Golikov (Le canonier)
 Don Harvey : Kaminski (Le mitrailleur)
 Kabir Bedi : Akbar
 Erick Avari : Samad (L'interprète - observateur afghan)
 Haim Gerafi : Moustafa
 Shoshi Marciano : Sherina
 Itzhak Bbi Neeman : Iskandar
 David Sherrill : Kovolov
 Moshe Vapnik : Hasan
 Claude Aviram : Sadioue
 Victor Ken : Ali
 Avi Keedar : Noor

L'AFFICHE ORIGINALE :

Desservie lors de sa sortie par un titre tapageur et par une distribution en salle réduite, « *The Beast of War* » n'a eu qu'un succès d'estime auprès d'un public restreint. Les critiques louent toutefois cette œuvre qui se distingue des stéréotypes et autres clichés véhiculés par les films de guerre des années 80. Ce long métrage a d'ailleurs été promu au Festival International du Film de Cleveland en 1988.

LA JAQUETTE DU DVD :

Sa sortie en DVD donne un second souffle à un film fort qui joue plus sur l'intensité dramatique d'une poursuite en plein désert que sur le pur spectacle d'un char aux prises avec des résistants afghans. D'un point de vue purement technique, les « professionnels » jugent comme honnête la qualité du DVD, inférieure certes aux réalisations les plus récentes, notamment dans le rendu du son et de l'image, mais sans que cela ne soit rédhibitoire sur le rendu des scènes de combats. Au contraire, les effets spéciaux ne prennent pas l'ascendant sur le scénario.



Munchberg 5

La 7./JG 26 au-dessus de Malte



N°

2

Le Potez 637

Les yeux de Gamelin



AIR FORCE ONE

L'été meurtrier



LA GUERRE DU FEU

Réacteur axial VS centrifuge



BOLINBROKE

Un Blenheim « Canada dry »

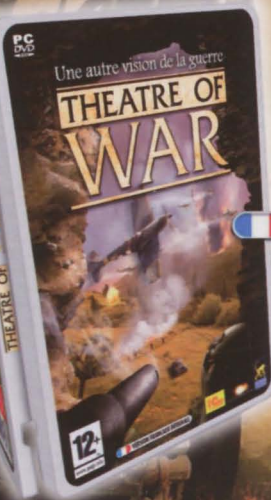
En kiosque le 11 février

PC DVD
ROM

THEATRE OF WAR

REVIVEZ L'INTÉGRALITÉ
DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

"Theatre of War est un excellent jeu, très tactique,
qui plaira beaucoup aux amateurs de simulation"
16/20 - JeuxVideoPC.com



VERSION FRANÇAISE INTEGRALE

ACTUELLEMENT
DISPONIBLE

Site officiel : www.theatreofwar-lejeu.com



Pour Windows®
XP et Vista™

